N° 849 44e Année T. CCXLVII 1er Novembre 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BERGSON

ET LES PHILOSOPHIES DE L'HÉROISME

—

Toute doctrine philosophique présente comme deux sens : celui qu'exprime directement sa lettre et celui que suggère son esprit. On pourrait en parcourant l'histoire de la philosophie relever ainsi à propos de chaque système un platonisme explicite et un platonisme implicite, un cartésianisme manifeste et un cartésianisme plus ou moins supposé, un kantisme contenu dans les œuvres de Kant et un kantisme qui les dépasse. Je n'entends point affirmer que toute doctrine révélée inclut une doctrine secrète. Ce n'est vrai que des philosophies initiatiques plus légendaires que réelles ou quand elles se donnent comme arcanes à parcourir par étapes, ordinairement vaines et décevantes. Je voudrais montrer au contraire que les philosophies en pleine lumière dégagent toujours quelque influence qui peut être conforme à leur esprit, mais le prolonge plutôt qu'elle ne l'exprime. Le bergsonisme, l'un des plus clairs et des plus géniaux parmi les systèmes philosophiques, en peut donner une bonne démonstration.

Avant même que le dernier ouvrage de Bergson, les *Deux Sources de la Morale et de la Religion,* vînt définir nettement l' « appel du héros », l'œuvre de Bergson, dès l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* peut être considérée comme une philosophie de l'héroïsme. Cette exaltation de l'effort et, au sens étymologique du

mot, de la vertu humaine, on la peut découvrir aussi dans l'œuvre d'un William James. Il faut même affirmer que les théories de l'héroïsme plus systématiques, celle de Carlyle par exemple, réussissent beaucoup moins bien à le suggérer et à le susciter qu'une doctrine comme le bergsonisme qui n'y touche que par accident, mais qui en reçoit son inspiration essentielle.

Je ne m'attarderai pas à définir l'héroïsme dont les cruautés de la guerre ont montré tant d'exemples. Je rappellerai seulement qu'il suppose chez le héros une certaine conscience du moi, de sa propre puissance, de sa propre valeur, plus ou moins lucide, plus ou moins instinctive, mais sans laquelle l'acte d'héroïsme individuel demeurerait impossible.

Certes, si l'on considère le sort d'une armée tout entière, et que les hommes qui la composent restent fidèles à la cruauté de ses disciplines, on peut parler d'héroïsme collectif. Néanmoins, le sens commun comme la réflexion nous invitent à distinguer parmi ces héros contraints ceux qui surajoutent aux actes qu'on leur impose une initiative personnelle, les volontaires de mission périlleuse, par exemple. Le véritable héroïsme est toujours une sorte de caprice sublime enté sur un devoir commun. C'est pourquoi il en faut revenir toujours à la précédente notation : l'héroïsme est affaire individuelle, décision prise en soi-même et avec la considération exacte de soi-même, l'héroïsme est d'abord une conscience de soi.

On pourrait opposer à cette définition le cas des frustes héros populaires qui commirent leurs exploits civiques ou guerriers sans s'embarrasser, nous pouvons le croire, d'aucune introspection savante. Mais cette conscience de soi peut n'être qu'instinctive. Le grand Ferré, maniant sa hache pour abattre les soldats anglais, se sentait simplement inspiré par un grand courage ou par une grande haine patriotique, mais ce courage et cette haine étaient

clairvoyants et rendaient ses coups redoutables. Evidemment, un homme faible se sacrifiant sans espoir de vaincre serait peut-être plus héroïque encore, mais à la condition qu'il ait conscience de cette faiblesse. L'héroïsme exige le sacrifice total de soi-même, mais il exclut la suffisance et la présomption. Ici encore le sens commun et la réflexion s'accordent. N'est-il pas significatif qu'ils aient distingué la témérité et le courage? Bref, sans trop vouloir enfermer dans des cadres intellectuels précis des notions qui les débordent, on peut dire que l'héroïsme, ou sacrifice de soi-même, suppose une évaluation intuitive d'abord et ensuite plus ou moins raisonnée, de ce que l'on consent à sacrifier, c'est-à-dire de sa propre personne. Et c'est en considérant l'héroïsme, à l'origine, comme une sorte d'inventaire des richesses personnelles destinées au sacrifice, que l'on peut considérer comme philosophies de l'héroïsme, à des titres divers, toutes celles qui défendent la notion d'individu, et comme philosophies de servitude toutes celles qui le nient ou le réduisent en abstractions trop impalpables.

Je crois trop peu à la valeur absolue du raisonnement pour estimer qu'une philosophie quelconque puisse jamais détourner de l'héroïsme celui qui entend son appel. Mais l'on peut juger que des philosophies par trop « collectives » peuvent détourner les foules de reconnaître l'individu d'exception, de discerner en lui le héros qui sommeille. Il est à noter, par exemple, que les mouvements fascistes, en « héroïsant » un homme plus ou moins bien choisi, s'abandonnent à l'instinct des foules, mais sont obligés de prendre position contre les idées qui dénient à l'individu un rôle social personnel. L'Allemagne hitlérienne est anti-marxiste, l'Italie mussolinienne a disgracié Benedetto Croce. Et ce qui me paraît plus évident encore, c'est que les philosophies qui s'efforcent de restituer à l'individu sa qualité propre sont ou peuvent être des facteurs d'héroïsme. Elles permettent à celui-ci

qui s'en juge digne de courir la chance de sa propre liberté.

Liberté, c'est en effet le mot qu'il convient d'écrire pour donner à la notion d'héroïsme ses attaches philosophiques.

L'héroïsme parfait est d'abord une conscience de soi-même, une évaluation de l'effort qui doit être poussé jusqu'au sacrifice. Conscience intuitive en tout cas avant de devenir intellectuelle et de pouvoir s'expliquer en règles morales ou en principes. Toute philosophie, par conséquent, qui exalte cette conscience de soi, qui en fait la connaissance fondamentale à l'égard de toute autre, peut et doit entraîner l'héroïsme, favoriser son éclosion par une disposition mentale préalable. Réciproquement, l'héroïsme naturel ne peut se développer, se justifier, qu'au moyen de telles philosophies. Ce qu'il y a en lui d'irrationnel doit pouvoir se fonder sur une irrationalité générale du monde, d'un monde où le déterminisme ne réduit pas tout effort humain qui se juge personnel à n'être qu'illusion, d'un monde où peut être attendu le miracle.

La philosophie de Bergson est, entre autres, celle qui répond le mieux à ces espoirs. De son premier ouvrage, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* à son dernier, les *Deux sources de la Morale et de la Religion*, Bergson, avec une continuité de méthode et de pensée, vraiment rares dans l'histoire de la philosophie, a montré que la connaissance intuitive substituée à la connaissance intellectuelle distinguait le temps de l'espace, situait dans le temps réel l'évolution de nos sentiments, séparait ainsi le moi fondamental du moi artificiel ou superficiel analysé par le langage, percevait dans les souvenirs purs qui composent notre mémoire personnelle une raison d'établir l'indépendance de l'esprit par rapport au corps, prolongeait cet esprit jusqu'à sa source vitale, immense élan d'origine divine qui, passant d'êtres en êtres, constituerait enfin, avec le système nerveux de l'homme, une sorte

d'instrument d'actes libres qui permet à l'âme de se libérer de la matière. Bergson lui-même dans des pages célèbres de l'*Evolution créatrice* a montré ce que cette philosophie pouvait avoir d'encourageant pour l'effort humain, puisqu'elle représente la nature entière comme animée par l'élan vital d'un désir d'expression spirituelle « capable de vaincre bien des résistances et de culbuter bien des obstacles — même peut-être la mort ». Mais son dernier ouvrage vient encore préciser ce qu'on pourrait nommer son dessein héroïque. Il montre dans la morale comme dans la religion deux variétés fort différentes selon qu'elles procèdent d'une soumission à des disciplines sociales ou intellectuelles qui tendent par le moyen des prescriptions collectives et des légendes, à rendre l'esprit humain plus docile ou plus audacieux ou selon qu'elles procèdent d'un contact direct avec une réalité spirituelle intuitivement perçue par le héros et par le saint. Dans le premier cas, il ne s'agit que d'ordonner de petits groupes humains, famille, tribu, patrie, prêts à s'entre-déchirer en dehors de leur cercle; les morales et les religions encore toutes utilitaires ne sont que la propriété de sociétés closes. Dans le second cas, la morale et la religion s'appliquent à l'humanité entière enfin perçue comme une vaste société ouverte. Objectera-t-on que l'héroïsme est très souvent mis au service de la société close, qu'il abonde par exemple dans le dévouement patriotique? Mais dans une certaine mesure aussi, il devient, même là, humain plus encore que national; nous admirons l'héroïsme chez l'ennemi, et il contribue à entretenir le nôtre. L'héroïsme n'est d'ailleurs qu'une sorte de préparation à la sainteté qui, elle, en tous ses actes, même dans un sacrifice à la cité, cherchera à enseigner l'humanité entière, sans en excepter l'ennemi momentané. On pourrait dire que la vertu même familiale, même nationale, à mesure qu'elle croît tend, non pas à se détacher de la famille ou de la patrie, mais à les entraîner dans

une famille ou dans une patrie plus vaste. Mais ce qui nous importe surtout, pour l'instant, c'est de noter combien cette interprétation bergsonienne de la sainteté ou de l'héroïsme reste dans la ligne de ses premiers ouvrages. Elle procède encore, en effet, de cette conscience de la liberté humaine, c'est-à-dire de soi-même, qui, seule, peut nous imposer, en dépit des arguties intellectuelles, soit le sentiment d'une fraternité humaine, soit la certitude d'une présence ou d'une exhortation divine.

§

Le très bel ouvrage que M. Louis Lavelle vient de consacrer à la *Conscience de soi* reçoit plutôt son inspiration d'une philosophie de l'absolu. Le moi personnel doit en méditant sur lui-même le céder à l'existence, peu à peu dévoilée, d'un esprit impersonnel qui, par la mort, reçoit tout être et toute chose dans son éternité impassible. Mais si éloignée que soit une telle philosophie de la tradition bergsonienne, elle accuse, elle aussi, en des termes d'une singulière noblesse, la renonciation à soi-même qui est toujours le terme final d'une connaissance approfondie de soi. Empruntons-lui cette commune finalité pour justifier notre théorie de l'héroïsme, qui, bien qu'inspirée par Bergson, ne saurait ignorer que le véritable héroïsme est indépendant de toute philosophie. Toutefois, je discernerai volontiers dans l'œuvre de M. Louis Lavelle comme un désintéressement à l'égard du monde qui nous entoure, plus proche peut-être d'un idéal stoïque que d'une théorie de l'action. Il faut que l'action se sente entourée d'un monde sensible sur lequel aucune dialectique ne peut plus avoir prise. Ici, le bergsonisme, comme d'ailleurs la philosophie de William James, en ce qu'elle a tout au moins de bergsonien, favorisent, plus que tout autre, la volonté d'entreprendre qui est à l'origine du sentiment héroïque. Le bergsonisme peut être interprété en termes idéalistes. M. Edouard Le Roy a tenté de l'ex-

poser ainsi dans son remarquable ouvrage sur *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, mais cette transposition même ne trahit point l'esprit du bergsonisme si la réduction de toutes choses en « pensées » laisse subsister parmi des pensées l'irréductible différence de celles qui proviennent d'une expérience directe du monde extérieur ou de soi-même, et de celles qui sont comme superposées à celles-ci par l'intermédiaire des concepts. L'essentiel est que toujours demeure hors des atteintes de l'intelligence une réalité, intuitivement saisie, capable de fonder et de légitimer notre action, fût-ce contre les avertissements de la raison. La nécessité de ce monde intuitif se révèle particulièrement nette, lorsqu'il faut justifier l'expérience mystique. Mais n'y a-t-il pas dans tout héroïsme, même dans le dévouement à une idée profane, patrie, cause politique, etc., une façon de mysticisme? Il faut bien qu'à ce moment le héros touche hors de lui-même le suprême prolongement de son moi, celui qui finit par atteindre une réalité spirituelle sentie aussi intensément que sa propre existence et qui n'est à de certains égards que cette existence sublimée ou plutôt infiniment élevée et dilatée.

La logique du bergsonisme le conduit à surpasser ce moi fondamental de qualité et de durée qu'il a choisi pour base de son système. Il attend lui aussi l'appel du héros. L'intuition du moi — comme le voulait déjà Porphyre — s'élargit forcément en dehors du moi, recompose sur le modèle du moi un monde nouveau qui garde encore l'image du monde ancien, mais en la pénétrant de sympathie, en l'animant d'une sorte de vie psychique et personnelle. Illusion? travail de l'imagination pure? Aucunement : lorsque l'intuition de soi-même conduit à celle de l'élan vital, elle ne néglige aucune des données objectives que la perception lui apporte, elle conserve au monde vivant comme au monde matériel la structure qu'en dessine la science, mais elle l'applique à découvrir

sous elle quelque palpitation spirituelle, comparable à celle que révèle la conscience de soi. S'y appliquerait-elle si elle ne la présentait d'abord intuitivement? Un sentiment profond du vital est la conséquence d'un sentiment profond de la vie individuelle. L'individualisme de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* tend à s'épanouir en une sympathie illimitée pour tout ce qui vit et pense, fût-ce au degré le plus humble.

§

Un monde d'efforts, de liberté, de combats, mais dominé par une sympathie de l'être pour l'être, régi malgré ces tourments par l'invisible tutelle d'un Dieu d'amour, voilà ce qui importe à toute philosophie de l'héroïsme. Il faut que le déterminisme matériel soit par endroits troué d'incertitudes. Dans cette incertitude scientifique réside la certitude de notre action libre; elle y est comme le point d'appui de notre effort, comme la mince fissure qu'il peut élargir en brèche.

Dans le profond ouvrage qu'il a consacré à Georges Sorel, Pierre Lasserre n'a point tort de le nommer un théoricien de l'impérialisme. Mussolini et Lénine, qui furent les disciples du philosophe français, ont montré avec une grandeur brutale le parti que des hommes d'action pouvaient tirer des *Réflexions sur la violence*. Le mythe, tel que le concevait Sorel, c'est-à-dire l'intuition anticipée d'un état social commandée à l'action, réalisable par tous les moyens et en dépit des objections rationnelles, a prouvé entre leurs mains quel instrument de domination et de réforme — bonnes ou mauvaises — il était susceptible de devenir. Mais Sorel n'aurait pu suggérer la puissance du « mythe » avant que d'audacieux disciples ne la vinssent prouver, s'il n'avait d'abord fait un appel anticipé, lui aussi, à l'homme supérieur capable de mener les foules et de leur insuffler, pour le bien ou pour le mal, une vertu héroïque. Henri Clouard,

le premier, dans un article de l'*Opinion* paru en 1920, désigna la philosophie sorélienne comme une doctrine d'héroïsme. D'héroïsme, d'impérialisme, les deux sont vrais et les deux se touchent. Mais Lasserre, à notre avis, réduit par trop l'influence de Bergson sur Sorel. Quoique dans sa dernière phase, lorsqu'il se rallia sans réserves au communisme, Sorel ait, en effet, plus ou moins désavoué Bergson, il demeure toujours un bergsonien dans la mesure où il fondait ce qu'on peut nommer sa théorie de l'action sur une critique de l'intelligence. L'intelligence, lorsqu'elle est critiquée, le cède vite à l'intuition, perd son assurance dans ses procédés dialectiques. Mais en réhabilitant l'intuition, elle réhabilite en même temps la connaissance directe de soi-même qui est par nature intuitive. Si Sorel ne se soucia jamais de développer la théorie du moi fondamental de Bergson, elle est impliquée dans l'appel qu'il adresse à l'héroïsme, lequel procède toujours de cette connaissance profonde de soi, indispensable pour pouvoir tenter le sacrifice. Et, rencontre significative, Maurice Barrès, qui se tint toujours en dehors des influences bergsoniennes, dont la philosophie personnelle, inspirée de Taine, aurait même été d'instinct hostile au bergsonisme, mais qui, par ailleurs, pressentit plus d'une idée bergsonienne dans son culte du moi, Barrès, anti-intellectualiste, et qui osa écrire que l'intelligence « n'était qu'une bien petite chose à la surface de nous-mêmes », pose, lui aussi, comme fondement secret de sa philosophie nationaliste, dans l'*Appel au soldat* comme dans *Colette Baudoche,* une confiance absolue dans la survenue des héros, — en politique intérieure comme en politique extérieure, et quoi qu'on pense de ces deux politiques, artisans nécessaires de l'œuvre qu'il rêvait.

L'héroïsme est conscience de soi-même, conscience intuitive qui ramasse en un regard toutes les possibilités dont on dispose pour les offrir à l'être ou au principe aimé. Un philosophe polonais trop peu connu en France

Stanislas Brzozowski, a de même engagé le bergsonisme dans la voie de ce qu'on pourrait nommer ses applications héroïques. Entre ses ouvrages, il faut distinguer surtout la *Légende de la jeune Pologne,* en laquelle James et Bergson sont invoqués comme les philosophes de la tradition spiritualiste dont en Pologne plus qu'ailleurs s'est nourrie la tradition nationale.

Brzozowski nous invite donc à rapprocher James et Bergson dans une commune philosophie de l'héroïsme. Et c'est bien ce que démontre avec éclat le remarquable ouvrage que M. Gilbert Maire vient de publier et qui est intitulé *William James et le pragmatisme religieux* (1).

Le rare talent de M. Gilbert Maire apporte à l'histoire de la philosophie une contribution qu'on croirait empruntée à l'art du romancier. James y est suivi à la fois dans sa vie et dans son œuvre, sans que, dans aucun des chapitres de cette exceptionnelle étude d'un caractère et d'un système, l'interférence de l'un et de l'autre cesse un seul instant de suivre la ligne générale de l'exposition. Bergsonien de marque, M. Gilbert Maire n'a point manqué de montrer l'influence profonde de Bergson sur James et comment le pragmatisme de celui-ci, théorie de la vérité scientifique plutôt que de la vérité tout court, échouerait à esquisser un système du monde si Bergson n'était venu lui révéler le primat de l'intuition. Mais ce qui importe surtout au sujet de cette étude, c'est la maîtrise à la fois sûre et frémissante avec laquelle Gilbert Maire suit de page en page les inquiétudes, les tourments, les faiblesses et même les états morbides de James dans la recherche de sa philosophie. Ce fut pour se défendre des attaques de la maladie mentale que James invoqua la croyance religieuse, sans y croire, mais comme une sorte de secours désespéré; ce fut pour justifier, en toute raison, cette défense instinctive qu'il s'appliqua ensuite à justifier, avec la valeur de la croyance, les idées ou les sentiments qui

(1) Editions Denoël et Steele.

en sont inséparables, la reconnaissance de la liberté humaine, le rejet du déterminisme prétendu scientifique, l'intuition d'un moi subliminal dans lequel se prolongerait le moi fondamental et où Dieu pourrait communiquer avec la personnalité du mystique.

Mais il n'est point une seule de telles idées qui ne suppose, pour valoir, qu'elles soient au service de la volonté. Le pragmatisme de James qui dut beaucoup à Renouvier avant de recevoir plus encore de Bergson est tout entier philosophie de la volonté. La vérité que l'homme peut connaître n'est qu'une estime de son action possible sur les choses: pour l'atteindre, il faut d'abord vouloir agir sur celles-ci. Plus l'action est grande, plus est légitimée en grandeur ou en profondeur l'hypothèse qui la commande. Ainsi James donne-t-il dans la conquête de la vérité une sorte de prime à l'héroïsme.

Le choix et la création d'une doctrine philosophique ne sont plus, dès lors, écrit M. Gilbert Maire, comme l'imagine trop facilement le vulgaire et bon nombre des métaphysiciens eux-mêmes, une simple affaire de préférences intellectuelles. La philosophie ainsi comprise se réduirait à une ingéniosité ou à un divertissement, à une sorte de jeu brillant et stérile. Mais que vaudrait une telle métaphysique comme remède à la crise mentale du métaphysicien? N'apparaît-il pas que tous les grands systèmes résument l'expérience de la vie prise par leurs auteurs et sont comme autant d'appels à suivre leur exemple? Le spinozisme comporte une passivité d'ascète résigné ou plutôt désespéré qui nomme son ataraxie béatitude: le kantisme, une candeur d'universitaire provincial soumis au règlement avant de se soumettre à son impératif. Une loi scientifique elle-même, fût-ce un théorème de mathématiques, comporte encore une irradiation morale, car elle introduit dans l'interprétation d'un fait brut ou dans le choix de coordonner une infraction au déterminisme qu'elle suppose. Corot disait que l'art de peindre un paysage consistait à savoir s'asseoir: le paysage reste si l'on veut toujours le même, mais c'est beaucoup en effet que de savoir prendre son point de

vue. Nous sommes maîtres tout au moins de notre perspective en face de l'univers. Matérialisme et spiritualisme, athéisme et théisme, sont beaucoup moins des idées qui s'excluent que des visions qui s'étagent. Il faut essayer de les hiérarchiser d'après l'ampleur de l'horizon qu'elles dévoilent: le critère de vérité qui peut seul les départager ou les subordonner, c'est le degré d'extension qu'elles confèrent à notre action possible sur le monde. Mais, de cette façon, le point de vue choisi dessine la vérité plus ou moins ample et plus ou moins féconde de l'idée qu'il découvre; certains se situent au ras du sol, d'autres sur les cimes. Et qu'est-ce que découvrira de la cime l'immense paysage envié, sinon avoir eu, dès la plaine, l'ambition de le contempler, l'héroïsme par conséquent, d'accomplir l'ascension, même périlleuse.

On sait que William James justifie l'expérience religieuse par les résultats pratiques qu'elle entraîne. Le saint prouve, sinon la vérité de sa croyance, du moins certaine part de vérité incluse en elle, par les actes qu'il accomplit sous son inspiration. Quoi que vaille cette théorie pragmatiste de la « vérité » religieuse, elle montre cette vérité fondée sur l'héroïsme qu'implique toujours la sainteté. Que resterait-il, en effet, pour démontrer sa validité si le saint n'était pas un saint, c'est-à-dire un héros, si le découragement l'accablait au premier échec, si la chair le vainquait dès la première épreuve? « Qui sait si la fidélité de chacun de nous à ses pauvres petites croyances personnelles, écrit William James, ne peut pas aider Dieu lui-même à travailler plus efficacement aux destinées de l'Univers? »

L'homme, collaborateur de Dieu! J'ignore si la pensée peut satisfaire une orthodoxie sévère, mais j'incline à croire que dans toutes les religions, un pareil désir est inscrit dans la ferveur des fidèles. Et je pense aussi que l'aspiration immense qu'un tel rêve suppose est à l'origine de cet héroïsme qu'implique toujours la sainteté. En insistant sur le caractère volontariste de la philosophie de James, Gilbert Maire a admirablement indiqué comment son mysticisme demeurait, à plus d'un égard, une philosophie de la volonté. Je m'autoriserai de son commen-

taire autant que de la doctrine même de James pour classer celle-ci parmi les philosophies de l'héroïsme, mais l'ouvrage de Gilbert Maire, pour le sujet même de cette étude, offre encore un autre intérêt; il nous rappelle de quelle façon certaines personnalités doivent être racontées et expliquées; il est une leçon de dignité et de délicatesse.

§

Et en vérité, une leçon qui en notre époque s'impose de façon toute particulière.

Si l'héroïsme pur implique un bien rare ensemble de qualités harmonieuses, on peut accorder du moins à Carlyle — et peut-être au sens commun — qu'il y a dans toute grande destinée historique quelque part au moins qui relève de l'héroïsme. L'homme supérieur a toujours quelques traits du héros; ne pourrait-on, dès lors, souhaiter que sa biographie prenne en respect son caractère exceptionnel et ne s'efforce pas de l'expliquer par quelques tares, souvent hypothétiques et interprétées, en tout cas, sous la fausse lumière de ces métaphysiques barbares qui prétendent aujourd'hui prendre accès dans la science?

On a fait grand bruit récemment autour de certain commentaire psychanalytique de l'œuvre d'Edgar Poe. Je reconnaîtrai volontiers à la princesse Marie Bonaparte, qui en est l'auteur, assez de pénétration naturelle pour donner de-ci de-là quelques touches exactes; mais le freudisme domine son étude et l'entraîne dans les plus aberrantes explications des poèmes et des contes du grand écrivain américain.

La doctrine de Freud exige que toute manifestation d'une personnalité — géniale ou non — procède de ses penchants sexuels. Pour avoir mis en scène des vampires et des spectres, voici donc Edgar Poe condamné à porter, inassouvis en lui, les pires instincts de sadisme et de

nécrophilie. Quelle plaisanterie! quand on sait la distance qui sépare l'imagination d'un poète et de sa propre vie et de ses propres sentiments. Et surtout, que deviennent dans de telles interprétations la nuance irréductible du génie, le fait que les histoires vampiriques d'un Poe ont su gagner l'intérêt de tous et s'inscrire dans la littérature universelle, quand les mêmes histoires sous la plume d'un feuilletoniste se fussent perdues dans un oubli sans fond? Je sais combien le malheureux Edgar Poe, tourmenté par un alcoolisme héréditaire, est peu digne en lui-même de figurer dans une galerie de héros, mais il possédait, minées par sa volonté débile, de très belles et de très rares qualités: le courage, la générosité, une sage mésestime de soi-même, qui, dans une vie sage et digne, eussent pu produire de tout autres fruits. Et la psychanalyse a, en effet, tenté d'expliquer le plus par le moins, le supérieur par l'inférieur, et le spirituel par l'organique. Inconsciemment, elle devient une entreprise d'universelle dépréciation.

Il faut donc protester contre la psychanalyse au nom des sujets qu'elle prétend traiter et expliquer. Subsisterait-il quelque fonds d'idées justes dans sa doctrine — l'idée de la sexualité précoce ou celle du refoulement, par exemple, — que rien dans ces idées ne suffirait à justifier la doctrine elle-même. En fait, la psychanalyse doit son succès non seulement à des circonstances de mode et de vogue, mais à sa prétention d'expliquer le supérieur par l'inférieur: réduisant le génie à une exagération de tendances instinctives, escamotant dans les mots « équivoque de sublimation » le véritable problème, qui est de savoir comment des tendances instinctives peuvent se transformer en pensées intuitives et concourir, avec l'utilisation de l'intelligence, à la création d'une œuvre d'art, elle finit par ramener toute biographie d'homme célèbre à un commentaire pédant d'anecdotes ou de suggestions scandaleuses.

Le plus grand danger que comporte l'excessive estime en laquelle notre époque tient la « science » est la facilité qu'elle donne à mille pseudo-sciences d'envahir le domaine public, précédées d'un bruyant charlatanisme. Ainsi en fut-il de la psychanalyse qui, suivant la très juste remarque du docteur Charles Blondel, ira un jour rejoindre dans l'oubli la phrénologie de Gall qui, elle aussi, fit longtemps figure de science révolutionnaire, compta de fervents adeptes, enchanta les imaginations, et ne survit plus dans la mémoire des hommes que par les têtes de bois au crâne étiqueté, qu'on découvre parfois derrière certaines vitrines d'oculistes.

§

Que deviendra donc l'héroïsme authentique en une interprétation psychanalytique? Certaine étude sur Léonard de Vinci pourrait nous l'apprendre. Et je n'ose recommander à la curiosité des lecteurs les ouvrages de d'Allendy, qui en vient à expliquer psychanalytiquement tous les grands mouvements sociaux; j'aurais peur de passer pour rabelaisien, ce qui n'est point dans mes goûts. Mais, en vérité, quelle aberration risque de livrer le caractère héroïque et délicat du génie — à la fois immense et fragile — à ces interprétations mesquines et perverses qui le souillent et le défigurent!

Du moins ont-elles le mérite de nous ramener plus encore à l'observance de la piété. Le sévère Carlyle aurait eu d'étranges surprises à voir en quelle manière notre temps pratique le culte des héros. Ici, écoutons sa voix puritaine; groupons-nous autour de son exemple pour honorer par le choix même de nos méthodes le héros social ou intellectuel dont il s'agit d'évoquer la figure. On n'aborde l'héroïsme que par sympathie, en dilatant la petite flamme héroïque que chacun de nous porte plus ou moins vacillante en lui-même, et de même on ne touche au génie qu'en s'efforçant de revivre tant bien que mal et

à sa suite les exceptionnelles traverses de son ascension. Sachons gré à des ouvrages tels que le *William James* de Gilbert Maire de nous donner le modèle de ce que peut et doit être une critique aussi avisée que respectueuse. Contre les barbares de toutes nuances, défendons le héros et le génie. Leur abord doit être réservé à ceux qui, en le commentant, prouvent qu'ils sont dignes de le comprendre. Cet appel à la sympathie est encore une application de la philosophie bergsonienne, qui a toujours indiqué dans l'intuition la seule connaissance capable de saisir la complexité de la vie. Psychanalistes et intellectualistes de toutes nuances s'obstinent à soumettre la vie aux analyses de l'intelligence, « caractérisée, dit Bergson, par son incompréhension naturelle de la vie ». Le bergsonisme enseigne d'abord à vivre par pénétration avant de comprendre; il serait à souhaiter que sa doctrine inspirât enfin les biographes mis en présence de génies.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

ROSSINI EN FRANCE

APRES GUILLAUME TELL [1]

—

A peine quelques représentations de *Guillaume Tell* avaient-elles été données que Rossini, nommé chevalier de la Légion d'honneur par Charles X, à qui était dédiée la partition, quittait Paris, non sans lui laisser un *Addio di Rossini,* que publia l'éditeur Pacini. Le *Moniteur* du 10 août (p. 1402), après avoir rappelé la sérénade qui avait eu lieu sur le boulevard des Variétés la veille, en présence d'une foule immense, ajoutait que c'était une fête d'adieu: « Il va passer dix mois dans son autre patrie... Il emporte un poème de M. Scribe. » Cette dernière information était un peu prématurée. Le livret (n'était-ce pas un *Faust?*) ne devait pas être encore entre les mains du compositeur, puisque, de retour à Bologne, nous allons le voir le réclamer bientôt à l'administration française.

Après s'être arrêté à Milan les 26 et 27 août, Rossini arriva à Bologne le 6 septembre 1829. Il y vécut une année dans une solitude presque complète, ne recevant qu'un petit nombre d'amis, ne fréquentant guère le théâtre, « qui est fort mauvais et ne peut lui plaire ». Il donnait chaque semaine, le vendredi, une soirée musicale. « Il tenait le piano et chantait des airs bouffes et dans les morceaux d'ensemble. Comme il était facile de le prévoir, l'ennui tue ce compositeur dans le repos dont il jouît...

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er août 1929 : *Rossini et ses œuvres en France.*

On croit qu'il quittera Bologne au mois de septembre pour revenir à Paris (2). »

En effet, le 12 de ce mois, il débarquait, non pas à Paris, mais aux environs, au château de Petit-Bourg, chez son ami Aguado, marquis de Las Marismas del Guadalquivir. Les gens bien informés assuraient qu'il ne venait pas seulement pour présider à la réouverture des Italiens, mais que son arrivée se rattachait à une ancienne combinaison qu'on voudrait voir reproduire pour obtenir du gouvernement ou de la ville de Paris la concession de l'entreprise de l'Opéra, avec la subvention qui y est attachée. On assurait aussi qu'il travaillait avec ardeur à la composition d'une cantate patriotique qui serait exécutée à l'Opéra. La *Revue musicale,* en rapportant ces bruits, ajoutait prudemment: « Tout cela mérite confirmation (3). »

Sans doute, Rossini revenait à Paris avec l'intention de remplir les obligations qui le liaient avec le précédent gouvernement et pour s'occuper du Théâtre-Italien, auquel il était intéressé; mais aussi pour défendre sa pension, qu'il devait savoir compromise, et qui était le corollaire de ces obligations vis-à-vis des théâtres royaux.

En juin 1829, Robert avait été nommé directeur du Théâtre-Italien, à commencer du 1er octobre 1830. Succédant à l'éphémère Laurent, il avait conservé pour régisseur et s'était associé Severini. Rossini était, dit Soubies, son Eminence grise (4). Le nouveau directeur avait été le consulter à Bologne, et, sur ses conseils, engager les artistes, notamment la Malibran qui n'exigeait pas moins de 1.075 francs par soirée; il avait aussi l'intention de réformer l'orchestre: Rossini, écrivait-il à son frère resté à Paris, « est d'avis qu'un chef d'orchestre que nous ferions venir d'Italie pour six mois nous coûterait trop

(2) *Revue musicale,* septembre 1829, p. 163; 13 février 1830, p. 59; 12 juin 1830, pp. 187-188.
(3) *Revue musicale,* 18 septembre 1830, p. 181.
(4) Albert Soubies, *Le Théâtre-Italien de 1801 à 1913,* pp. 44 et 54.

cher et aurait peut-être bien de la peine à faire marcher un orchestre composé de nationaux ». On choisit finalement Girard et l'on fit bien. De retour en France (4 mai), Robert rapportait une lettre de Rossini au vicomte de la Rochefoucauld, dans laquelle il disait:

J'en suis toujours à recevoir mon poème que j'attends depuis neuf mois que j'ai quitté Paris. J'aurais surtout voulu profiter des beaux jours du printemps et de mon séjour à la campagne où je suis installé depuis peu pour pousser vivement mon opéra, car je voudrais, par mon travail et mon zèle, vous prouver le désir que j'ai de vous plaire.

Deux mois plus tard, la révolution, chassant du trône le dernier frère de Louis XVI, venait changer les dispositions du maestro.

Il arrivait à Paris au moment où la salle Favart allait faire sa réouverture à la date fixée, le 2 octobre. Rossini avait pris un logement sous les combles du théâtre, « dans un petit réduit devant lequel aurait reculé un étudiant de première année », disent les frères Escudier.

Les cinq étages qu'il fallait monter pour arriver jusqu'à lui n'arrêtaient pas ses amis et ses admirateurs. Ils venaient à toute heure frapper à sa porte et trouvaient l'insoucieux musicien toujours prêt à les égayer de sa causerie étincelante... A cette époque, son corps s'était singulièrement arrondi. L'exercice lui était commandé. Il se levait tous les matins à cinq heures et s'en allait jusqu'à la barrière de l'Etoile en précipitant sa marche autant qu'il le pouvait. Puis il revenait et remontait ses cinq étages couvert de sueur. Son domestique l'attendait, le déshabillait entièrement et, après l'avoir inondé d'eau froide, il le brossait jusqu'à lui effleurer l'épiderme. Il se trouvait bien de ce régime, qui lui conservait toute sa souplesse et toute sa force (5).

Ce même mois d'octobre, un journal ayant annoncé qu'il devait donner, en guise d'œuvre nouvelle, un *pas-*

(5) Les frères Escudier, *Rossini, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1854).

ticcio à l'Opéra, Fétis, dans sa *Revue,* se récria et rappela que Rossini avait réclamé plusieurs fois en vain son libretto; mais « le *dolce farniente* de l'administration ne lui permit seulement pas de répondre aux lettres du compositeur » (6) — lequel ne se souciait peut-être pas de donner un pendant à son *Guillaume Tell,* aurait pu ajouter Fétis. Il préféra faire une excursion en Espagne. Avec son ami Aguado, il partit le 2 février 1831. Le 13, il était à Madrid, où l'on jouait, le soir même, *le Barbier.* Ce fut au cours de ce voyage que le banquier le pria de composer, pour un dignitaire ecclésiastique, l'abbé Varella, un *Stabat mater* qui devait faire un certain bruit, dix ans plus tard. Le titre du manuscrit de cette partition est ainsi libellé et daté:

> Stabat Mater, *composta espressamente per S. Ecc. Don Francisco Fernando Varella, Grancroce dell ordine di Carlo terzo, Arcidiacono di Madrid, Comisario generale della Cruzada, a lui dedicato da* Giacchino Rossini. *Parigi, 26 Marzo 1832* (6).

Mais, au moment où il écrivait cette dédicace, le choléra sévissait à Paris, faisant, comme on sait, d'innombrables victimes. Rossini s'enfuit aux Pyrénées, toujours avec la famille Aguado. « C'est un pitoyable séjour que Bayonne, écrit-il le 8 juin à La Tour de Saint-Ygeste. J'ai beau le parcourir dans tous les sens, je n'y vois pas de rue Roland et je ne puis supporter mon ennui. »

Il visita Pau, Bagnères, Saint-Jean-de-Luz avec son « Crésus » que Robert lui conseillait de « lâcher » (12 septembre):

> Et revenez à vos modestes amis. Si les bulletins du choléra [ajoutait-il pour le rassurer] n'étaient pas un moyen d'occuper l'attention publique et de la distraire de la politique, nos ministres, si fort ébranlés sur leurs portefeuilles chancelants, auraient renoncé depuis longtemps à ce petit moyen qui

(6) *Revue musicale,* 23 octobre 1830, p. 341.

ruine le commerce, l'industrie et surtout les entreprises théâtrales, en empêchant les étrangers de venir à Paris (7).

Mais le maestro se montrait insensible à ces raisons, « ainsi qu'à d'autres arguments d'ordre anacréontique auxquels Robert, qui connaissait la psychologie du personnage, ne croyait pas inutile de recourir », ajoute Soubies sans préciser. Robert, d'ailleurs, le tenait au courant de ses négociations avec Londres pour engager Tamburini.

Nous voici au 15, lui mandait-il (le 16!), et nous ouvrons le 2 octobre, et que faire sans Tamburini? Par quelle pièce débuter? Tout notre répertoire est culbuté par l'absence de Tamburini et de sa femme.

Severini est à Londres; Robert le tient au courant des déplacements de leur Eminence grise.

J'ai reçu une lettre de Rossini du 10 septembre, de Bagnères, mande-t-il à son associé, le 20... Rossini me demande de lui envoyer des pantalons et gilets venus de Londres et dit qu'il reviendra dès que le choléra aura entièrement cessé.

Ces demandes vestimentaires et cette crainte du choléra n'indiquaient pas des intentions de retour prochain; pourtant, il était à Paris au début d'octobre, et pouvait assister, le 4, aux débuts parisiens de Tamburini dans le rôle de Dandini, de *la Cenerentola.* Peu après le 13, Giulia Grisi débutait, avec un étourdissant succès, dans *Semiramide.* Rossini, dont la santé n'était pas très assurée, reçut des médecins le conseil d'aller respirer l'air natal. Il repartit bientôt pour Bologne.

Aux vacances de 1834, Robert, avec Severini, l'y retrouvait et, donnant un démenti aux nouvelles pessimistes

(7) A. Soubies, *ibid.*, p. 58.
Cf. Radicciotti, *Rossini* (1927), II, p. 190. Radicciotti cite, à la même date du 12 septembre 1832, un billet de Boieldieu: « Je compte, dit-il, retrouver Rossini à Toulouse où il est avec la famille Aguado, qui le promène partout sans qu'il lui en coûte rien. Il est bien heureux. » (*Ibid.*, p. 188.)

ou malveillantes qu'on répandait sur le maestro, le ramenait avec lui à Paris.

Le 14 octobre, à l'église des Invalides, il assistait aux obsèques de Boieldieu, décédé le 8, et, raconte la *Chronique de Paris,* il faillit y être « assommé par un furieux d'ordre public ».

La foule était si grande que, malgré tous les efforts de la garde citoyenne, l'entrée de l'église avait été forcée. Un garde national, irrité de voir que les coups de crosse étaient sans effet, lâche son fusil, s'empare d'une chaise et veut la briser sur une grosse et belle tête que le torrent avait poussée en avant: cette tête était celle du maestro Rossini. Quelques musiciens dévoués se précipitèrent bravement sur le terrible consignomane, en criant: « C'est Rossini, c'est Rossini! » Mais l'homme à la chaise n'y était plus ou n'y avait jamais été, et il continuait à brandir son arme redoutable en hurlant à tue-tête: « Connais pas, connais pas! » Appelez-vous donc Rossini (8)!

Un an plus tard, le 25 septembre, aux Invalides encore, aux obsèques de Bellini cette fois, il portait l'un des coins du poêle, de même que Cherubini, Paer et Caraffa.

§

La saison 1834-1835 s'ouvrit par *la Gazza ladra* (9). Le 21 décembre, on reprenait *Semiramide*, pour les débuts de Mlle Brambilla. Le 24 janvier, avait lieu la première représentation des *Puritani* de Bellini, dont Rossini avait, paraît-il, revu ou complété la partition.

Cependant, sur un autre théâtre, se jouait une pièce différente dont le dénouement allait encore se faire attendre deux ans, devant les diverses juridictions que Rossini s'obstinait à affronter jusqu'à parfaite satisfaction. Il s'agissait pour lui de se faire reconnaître la pension jadis

(8) *Chronique de Paris*, 19 octobre 1834, p. 186, col. 3.

(9) Notons qu'à la même époque, l'Odéon donnait la première représentation d'un *Moïse au Sinaï*, de Chateaubriand, avec musique (chœur) de Rossini (24 octobre 1834).

obtenue du roi Charles X lui-même. On peut lire les détails de toutes ces escarmouches judiciaires dans la biographie d'Azevedo; qu'il suffise de rappeler ici que l'affaire, évoquée en appel le 23 mai 1834, aboutit à un avis du Conseil des finances du 24 décembre 1835, qui donna gain de cause à l'obstiné plaideur: sa pension de retraite lui était désormais assurée sur les fonds du Trésor, à dater du 1er juillet 1830. Il n'était pas encore tout à fait tranquillisé de ce côté, si l'on en juge par une lettre à sa femme, dont le catalogue de la collection Heyer donne ainsi l'analyse:

Par suite d'une maladie de trois semaines, il n'a pu lui envoyer plus tôt ses souhaits de nouvel an, de même que ceux des familles Aguado et Rothschild, la seule maison où il aille tous les jours. Il donne des nouvelles de leurs connaissances de Paris et parle de la proposition de loi du nouveau ministère, d'après laquelle les créanciers de l'ancienne liste civile, dont il est, devraient obtenir satisfaction, mais il n'a que de très faibles espérances : *due anni e mesi ed essere sempre nella stessa incertitudine* (10)...

Cette affaire une fois réglée, Rossini eut un nouveau motif de retarder son départ de Paris. Depuis six mois au moins, on parlait d'un nouvel opéra de Scribe et Meyerbeer, tiré de la *Chronique du règne de Charles IX*, de Mérimée, auquel on donna successivement les titres de *la Saint-Barthélemy*, de *Léonore*, puis de *Valentine* (ce dernier appartenait déjà à une pièce tirée par Scribe de *la Grande-Bretèche* de Balzac, et jouée le 3 janvier 1836, au Gymnase). Finalement, l'opéra fut baptisé *les Huguenots*. En présence du roi et des princes, la première eut lieu rue Lepeletier, le 29 février 1836. Coïncidence curieuse, Rossini, — qui ne fêtait que tous les quatre ans son anniversaire, — accomplissait ce jour-là sa quarante-quatrième année.

(10) Catalogue de la Collection Heyer, de Cologne (6-7 décembre 1926), n° 441. Lettre non datée (de Paris, 29 janvier 1836, d'après le cachet postal).

La Juive après *Robert, les Huguenots* après *la Juive*, Halévy après Meyerbeer, et Meyerbeer après Halévy, Rossini n'y tint plus, et peut-être est-ce alors qu'il se promit, suivant un mot fort vraisemblable, de ne revenir à Paris que « lorsque les Juifs auraient fini leur sabbat ».

Juifs pour Juifs, Rossini préférait les Rothschild qui, se rendant à Francfort, au mariage d'un jeune parent, l'invitèrent à les accompagner en Belgique et aux bords du Rhin. Il y eut des réceptions enthousiastes à Bruxelles et à Liége, de même qu'à Francfort, où, ce printemps-là, se trouvait Mendelssohn. Hiller, dans ses souvenirs sur le compositeur berlinois, a laissé ce portrait de Rossini à cette époque:

L'énorme embonpoint de ses années de jeunesse avait disparu pour faire place à un ensemble de formes amples et nullement disproportionnées: le port superbe de sa personne révélait la puissance du penseur et l'esprit de l'humoriste; en un mot, tout son être rayonnait de santé et de bonheur. Il s'exprimait en français aussi bien qu'en italien, et cela avec un timbre de voix d'une douceur mélodieuse... Le long séjour qu'il avait fait à Paris, son commerce habituel avec la société la plus distinguée avaient transformé le jeune Italien hautain en homme du monde plein de dignité, de grâce et d'urbanité, enchantant chacun par son irrésistible amabilité.

Hiller, qui le pilotait et lui servait d'interprète dans la ville des Rothschild, fut témoin de la petite comédie qu'il donna à ses confrères allemands, Guhr, Ries ou Schmitt, dont il écoutait gravement les sonates, rondos ou nocturnes.

Mendelssohn se tordait de rire à l'aspect de cette comédie. Rossini se montra plus cérémonieux qu'il ne m'arriva jamais de le voir: très poli, très aimable et très complimenteur; — de fait, *trop* complimenteur. Le lendemain, il n'était plus le même, et sa finesse d'humour avait reparu (11).

(11) Ferdinand Hiller, *F. Mendelssohn-Bartholdy*, trad. F. Grenier (Paris, 1867), pp. 170, 173.

De retour à Paris, où il demeura encore jusqu'en octobre, Rossini écrivait, le 26 juin, à son ami Loup:

J'ai fait un voyage à Francfort, en passant par Bruxelles, Anvers, Aix-la-Chapelle, Cologne, Coblenz, Mayence, etc., et je t'assure qu'il n'y a pas au monde de chose plus belle que les bords du Rhin. Quelles richesses, quelle végétation, quelles cathédrales, quels objets d'antiquité! Je ne parle pas des tableaux de Rubens et de Wandik (*sic*) parce qu'il faudrait vingt pages pour en décrire la beauté et la quantité. Nous sommes vraiment satisfaits de ce petit voyage. Il n'avait d'autre objet que d'assister aux noces de Lionel Rotschildt (*sic*), mon très cher ami (12).

Rossini quitta Paris, peut-être sans espoir de retour, le 24 octobre et n'arriva qu'un mois plus tard à Bologne (23 novembre).

Au cours de son séjour à Paris, il s'était lié avec Olympe Pélissier, qu'il avait connue naguère à Aix-les-Bains; il avait trouvé en elle une admiratrice, puis... une attentive garde-malade. Elle vint le rejoindre à Bologne vers la fin de janvier 1837. Soubies, qui, malheureusement pour notre curiosité, ne fait que résumer le passage où il est question d'elle, dans une longue lettre (du début de février) où Robert la nomme, peu galamment, « Madame Rabatjoie n° 2 », ajoute:

On devine quelle pouvait être, dans sa pensée, pour Rossini, Mme Rabatjoie n° 1.

Elle partit pour Bologne, et Robert la montre assez pittoresquement à son départ dans « sa vieille barque de calèche » surchargée d'un appareil énorme de caisses et de paquets, « surtout du linge de table, la chose la plus lourde du monde » (13).

(12) Lettre, en italien, citée par Radicciotti, II, p. 193. Cf. le catalogue de vente d'autographes de Charavay, du 5 février 1908, qui date du 16 cette lettre, ou une lettre analogue.

(13) A. Soubles, *op. cit.*, p. 83. Cette lettre, dont Soubles ne cite que des fragments intéressant surtout le théâtre, doit être datée, non de mars 1836, mais du début de février 1837.

Au moment où le compositeur l'installait non loin de lui à Bologne, Olympe Pélissier défrayait depuis pas mal de temps la chronique galante de Paris. L'indiscret baron de Trémont la fait naître en 1799:

Elle touchait à peine à l'adolescence, dit-il, qu'un jeune duc, comme certains vieillards n'ont plus de goût que pour l'éducation des jeunes filles, voulut se charger de cette charmante enfant, et en acheta le droit moyennant 40.000 francs.

Elle fut établie dans une petite maison, et ravie par un boudoir tendu en satin rose, mais surtout par une poupée plus grande qu'elle, et ayant une garde-robe aussi complète qu'élégante. Pourtant, le jeune précepteur s'était trop hâté: la jeune Olympe ne pouvait encore recevoir ses leçons. Il prit alors patience avec Mlle P..., de l'Opéra, près de laquelle il contracta une maladie contagieuse d'un si mauvais caractère qu'elle le tint deux ans entiers dans un état très grave. Force lui fut de renoncer à ses vues sur Olympe, que sa mère plaça sous la tutelle de M. X..., riche Anglo-Américain. Il s'y attacha sincèrement et lui constitua 25.000 francs de rente. Si jeune, elle se montra digne de ce brillant début, en ce sens qu'au lieu de le considérer comme le simple commencement de sa carrière, elle eut la raison de la regarder comme terminée, du moins sous le rapport de ses intérêts matériels. Sa mère l'avait deux fois vendue; libre et indépendante, elle ne se vendit jamais.

Je dis libre, parce que, pour des motifs qui ne peuvent entrer dans cette notice, au bout de peu de temps, X... ne devint pour elle qu'une sorte de père, et même un confident. Un trait qui honore Pélissier est que, X... ayant éprouvé des revers de fortune, elle se hâta de lui rendre 6.000 francs de rente.

Sa première liaison *volontaire* fut avec notre célèbre peintre H. V. [Vernet]; elle dura quelques années et l'impression qu'en reçut H. V. dut être vive, car, longtemps après leur rupture, il reproduisit ses traits, de mémoire, dans un de ses plus beaux tableaux.

Le détail qu'elle donnait à ses intimes de leurs querelles fréquentes était des plus amusant. Où les idées religieuses

vont-elles se placer? Un Christ d'or, richement ciselé sur un bracelet, avait reçu leur serment de fidélité... Une autre fois, comme il sortait de chez elle après une violente dispute, non moins animée que lui, elle guetta de sa fenêtre son passage dans la rue, et lui lança sur la tête les oreillers de son canapé...

Cette manière d'être devait produire la lassitude qui vint en effet. Le riche M. Schickler, très lié avec V., avait été présenté à Olympe; il désirait vivement lui succéder et lui en demanda la permission. « En ce qui me concerne, je vous la donne tout entière, ainsi donc bonne chance. » Le Crésus de la place Vendôme se livra à des soins assidus, qui ne lui étaient point habituels pourtant. Il ne réussissait point. « Il faut que je m'y sois mal pris, se dit-il; on me l'avait dite désintéressée, tandis qu'elle aime peut-être l'argent. Essayons-en. » En la quittant, un matin, il glissa sous la pendule un rouleau de billets de banque. Olympe s'en aperçut et, furieuse, le rappela aussitôt et lui dit qu'il ne s'avisât pas de remettre les pieds chez elle, s'il ne lui faisait pas des excuses de cette insulte. Schickler, confondu, et plus encore piqué, prit les billets de banque et les jeta au feu. Pélissier se précipita pour les en retirer; sur 50.000 francs, 10 furent brûlés; le jeune Turcaret se retira avec les 40 restant, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.*

Ce trait de caractère de notre héroïne est *caractéristique.*

A M... succéda M. B..., riche agent de change, lequel mourut peu après, lui légua par testament, sans qu'elle s'en doutât, 6.000 francs de rente viagère.

Mécontente des façons bourgeoises, elle voulut essayer de la noblesse et aima le jeune comte de L... « Les hommes de qualité, dit-elle bientôt après, ne valent pas mieux que la bourgeoisie. »

Enfin, la musique lui donna satisfaction, elle s'attacha à Rossini et tous deux, libres et riches, sont depuis plusieurs années (soit dit en 1843), heureux de leur association. Le grand maestro, séparé à l'amiable de sa femme (Mme Colbran), exerce à Bologne une telle influence que Mlle Pélissier, qui a son établissement séparé, est admise dans plusieurs

bonnes maisons, ainsi que chez Mme Rossini, qui a aussi son habitation distincte (14).

Avec son double ménage, Rossini allait assez confortablement se réinstaller en Italie.

Je vois que vous êtes en verve plus que jamais, lui écrivait Robert dans sa lettre de janvier 1837, et que la partie de la blague, loin de s'être refroidie, s'est retrempée d'une nouvelle ardeur dans ce bienheureux pays de Bologne, patrie par excellence de la blague et des blagueurs!... Tandis que vous vivez là-bas dans les fêtes et les plaisirs, que vous écrasez tout Bologne par le trésor de vos plaques, cordons, crachats, décorations de toutes les sortes et de tous les pays, nous, poveretti, nous sommes écrasés par la grippe... C'est trente mille francs de perte pour le mois de janvier (15).

Son dernier travail musical, — toujours d'après la même lettre, — avait été une révision, comme pour *les Puritains*, d'un *opera seria* de Costa, *Malek-Adel,* qui, joué le 14 janvier, ne dépassa pas la troisième représentation.

§

Rossini paraît désormais oublier qu'il ait jamais été musicien. Dans un dialogue publié, sinon inventé, par Edouard Monnais (Paul Smith), entre lui et Nourrit, à Milan, en mars 1938, le maestro s'exprime ainsi:

— Oh! la foule s'imagine que je suis jaloux de Meyerbeer et vous de Duprez: elle n'en cherche pas davantage et n'admet pas qu'on puisse se fatiguer de travailler pour elle. Je vous jure pourtant que j'en étais bien las et que j'éprouvais un vrai besoin de revoir l'Italie, mon pays, *dolce, ingrata patria!...* Le champ du repos, c'est bien dit, et voilà pourquoi je l'aime, dit-il encore; car le repos, c'est ma suprême félicité, ma passion, ma vie.

(14) Baron de Trémont, *Le Monde musical à l'époque romantique. Souvenirs inédits,* pub. par J.-G. Prod'homme (*Le Ménestrel,* 18 novembre 1927, p. 479).

(15) A Soubies, *op. cit.,* p. 83.

— A présent, objecte Nourrit.

ROSSINI. — A présent comme toujours; je n'ai rien trouvé de plus satisfaisant, de plus doux; je n'ai jamais connu d'autre vrai plaisir...

NOURRIT. — Quand vous dites que vous êtes paresseux!... je le crois, vous avez fait vos preuves.

ROSSINI. — Je ne m'en cachais pas avec vos jeunes musiciens français, qui me parlaient de leur ambition, de leurs projets. Je leur répétais à tous: « Si vous aimez à travailler autant que j'aime à ne rien faire, vous irez loin. » Que de fois, en pensant à l'immense effort d'écrire une partition de la taille des partitions actuelles, n'ai-je pas envié le sort des faiseurs de romances et de nocturnes! Je l'ai dit un jour à Panseron: « Que tu es heureux, toi! tu n'es pas obligé de retourner la page! »

NOURRIT. — Et pourtant, vous composiez avec plus de facilité que personne.

ROSSINI. — Oui, les idées me venaient assez vite, et il ne me fallait guère de temps pour les écrire: je n'ai jamais été de ceux qui transpirent en composant.

Après avoir esquissé un projet de collaboration, Nourrit conclut que, pour eux, il valait mieux ne rien faire; et Rossini de l'approuver (16).

Ce fut dans ces dispositions tout à fait pacifiques, trop pacifiques pour un homme qui n'avait pas cinquante ans, que Fétis trouva le compositeur en 1841. Assez mal portant, le gros homme, amaigri, s'ennuyait. L'exécution du *Stabat mater* à Paris, par les soins de l'éditeur Troupenas, vint secouer sa torpeur. « Le sentiment de l'artiste s'était réveillé. Par lui disparut l'ennui; avec lui la santé revint (17). »

Le *Stabat*, avant de paraître devant le grand public, fit

(16) C'est là une première version du mot, parfois contesté, dit à Richard Wagner, en 1860: « J'avais de la facilité. »
Paul Smith (Edouard Monnais), *Esquisses de la vie d'artiste* (Paris, 1844), t. II, pp. 210-212. Ce dialogue, qui remonte au mois de mars 1838, fut publié dans le *Courrier français*, et reproduit depuis sans réclamation, dit Monnais. On peut le lire, notamment, dans la biographie de Rossini par Escudier, pp. 243 et suiv.
(17) Fétis, *Biogr. univ. des music.* (Paris, 1883), VII, p. 326.

d'abord quelque bruit au Palais de justice, où l'éditeur Troupenas et Aulagnier s'en disputèrent pendant un an la propriété. Finalement, Troupenas fut déclaré propriétaire légitime de la partition.

Un procès bien autrement sérieux, comme dit Escudier, le procès devant la critique, se débattait en même temps. Après un premier essai chez Zimmermann, une première audition eut lieu, le 31 octobre 1841, dans les salons particuliers de Herz, en présence de privilégiés: artistes, critiques, notabilités des sciences et des lettres. Le piano, remplaçant l'harmonie, était tenu par Labarre, les chœurs dirigés par Panseron, le double quatuor conduit par Girard; les solistes étaient: Mmes Viardot et Labarre, les chanteurs Dupont et Geraldy. « Ce spécimen de six morceaux du *Stabat,* dit Adolphe Adam, dont cinq, dès leur première audition, ont paru des chefs-d'œuvre, donne le plus vif désir de connaître l'ensemble de ce magnifique ouvrage (18). »

Escudier, ayant acquis de Troupenas, moyennant 8.000 francs, le droit exclusif d'exécuter l'ouvrage nouveau, pendant trois mois, à Paris, prépara, au milieu de l'attention, vivement excitée, des artistes et du public, la première audition; elle eut lieu à la salle Ventadour, « devant une foule immense, le 7 janvier 1842, à deux heures de l'après-midi ». Les soli étaient chantés par Mmes Grisi, Albertazzi, Mario et Tamburini. Treize autres auditions suivirent, et le *Stabat,* disent les Escudier, qui se contentèrent d'un bénéfice de douze mille francs, en rapporta plus de cent cinquante à Dormoy, directeur du Théâtre-Italien (19).

La discussion s'ouvrit alors, dans la presse, de savoir si le *Stabat* de Rossini était vraiment de la musique religieuse. Question éternelle, sur laquelle les traditionalistes et les modernistes ou progressistes ne se mettront

(18) Ad. Adam, *Derniers souvenirs d'un musicien* (Paris, 1871), p. 255.
(19) Escudier frères, *Rossini,* pp. 264, 266, 267.

jamais d'accord, et qui se renouvellera chaque fois qu'un compositeur dramatique fera de la musique religieuse, fût-il Mozart, ou Rossini.

Celui-ci, au surplus, ne s'illusionnait pas sur la valeur de la partition qualifiée tout de suite chef-d'œuvre par les enthousiastes. Ecrivant à Troupenas, le 24 septembre 1841: « Tâchez de ne pas trop *blaguer* dans les journaux le mérite de mon *Stabat,* lui disait-il, car il faut éviter que l'on se f... de vous et de moi. »

Quoi qu'il en soit, le *Stabat* ne quitta guère la salle Ventadour, jusqu'à l'époque où elle disparut; il y était exécuté presque chaque année, aux concerts spirituels. Les églises en même temps s'en emparèrent. Et lorsque Paris fit au compositeur des funérailles solennelles, le 21 novembre 1868, la Patti et l'Alboni en chantèrent le *Quis est homo.*

§

Après le *Stabat,* écrivent les frères Escudier dont on se reprocherait de ne pas citer les métaphores, on pouvait espérer que Rossini consentirait à reprendre la plume. « Non, le cygne de l'Italie avait refermé ses ailes. Une longue et douloureuse maladie le jetait dans un continuel marasme. On lui conseilla d'aller se faire soigner à Paris. Il reprit en effet le chemin de la France et arriva dans la capitale à la fin du mois de mai 1843 (20). »

Accompagné d'Olympe Pélissier, il avait quitté Bologne le 14, avait passé à Turin le 16, et le 20, à Lyon, d'où il n'avait pas mis moins de sept jours pour gagner Paris. Il venait consulter le docteur Civiale, spécialiste de la lithotritie, autrement dit du traitement de la pierre (21). Malgré qu'il fallût à l'illustre malade du calme et des soins de tous les instants, ses journées étaient assez occupées. Sa maison était assiégée comme l'entrée d'un théâtre, « par une queue persévérante comme pour une

(20) Escudier, *ibid.,* p. 257.
(21) Jean Civiale (1792-1867) venait de publier un *Traité pratique sur les maladies des organes génitaux-urinaires,* en trois volumes (1836-1841).

première représentation »; elle fut « visitée par plus de deux mille personnes ».

Le compositeur ne recevait pas jusqu'à midi: la matinée était donnée entièrement à ses médecins qui le soignaient avec une touchante cordialité. De midi à quatre et cinq heures, Rossini allait se promener, revoir quelques vieux amis, causer avec ceux-ci de leurs exploits amoureux, avec ceux-là des meilleurs vins et des meilleurs mets, avec aucun il ne causait de poésie ni de musique. Il se mettait à table de six à sept heures; puis, jusqu'à minuit, son appartement s'emplissait de visiteurs qui étaient heureux d'écouter pendant quelques heures ses spirituelles causeries.

Après quatre mois de ce régime, le maestro, auquel Paris avait, une première fois, rendu la santé et surtout sa bonne humeur, repartit, le 20 septembre, et se retrouva le 4 octobre à Bologne.

Les dernières années qu'il y passa sont marquées, dans sa vie privée, par la mort de sa première femme (7 octobre 1845) et son remariage avec Olympe Pélissier (21 août 1846). Mais la révolution de 1848 vint troubler sa solitude — très relative. De Bologne, il s'enfuit à Florence, « la ville des Médicis, cet autre sanctuaire des arts », au mois de mai. Il devait y rester exactement sept ans. Miné par une neurasthénie aiguë, il résolut encore une fois de venir consulter les médecins français. Parti de Florence le 26 avril 1855, il arrivait le 25 juin à Paris. « C'était le salut: il lui dut, avec douze ans de vie, la vieillesse la plus glorieuse et la plus réellement paisible (22). »

§

En vingt-six années, de 1829 à 1855, l'œuvre de Rossini s'était peu accru. En 1832, l'année du *Stabat,* il avait composé une grande scène sur Jeanne d'Arc, dont le manuscrit porte ce titre et cette dédicace: *Cantata a voce*

(22) De Curzon, *Rossini,* p. 68.

sola con accompagnamento di piano, espressamente composta per Madamigella Olimpia Pelissier da Rossini. Parigi, 1832. En 1835, il avait publié les *Soirées musicales* (huit ariettes et quatre duetti, sur des paroles de Metastasio et du comte Pepoli); et il avait donné à Troupenas, le 22 juin 1844, trois chœurs, qui furent chantés pour la première fois dans les salons de cet éditeur, le 20 novembre, par Mlle Mondutaigny et douze élèves du Conservatoire, sous la direction de Panseron, accompagnés au piano par Henri Herz: *la Foi, l'Espérance* et *la Charité,* dont les paroles étaient respectivement de Prosper Goubeaux, Hippolyte Lucas et Louise Colet (23). Après cette première audition, Berlioz, dans son feuilleton des *Débats* du 6 décembre, se borna à écrire:

> *La Foi* ne transportera pas les montagnes; *l'Espérance* nous a bercés doucement; quant à *la Charité,* que M. Rossini vient de nous faire, il faut convenir qu'elle n'a pas dû amener une grande perturbation dans le mouvement de ses *richesses* musicales, et que son aumône ne *le ruinera pas.*

Les théâtres parisiens ne pouvaient croire que « les échos qui traversent les Alpes » (Escudier) restassent silencieux à jamais, que le cygne de Pesaro eût refermé ses ailes pour de bon, cherchant, faute d'inédit, à replâtrer ses partitions anciennes.

A l'Opéra, un ballet de Carlini et Casimir Gide, *l'Ile des Pirates* (2 août 1835), lui avait emprunté quelques pages (ainsi qu'à Beethoven!), mais cela ne tirait pas à conséquence.

Une version française d'*Otello,* par Royer et Vaëz, qui avait paru le 2 septembre 1844 à l'Opéra, n'avait obtenu que vingt-neuf représentations en deux ans (24).

(23) Les deux premières de ces pièces n'étaient qu'une nouvelle version de chœurs d'une partition de jeunesse, un *Edipo à Colono,* récemment retrouvée et étudiée par M. H. Prunières (*Revue musicale,* juin 1933).

(24) Le 18 septembre 1844, Ad. Adam écrivait à son ami Spicker, à Berlin: « A l'Opéra... on a donné une traduction d'*Otello,* de Rossini, où Mme Stoltz a été très remarquable, Duprez plus que faible, et Baroilhet assez bien dans Iago. Cela ne fait rien du tout. » (*Revue de Paris,* 1er octobre 1903, p. 605.)

Pillet, après avoir présidé à l'inauguration d'une statue du maître, par Etex, qui disparut du vestibule de l'Opéra lors de l'incendie d'octobre 1873 (9 juin 1846), partit trois jours plus tard, en compagnie du librettiste Gustave Vaëz et du musicien Niedermeyer, pour combiner sous sa direction une partition écossaise, *Robert Bruce*, qu'on projetait de tirer de *la Donna del Lago* (24 *bis*). Compositeurs et librettiste se mirent à l'œuvre et, Pillet ayant regagné Paris, recevait de Bologne une lettre datée du 15 juillet, dans laquelle Rossini lui disait fort sérieusement, entre autres choses: « J'entends que nul changement ne soit apporté à ce travail; c'est la seule récompense que j'attends de vous. » Au moyen d'emprunts faits à d'autres partitions que *la Donna:* à *l'Armida,* à *Bianca e Faliero* et à *Zelmira, Robert Bruce* fut achevé en quelques semaines, cependant que le maestro tirait de la même *Donna* un chœur en l'honneur de Pie IX, qui fut exécuté à Bologne le 23 juillet, sous le titre: *Grido d'esaltatione alla paterna clemenza di Pio.*

La première représentation de *Robert Bruce*, le 30 décembre 1846, est célèbre dans les annales de l'Académie de musique par l'incident scandaleux causé plus ou moins involontairement par Rosine Stoltz, la « favorite » du directeur Pillet, et qui provoqua le départ de l'une et de l'autre (25).

L'ouvrage disparut après la trente et unième représentation (deux de plus qu'*Otello*), malgré l'éclat de la mise en scène et la fanfare de Sax, qui paraissait pour

(24 *bis*) Selon une lettre d'Adam, du jeudi 7 mai 1846 (*ibid.*, p. 127), Pillet aurait fait au printemps le voyage de Bologne, que Radicciotti place en juin. « La marotte de Pillet, en ce moment, dit Adam, est d'avoir un opéra de Rossini et il est assez fou pour prendre ses espérances pour des réalités. Il a été voir à Bologne le maestro, celui-ci s'est moqué de lui en lui promettant quelques morceaux inédits: Pillef s'est dépêché de lui expédier Mme Stoltz, dont Rossini s'est amusé comme il s'amuse de tout, et maintenant Pillet fait publier à son de trompe qu'il a un opéra de Rossini. Il n'y a que lui et Mme Stoltz qui y croient. Il espère par là obtenir la prolongation de son privilège, ce qui serait le plus grand malheur qui pût arriver à l'art musical en France. »

(25) Voir G. Bord, *R. Stoltz* (Paris, 1909), chap. VIII.

la première fois à l'Opéra. Bien que Rossini fût nommé seul sur l'affiche, il avait abandonné tous ses droits à son ami Niedermeyer.

§

C'est en 1855, écrit Amédée Méreaux, que Rossini vint définitivement s'établir à Paris. C'est au sein de cette capitale des arts, pour laquelle il avait refait son œuvre, si splendidement couronné par *Guillaume Tell,* entièrement écrit pour l'Opéra, qu'il vint dresser son trône artistique dans cette maison de la chaussée d'Antin qui passera à la postérité avec la mémoire du *maestro,* comme l'hôtel de la rue de Beaune avec le souvenir de Voltaire (25 *bis*).

Après un mois de voyage, Rossini et sa femme arrivèrent à Paris et s'installèrent d'abord rue Basse-du-Rempart, 52, près de la Madeleine. Venu pour se soigner et sans intention de se fixer, Rossini, dont le retour était salué avec enthousiasme, ne vit d'abord que ses seuls intimes: Pillet-Will, Rothschild, le marquis Sampieri, Méry, Panseron, Auber et Carafa, qui n'étaient pas sans inquiétude sur son sort. Il fut longtemps à se remettre; il souffrit même pendant quelque temps d'une altération de l'ouïe: il entendait la tierce de chaque note d'un accord. Fauré, de même, au dire de son fils et biographe, eut une infirmité semblable: il percevait les sons « avec une déformation rare et diabolique: il entendait les notes graves une tierce au-dessus, les notes aiguëes une tierce en dessous, le médium seul était lointain, mais juste (26).

Veillé avec une tendre sollicitude par sa femme, Rossini était gardé en outre par deux cerbères incorruptibles. « Olympe, disait-il, m'entoure d'une triple circonvallation: le portier, Totino (son domestique italien) et elle-même. Le premier est un fortin, le second un formidable

(25 *bis*) Amédée Méreaux, *Variétés littéraires et musicales* (Paris, 1878), pp. 82-83.
(26) Ph. Fauré-Frémiet, *Gabriel Fauré* (Paris 1929), p. 71.

bastion; quant à la troisième, il faut être invincible pour la vaincre. »

Peu à peu, le patient sortit de sa torpeur; il reprit sa bonne humeur, se mit à dire des facéties: à quoi ses amis reconnurent qu'il était en voie de guérison. Le 19 juin, il y eut chez lui un petit concert intime auquel participèrent la signorina Uccelli, le ténor Neri-Beraldi et la basse Zucchelli; on y entendit quelques pièces des *Soirées musicales*. Deux jours après, Rossini allait faire visite à Auber, au Conservatoire. Il passa plusieurs semaines à Trouville, où il rencontrait son vieil ami Hiller, avec lequel il se trouva presque tout le temps, et rentra à Paris à la fin de septembre. L'année suivante, il alla aux eaux de Wildbad, près de Stuttgart. Passant par Strasbourg, Hasselmans, alors directeur du Conservatoire, organisa une sérénade en son honneur, devant l'hôtel où il était descendu. De Wildbad, il gagna Kissingen, où il eut une entrevue avec le roi de Bavière, Louis II, puis Baden. Il revint à Paris avec le fameux corniste Vivier, dont les imitations et les facéties étaient célèbres: Rossini ne pouvait trouver un meilleur compagnon de route.

Décidé à se fixer tout à fait en France, il loua, en 1857, un vaste appartement, au coin de la chaussée d'Antin et du boulevard, et fit venir son mobilier de Florence (26 *bis*).

Depuis son dernier séjour, Paris s'était passablement modifié. La révolution de 48, le coup d'Etat, l'Empire nouveau, le développement industriel, les chemins de fer (dont Rossini ne voulut jamais user), les opérations de voirie du baron Haussmann, amenaient chaque jour des changements dans la physionomie de la capitale. Le bou-

(26 *bis*) En avril, il terminait un recueil intitulé: *Musique anodine*, composé d'un prélude pour piano, suivi de six mélodies, dont deux pour soprano, deux pour voix de femmes, et deux pour baryton, avec accompagnement de piano, sur des paroles de Metastasio. Le manuscrit porte cette dédicace: « J'offre ces modestes mélodies à ma chère femme Olympe, comme simple témoignage de reconnaissance pour les soins affectueux, intelligents qu'elle me prodigua dans ma trop longue et terrible maladie (opprobre de la faculté). Paris, ce 15 avril 1857. »

levard, que Rossini affectionnait tout particulièrement, et qui, en somme, lui avait manqué pendant ses vingt années d'Italie, le boulevard même où il habitait, allait être bouleversé par la création du quartier du nouvel Opéra. A l'autre bout de la ville, on transformait aussi le bois de Boulogne. Rossini, qui avait jadis habité Passy, décida d'y passer chaque année la belle saison, d'y tenir « sa cour d'été », comme dit encore Méreaux. Avant d'aller aux eaux, en mai 1856, il loua, au 24 de la rue de la Pompe, une villa pour quatre ans. C'est alors que la Ville de Paris lui offrit un terrain à titre gratuit; il le refusa, mais, finalement, un accord intervint, le 10 septembre 1858, par lequel le terrain était cédé moyennant 90.000 fr. aux époux Rossini, à la condition qu'après leur décès, la Ville pût le reprendre moyennant le remboursement aux héritiers du prix d'acquisition et de la valeur, à dire d'expert, des constructions faites. La première pierre fut posée le 10 mars 1859. La villa de Rossini occupait l'emplacement du n° 2 du boulevard Rossini, — avenue Ingres depuis le décret du 24 août 1864.

L'appartement de Paris était situé au premier étage d'un immeuble encore existant, au coin du boulevard des Italiens et de la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 2. On en connaît la disposition exacte d'après maint témoignage contemporain. Il y avait deux entrées, dit Azevedo, l'une ouvrant sur l'antichambre du grand salon, l'autre sur celle de la salle à manger. Dans le grand salon, dont trois fenêtres donnaient sur le boulevard et trois sur la chaussée d'Antin, on voyait quelques beaux tableaux et quelques beaux marbres, entre autres le portrait du maître à vingt-quatre ans, à manteau vert et à béret rose (« C'est le peintre, disait-il à son biographe, qui m'avait prêté ce costume de voyage pour me rendre plus pittoresque; j'étais trop pauvre alors pour avoir de si beaux habits. »); et son buste en marbre par Bartolini, fait au moment des troubles de Bologne, en 1848.

C'est dans ce vaste salon, où l'on trouvait un excellent piano à queue, qu'avaient lieu les soirées musicales du samedi, où l'on put entendre, tous les hivers, jusqu'à la mort de Rossini, les plus grands artistes de tous les pays de passage à Paris, lesquels briguaient naturellement l'honneur de faire juger leur virtuosité et leurs œuvres par un si bon juge, et de se produire devant l'auditoire d'élite qui se pressait chez lui.

Mais Rossini ne paraissait jamais dans ce salon que pour accompagner quelques morceaux de chant ou pour exécuter sa partie de piano dans sa *petite fanfare à quatre mains.* Dame! il était en redingote et ne mettait jamais de gants (27). Le moyen de figurer, accoutré de la sorte, dans un si beau salon, qui regorgeait de belles dames en superbes toilettes! Il laissait à Mme Rossini le soin d'en faire les honneurs.

Il se tenait à côté, dans la salle à manger. Mais, tout en causant, il entendait tout, remarquait tout, se rendait compte de tout, et lorsqu'il y avait des anicroches trop fortes dans les croches et les doubles croches — cela se voyait quelquefois, — il se réfugiait brusquement, malgré son indifférence prétendue pour la musique en général, et pour la sienne en particulier, il se réfugiait brusquement dans sa chambre à coucher sous des prétextes hygiéniques.

C'est dans cette salle à manger, qui communiquait avec le grand salon par une porte dont les deux battants restaient toujours ouverts pendant les soirées musicales, que les virtuoses allaient trouver Rossini à la fin de leurs morceaux pour avoir leur petit bout de compliment. A moins de circonstances très rares, le *maestro* s'arrangeait de manière à les contenter, sans rien dire qui fût contraire à son opinion; mais il gardait cette opinion *in petto*, et les plus fins, les plus persévérants auraient perdu leur temps, leur peine,

(27) Rossini ne portait que la redingote. « Un jour, dit Azevedo au début de son article, je devais dîner chez lui. « Ah ça, dit-il, en me « voyant, vous faites donc des cérémonies avec nous. Vous venez en « habit, quel enfantillage! — Mais, cher maître, lui répondis-je, ce « n'est point pour faire de l'étiquette que je viens en habit, c'est que je « n'ai pas de redingote. — Moi, répondit-il, c'est différent, je suis en « redingote parce que je n'ai pas d'habit. »

toute leur finesse et toute leur persévérance à la lui vouloir faire dire (28).

Rossini passait la majeure partie de sa vie dans sa vaste chambre à coucher. A la fois salon de réception et cabinet de travail, elle était meublée d'un lit à baldaquin, d'un petit piano de Pleyel, d'une armoire renfermant, à sa mort, les cent quatre-vingt-six petites compositions de ses dernières années. Au milieu de la pièce était sa table. Là ou dans le cabinet voisin, cabinet de travail proprement dit, on voyait les bustes de Mozart et de Napoléon, une Madone attribuée au Vinci, etc. Il y avait encore sur les murs des panoplies d'instruments de musique.

L'existence du vieux maître était des plus régulières. Il se levait vers 8 heures. Sa femme l'aidait à faire sa toilette matinale. Il recevait ensuite son barbier, prenait son café au lait, et dépouillait avec sa femme son volumineux courrier. Il recevait des visites jusqu'à 10 heures et demie. Il partait alors se promener, allait rendre visite à ses amis, Mme Ida de Rothschild, Pillet-Will... S'il faisait beau, il allait en voiture au bois de Boulogne, faisait à pied le tour des Acacias et revenait à Paris.

Il dînait à 6 heures. Le samedi, la table était mise pour douze personnes; puis il y avait soirée musicale.

D'après Azevedo, il ne dînait que deux fois par an hors de chez lui: une fois chez son ami Bigottini, le jour où il s'installait à Passy, et une fois chez le comte Pillet-Will, le jour où il en revenait, sa villégiature terminée.

On sait la réputation de gastronome qu'a laissée Rossini; pour d'aucuns même, l'auteur du *Barbier* n'a guère d'autre célébrité, certaines recettes culinaires ayant conservé son nom. Une « touchante intimité », dit le baron de Trémont, l'avait lié à l'illustre Carême, cuisinier de Rothschild; on raconte qu'invité à dîner chez son ami, Rossini allait d'abord dire bonjour à Carême et inspecter

(28) *Chronique musicale*, t. I, juillet 1873, *Rossini chez lui*, pp. 18 et s.

ses fourneaux. Un jour, Carême lui fit porter à Bologne, par un courrier de son maître, un pâté de gibier portant cette dédicace: « Carême à Rossini », auquel il riposta par quelques lignes de musique avec cette dédicace: « Rossini à Carême ».

Ces dîners du samedi, recherchés à l'égal de ceux du docteur Véron, comportaient de la cuisine italienne et de la cuisine française. Les soirées musicales, qui en étaient le complément, commencèrent le 18 décembre 1858 et se poursuivirent jusqu'au 26 septembre 1868, deux mois avant la mort du maître. Il fallait, dit le docteur de Sanctis, être dans les bonnes grâces de la maîtresse de la maison pour s'y faire admettre. On y exécutait, bien entendu, beaucoup de musique de Rossini, mais non pas exclusivement, comme on l'a dit avec exagération ou malveillance. Ainsi, le premier soir, on joua *la Laitière de Trianon,* de Weckerlin, un acte chanté par M. Biéval et Mlle Mira; le 23 mars 1863, on y exécuta *la Mer*, du même. Le 1er avril 1859, l'Alboni y chanta *Giovanna d'Arco;* le programme débutait par le *Prélude de l'avenir*, joué par Mme Tardieu de Malleville. Le 23 avril 1863, trois pianistes, Rosenhain, Diémer et Lavignac, se partagèrent l'exécution de trois *Préludes : de l'ancien régime, de mon temps, de l'avenir.* Les plus grands artistes de l'Europe, comme Thalberg, Liszt, Sivori, se firent entendre, soit dans les salons de la chaussée d'Antin, soit à la villa de Passy, où la musique ne chômait pas toujours. Rossini, dit le célèbre critique viennois Hanslick, qui le vit plusieurs fois, de 1860 à 1864, « offrait la belle figure d'un homme d'une célébrité universelle qui franchit volontairement le courant du passé et a laissé derrière lui sur la rive toutes les passions mauvaises. Sa calme sérénité et son amabilité laisseront un cher et ineffaçable souvenir à tous ceux qui l'ont connu. Comme un sage qui « sans haine se ferme au monde », depuis vingt ans il n'avait accepté aucune invitation, n'avait été

dans aucun théâtre, et n'avait pas quitté sa maison, sauf pour de petites promenades. Le monde, certes, venait à lui, et souvent même plus qu'il ne lui était agréable. Il était obligé de se laisser adorer et admirer, mais il le supportait avec une humeur charmante, mi-bienveillante, mi-satirique. Son visage expressif brillait presque, au coucher du soleil, d'un joyeux sentiment de bien-être (29). »

Il souffrait de tous les bons mots, de toutes les saillies que l'on recueillait avidement de sa bouche, ou que l'on colportait sous son nom. « On ne prête qu'aux riches », lui disait Michotte, son familier, qui lui amena Richard Wagner, un matin de mars 1860. « J'aimerais mieux un peu plus de *pauvreté* et un peu moins de *générosité,* répliqua Rossini... Et quels prêts, grand Dieu! Des balayures, qui m'éclaboussent moi-même, encore plus qu'elles n'atteignent les autres. »

Cette fameuse entrevue de Rossini et de Wagner, racontée et par ce dernier et par Michotte, qui en fut le témoin unique, nous fait mieux connaître le véritable Rossini, le Rossini du matin, auprès duquel il fallait être introduit, « un Rossini tout différent, dit Saint-Saëns, de celui des nombreuses réunions du samedi, intéressant au plus haut point, à l'esprit ouvert, aux idées larges et élevées ». Wagner put s'en rendre compte lorsqu'il s'entretint avec lui de Weber, de Beethoven... et de lui-même. Dans *Un souvenir sur Rossini,* paru en 1869 (30), il lui a rendu hautement justice.

Il me fit, dit Wagner, l'impression du premier homme vraiment grand et honorable que j'eusse encore rencontré dans le monde musical.

Rossini, qui se comportait dans la vie privée « avec

(29) Ed. Hanslick, *Fünf Jahre Musik* (1891-1895), Berlin, 1896, pp. 332-333 *(Rossini, Zu seinem hundertsten Geburtstag).*

(30) R. Wagner, *Œuvres en prose,* t. IX, pp. 134 et suiv., *Un souvenir sur Rossini.* Cf. Ed. Michotte, *La Visite de Wagner à Rossini* (Paris, 1906).

l'indulgence insouciante d'un sceptique enjoué, ne peut, certes, passer à l'histoire dans une attitude plus fausse que celle d'un héros de l'art d'une part, et d'autre part ravalé au rôle de plaisantin frivole ». Il appartenait à son temps, comme un Palestrina, un Bach, un Mozart au leur. On ne pourra le juger, concluait Wagner, tant qu'on n'aura pas « tenté une histoire de notre civilisation au cours de notre siècle », période non pas tant de progrès florissant que de décadence réelle d'une civilisation antérieure.

Ces pages, confirmées par le récit de Michotte, vengent à la fois les deux grands maîtres qui sont comme les deux pôles de la musique dramatique au XIX[e] siècle, des contes absurdes répandus par les chroniqueurs, aux environs de 1860, pour amuser la galerie.

§

La même année 1860, le 9 juillet, tandis qu'on se préparait à y répéter *Tannhauser,* l'Opéra monta une traduction de *Semiramide,* arrangée par Méry pour le livret, et Carafa pour la musique. L'ouvrage, avec trente-cinq représentations, n'eut guère plus de succès qu'*Otello* et *Robert Bruce.* De même que pour ce dernier, Rossini avait abandonné ses droits au musicien, son vieil ami Carafa.

S'il avait consenti à ce que *Semiramide* passât sur la scène française, Rossini s'était montré moins satisfait, huit mois plus tôt, de voir annoncer par Calzado, comme œuvre nouvelle de lui, *Un curioso accidente,* pastiche en deux actes tiré de *l'Occasione fa il ladro* (Venise, 1812), par Berettini. Sortant de sa réserve ordinaire, Rossini protesta, dès la pièce affichée, le 11 novembre 1859, en priant le directeur des Italiens de substituer au mot « nouveau » la mention: « Arrangé sur des morceaux de Rossini par M. Berettini. » Une unique représentation (26 novembre) vint lui ôter tout souci de ce côté.

A la Société des Concerts du Conservatoire, qui, depuis

1851, exécutait tous les ans, le Vendredi-saint, des fragments du *Stabat*, ou, comme en 1856, l'ouvrage tout entier, Rossini assista, le dimanche 17 avril 1859, au neuvième concert, qui débutait par la *Pastorale* de Beethoven. Au milieu du programme, Mme Gueymard chanta l'*Inflammatus*, et, avant le morceau final (ouverture d'*Oberon*), on exécuta le finale du troisième acte de *Moïse*, chanté par Mmes Gueymard, Altès-Ribault, Archaimbault et les chanteurs Obin, Bonnehée, Paulin, Boulo, Kœnig et Coulon.

Ce concert marquera dans les fastes de la Société du Conservatoire, dit Elwart. Deux royautés l'honoraient de leur personne, celle du pouvoir suprême et de la beauté et celle du génie. S. M. l'Impératrice des Français assistait pour la première fois à un concert de la Société, et M. Rossini était dans la loge de M. Auber. Si toute la salle s'était levée pour saluer la souveraine, elle fit le même honneur à l'auteur immortel de *Moïse*. L'émotion fut si grande qu'elle se prolongea jusqu'après le concert, et Rossini fut reçonduit en triomphateur par une foule d'auditeurs avides de lui exprimer une dernière fois leur admiration (31).

§

Les dernières compositions exécutées de son vivant sont surtout des compositions religieuses : un *O salutaris* à quatre voix en 1858, un *Ave Maria* l'année suivante, pour les Tuileries, la *Petite Messe*. En 1861, *le Chant des Titans*, exécuté au Conservatoire, le 22 décembre, dans un concert au profit du monument de Cherubini, a un caractère grave: il est écrit pour quatre basses — « de haute taille », dit Rossini lui-même. Un an plus tard, en décembre 1862, à Ferrières, à l'occasion d'une fête offerte par le baron de Rothschild à l'empereur, des choristes de l'Opéra exécutèrent un *Chœur de Chasseurs*.

(31) A. Elwart, *Hist. de la Soc. des Concerts du Conservatoire* (Paris, 1860), p. 306.

Ecrite pour quatre voix et chœur, avec accompagnement de deux pianos et harmonium, la *Petite Messe* fut chantée chez Pillet-Will le 14 mars 1864; puis orchestrée, reprise, l'année suivante, chez le même, le 24 juin. Malgré les offres qui lui étaient faites, Rossini ne consentit jamais à ce que, de son vivant, elle fût exécutée publiquement, — du moins au concert, car, le 23 juin 1865, il écrivait au *Veneratissimo Abbate, amico mio illustre Liszt* pour le prier d'obtenir du pape qu'il annulât « la bulle *fatale* d'un pontife passé », prohibant « la promiscuité des deux sexes à l'église ». Après la mort de Rossini, l'impresario Strakosch acquit de sa veuve, moyennant 100.000 francs, le droit de la faire chanter en concert: elle le fut au Théâtre-Italien, le 28 février 1869, puis en province, en Italie, en Belgique et en Hollande, avec le concours de l'Alboni, qui exigea, elle aussi, 100.000 francs; elle ne chanta pas moins de soixante fois en trois mois la *Petite Messe*, et cette opération rapporta 50.000 francs à Strakosch (32).

§

De 1867, l'année de l'Exposition universelle, date une œuvre dont l'autographe porte ce titre original:

A NAPOLEON III
et
A SON VAILLANT PEUPLE
Hymne
avec accompagnement d'orchestre et musique militaire
pour baryton (solo), un Pontife,
chœur des Grands Prêtres,
chœur de Vivandières, de Soldats et de Peuple.
A la fin,
Danse, Cloches, Tambours et Canons.
Excusez du peu!

Elle fut exécutée le 1er juillet, au Palais de l'Industrie,

(32) Maurice Strakosch, *Souvenirs d'un impresario* (Paris, 1887), pp. 73-78.

et, le 15 août, à l'Opéra. Les paroles étaient de Pacini; mais, contrairement au titre, il n'y avait nulle partie de canon dans l'accompagnement.

André Gill, à cette occasion, publia dans la *Lune* du 6 juin la caricature bien connue, qui représente le vieux maître approchant une mèche enflammée d'une sorte de mirliton qui porte les titres de ses œuvres et figure un canon. Le dessin est accompagné de cette autorisation de Rossini, dont la *blague* dissimulait à peine le plaisir qu'il avait de n'être pas oublié:

J'adhère avec plaisir à la publication de ma caricature dans votre journal, heureux de voir que le singe de Pesaro n'est point oublié (33).

Les biographes musicaux énumèrent encore une foule de petites compositions, pour la plupart inédites, auxquelles il s'amusait à donner des titres burlesques, ou gastronomiques.

§

A la mort de Meyerbeer, avec qui on voulait à toute force qu'il n'entretînt que des relations assez distantes, il écrivit un *Chant funèbre,* daté: « 8 heures du matin — Paris, 6 mai 1864. » Et, l'année suivante, il assistait à la répétition générale de *l'Africaine.* « Quelle singulière façon de chanter, dit-il après le premier acte. On dirait que ces artistes ont appris leurs rôles avec un petit orgue de Barbarie, tant leurs voix sont tremblotantes. »

Quelques-uns de ces artistes vinrent, trois ans plus tard, après la 500e de *Guillaume Tell,* donner, comme jadis, après la première, une sérénade au compositeur, dans

(33) L'emphatique sobriquet de « cygne de Padoue » devait l'agacer quelque peu. L'année de sa mort, il signait une lettre au docteur Filippo de Filippi: « G. Rossini, surnommé: par les Français, le singe de Pesaro; par les Pesarais, mes concitoyens, le cygne de Pesaro; par les Luchesois (Romagne), concitoyens de mon père, le sanglier (cingale) de Lugo; par moi-même, comme inventeur d'une nouvelle gamme chinoise, pianiste (sans rivaux) de quatrième classe. Il est temps d'en finir: je dépose la plume. *Laus Deo.* »

la cour de sa maison: c'étaient Faure, Mlle Battu, Villaret, avec les choristes, les instrumentistes de l'Opéra. Le public, amassé sur le boulevard, acclama une fois de plus Rossini. Dix jours après, il célébrait gaiement — l'année 1868 étant bissextile — son dix-neuvième anniversaire. Il reçut à dîner dix invités: Mmes Alboni, Faure-Lefebvre; le comte Pillet-Will, Faure, Gustave Doré, Bigottini, Moïnna (?), Michotte, Possoz (maire de Passy) et Berryer, qui porta un toast. Un grand concert suivit.

Le dernier « samedi » musical eut lieu, nous l'avons dit, le 16 septembre de la même année. L'Alboni, accompagnée par Lavignac, y chanta un air écrit dans la gamme chinoise, dont Rossini raffolait depuis quelques années, — tout comme Debussy. Puis son salon se ferma pour toujours. Il retourna, cet automne-là, à Passy, où il devait mourir.

Ses dernières semaines furent très tristes. Faisant preuve d'une force de volonté peu commune, dit Michotte, les yeux continuellement clos, il s'était renfermé dans un mutisme presque absolu; on ne l'entendait jamais se plaindre de ses souffrances; cet épicurien fut vraiment stoïque aux approches de la mort. Il était atteint, dit-on, de pneumonie. Le 3 novembre, le docteur Nélaton lui fit une opération qui le tint cinq minutes sous le chloroforme. L'abbé Galet, de Saint-Roch, vint le soir; il se confessa à lui, après lui avoir dit: « Vous avez une belle voix, monsieur le curé », retournant, sans s'en douter, le mot de Rameau, qui, en pareille circonstance, remarqua que son curé avait la voix terriblement fausse.

Le 13, à 11 h. 5 du soir, il mourut; la nouvelle était donnée dès 9 heures dans les théâtres!

Le lendemain, Auber vint présenter ses compliments de condoléances à Mme Rossini.

Celle-ci, toute en pleurs, narre Weckerlin, lui dit: « Oh! vous allez le voir, il est beau, il est beau! » Auber répondit: « Eh bien! non, madame Rossini, tenez, j'aime mieux garder

son souvenir tel que je l'ai connu. » Alors Mme Rossini, dont les larmoiements s'arrêtèrent subitement: « Dites donc, vous, monsieur Auber, vous vivrez cent ans, car les émotions n'abrégeront pas votre existence » (34).

Le corps, embaumé, fut transporté dans les caveaux de la Madeleine; le cercueil, dit le *Figaro*, était semblable à celui de Louis-Philippe (?). L'église de la Trinité, pouvant contenir mille personnes de plus que la Madeleine, fut choisie pour les obsèques solennelles, qui eurent lieu le samedi 21, en présence du Tout-Paris, cortège obligatoire de ces sortes de cérémonies. On entendit, pendant le service, des fragments du *Stabat* et de *Moïse*, un offertoire de Pergolèse, une partie du *Requiem* de Mozart. Puis, sous les yeux d'une foule considérable, le convoi se dirigea vers le Père-Lachaise, où des discours furent prononcés par Camille Doucet, au nom de l'Académie française; Ambroise Thomas, représentant celle des Beaux-Arts; de Saint-Georges, les auteurs; Perrin, la Comédie-française, et Arthur Pougin, l'association des Artistes musiciens.

Refusée par Mme Rossini à la ville de Florence, qui l'avait immédiatement réclamée, en concurrence avec Pesaro, la dépouille mortelle de Rossini resta à Paris, suivant ses volontés. Mais, le 30 avril 1887, elle fut transférée à Florence, où elle arriva le 3 mai. Et ce n'est que quinze ans plus tard (en mai 1902) que fut inauguré, à Santa-Croce, le monument où sont définitivement conservés les restes du compositeur.

Le testament de Rossini, bientôt connu dans ses grandes lignes (il avait été rédigé le 5 juillet 1858 et modifié par cinq codicilles, dont le dernier est du 31 décembre 1867), fondait, notamment, deux prix de 3.000 francs en faveur des artistes français, destinés à récompenser une composition de musique lyrique ou religieuse, et une œuvre poétique destinée à cette composition, « et dont

(34) J.-B.Weckerlin, *Nouveau Musiciana* (Paris, 1890), p. 94.

l'auteur devra s'attacher principalement à la mélodie ».

§

Olympe Pélissier continua à résider dans la villa de Passy, selon les conventions passées avec la Ville de Paris. A sa mort (23 mars 1878), on évaluait sa fortune à 5 millions; elle la léguait à l'Assistance publique et, réalisant le vœu de son mari, elle mettait pour condition expresse à ce legs que les intérêts seraient capitalisés pendant cinq ans, pour être consacrés ensuite à bâtir une maison de retraite pour les anciens chanteurs et musiciens des deux sexes. La maison Rossini, comprise dans l'enclos de Sainte-Périne, à Auteuil, fut inaugurée le 8 juillet 1889. Elle abrite cinquante pensionnaires.

La villa de l'avenue Ingres, ayant fait retour à la Ville, fut démolie, malgré les souvenirs qui s'y attachaient.

Dans ce Paris qu'il aimait tant, et qui tint une si grande place dans sa vie, que de transformations en un siècle! Disparu le *Veau qui tète* de la place du Châtelet, où l'on fêtait le Rossini de 1823; disparues les salles de la place Louvois; disparue celle de la rue Lepeletier; disparu, ou presque, le boulevard du Second Empire. Rossini y reverrait pourtant encore sa maison, promise, elle aussi, à une démolition prochaine, en face du Vaudeville reconstruit et transformé en cinéma...

J.-G. PROD'HOMME.

LA SUPPLIQUE DU CHRIST

—

A Einstein.

Vous qui priez devant l'Agneau que garde un chandelier, Chrétiens, je vous demande grâce pour ma vieille race à face de brebis et de bélier,

Divin troupeau que devait disperser la politique humaine et qui depuis s'en va tout le long de la haine, le fer dans la laine et le fouet sur la peau !

*

Elle émanait de la foison native de ce monde, l'aurore sainte ayant laissé sur sa brune toison l'empreinte primitive de sa vertu blonde.

De fils en fils elle croissait sous l'éclatant Sourire qui lègue après lui ces grappes de la nuit dont elle connaissait jusqu'au moindre raisin.

La chevelure de ses pâtres servait d'oriflamme aux ouailles du calme bercail où ne luisaient encore ni l'œil d'or du loup ni les ciseaux d'argent du philistin jaloux.

Pour cette race-enfant, Moïse, le grand juge aux deux cornes de faon, montait cueillir les lois mûries par le soleil sur les rameaux sonores d'un buisson vermeil.

Hélas ! advint l'Exode où, le joug sur l'épaule, on dut traîner comme un serpent la chaîne du malheur et suspendre la harpe dans le saule en pleurs !

*

Vous qui priez devant l'Agneau que garde un chandelier, Chrétiens, je vous demande grâce pour ma vieille race à face de brebis et de bélier!

*

De plus en plus hantés par le salut, ses mages blancs m'avaient deviné dans les airs, et ses mangeurs de sauterelles pressenti d'entre les sables du désert.

Dans l'hyacinthe et l'amarante de l'azur, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, me virent comme on voit parmi les millions fleuris d'une prairie le frisselis d'un papillon.

Puis l'enchanteur de perles du Jourdain, prophète en peau de chèvre dont le chef au cou rouge roulera dans l'herbe, annonça que le Verbe allait se faire chair.

En vérité, je vous le dis, la Flamme de la flamme, au jour prédit, manda l'archange en diamant à la Vierge attentive au visible alleluia du firmament.

Enfin, tous les yeux d'Israël ayant de flèche en flèche atteint le cœur du ciel, la Joie tomba de l'arbre bleu sur l'humble paille d'une crèche, en fruit miraculeux.

*

Ce sont ces purs voyants de l'âge neuf, qui, me réalisant aux cris des prophéties, me firent avenir, entre l'âne et le bœuf, sous les espèces doubles du messie.

Ce sont ces pâtres dans le vent, par la foi transformés en savants, qui surent m'obtenir de l'allégresse du génie et branchèrent la Terre par moi sur la Toute Harmonie.

C'est par ces éloquents qui ne savaient pas lire et dont le peuple saint savourait le délire qu'en Jésus se cristallise le premier baiser d'astres communicants,

Bethléem à jamais situé dans l'histoire en merveilleux laboratoire ayant comme lampe une Etoile opulente pour orienter l'encens, la myrrhe et l'or.

D'un tel appel ils m'ont voulu, de par leur Vierge éclose au don de l'Infini, que l'idée merveilleuse, oiseau de songe espéré par un nid, appareilla pour le fini.

Ane qui hihane, bœuf qui meugle, colombes et cabris qu'en jouets on m'offrit, pauvres d'esprit et simples d'âme l'ont compris, — mais les autres ont ri!

*

Vous qui priez devant l'Agneau que garde un chandelier, Chrétiens, je vous demande grâce pour ma vieille race à face de brebis et de bélier!

*

Issu, par ma mère, du roi qui dansait devant l'arche, entre les bras une ruche à dix cordes, je sors, par mon père, du Dieu formidable que votre imagier résume en patriarche.

Jailli de la source première, j'étais l'enfant de la Lumière, un rais ayant uni la chair de l'Ingénue à la caresse de l'Esprit dans les lys de la nue.

La mort étant un mal de la Terre grossière, j'incarnais cette promesse que nul n'y périrait dorénavant, d'être fait d'une graine sublime en un grain de poussière.

Quand donc comprendra-t-on qu'un désespoir humain me fit venir du ciel par la coulée de miel et que j'y retournai par un égal chemin de limpide lumière?

Quand donc comprendra-t-on, Jacob, l'échelle par laquelle, mutuel échange, ascend d'ici-bas l'homme pour s'unir à l'ange et, pour s'unir à l'homme, du ciel descend l'ange?

Quand donc comprendra-t-on qu'un jour la Science de l'homme aura positivé mon royaume des cieux, chaque éphémère devenant un point vibrant de Dieu?

Car, depuis deux mille ans que je vous suis venu, vos maîtres ont tenu sous un opaque voile mon énigme nue, dont aucun ne déchiffre la vertu d'étoile.

*

Hybride expression du monde, morale et physique, j'étais la première en étant la seconde pour racheter l'être de sa turpitude en arrachant son astre à la décrépitude.

Il fallait rajeunir votre argile caduque avec le lait doré des mamelles du ciel et reconstruire enfin sa valeur transitoire avec de l'éternel.

De vivre sous le marbre de son triste orgueil, l'individu s'attarde en son propre cercueil et, de ne point quérir ailleurs ses aliments, s'empoisonne à la longue de ses excréments.

Exemple à face pâle, agonisant d'avoir frustré la symphonie, ton satellite, ô Terre, de ses bras ramasse les draps des marées, son râle composant tes flots désespérés.

Aux peuples d'ici-bas, toujours prêts à se mordre, j'apportais le rythme ineffable de l'ordre; à leur nature pauvre en sève, aïeule lasse d'être seule, l'animique rêve de la surnature.

« Ceci est la jeunesse, et ceci la sagesse. » Las! on ne sait quel vin et l'on ne sait quel pain. On voit la vigne et le froment à son côté, non pas celle et celui des lointaines beautés.

C'est pourquoi les épines de mon front sacré ne vous ont pas, malgré vos larges pleurs et vos bronzes cabrés, jusqu'à présent donné la Rose salutaire où tendent vos douleurs.

*

Vous qui priez devant l'Agneau que garde un chandelier, Chrétiens, je vous demande grâce pour ma vieille race à face de brebis et de bélier !

*

S'il m'a vendu Judas, n'avait-il pas, bien avant lui, le tétrarque en furie, pour atteindre mon sang, revigoré sa pourpre en la tuerie des Innocents?

S'il m'a vendu Judas, ne s'est-il pas, en bon juge romain, le gouverneur de la Judée qui fit à mes dépens triompher Barrabas, pompeusement lavé les mains?

S'il m'a vendu Judas, qui donc m'a renoncé, sinon celui dont tous les coqs perchés au front de ses clochers crient le parjure que voilà : « Non, je ne connais pas, femme, cet homme-là ! » ?

S'il m'a vendu Judas, où donc est le marchand qui l'acheta plus tard ce dieu des Juifs par la chair et l'esprit, afin de se parer des paraboles de leur Christ?

S'il m'a vendu Judas, peut-être obéit-il aux vieux prophètes qui prévirent son geste, mon trépas, enfin ma flamboyante résurrection par-dessus l'ignorance noire d'ici-bas.

Et puis, abandonné de tous, du moins suis-je parti sur un dernier baiser, si barbare fût-il, que du haut de la croix mon âme lui rendit avec miséricorde alors qu'il se tordait au long bout de sa corde.

*

Ah ! ne crucifiez, ne crucifiez pas la race en royauté des siècles abolis, race d'hommes sacrés et de femmes jolies, dont le regard magique a voulu ma Beauté !

*

Puisque cet écriteau me nomme « Roi des Juifs », laissez-moi, derechef habillé de la chape écarlate, manier en sceptre le roseau grotesque des gens de Pilate.

En vérité, je vous le dis, cette race maudite est cependant la race élue par qui j'ai connu le tendre sein de Bethléem avant l'éponge amère de Jérusalem.

A quelque carrefour de la prochaine route, c'est elle sans doute qui, me déclouant de l'ancien sycomore, me fera vagir dans un Noël encore.

Déjà, voyez, Jean-Baptiste nouveau que l'on condamne à fuir tel que le Vagabond au tablier de cuir, son annonciateur me prépare les voies dans son vaste cerveau,

Et, préparant les voies du messie que je fus et pourrais être une seconde fois, prépare aussi les voies des multitudes qui vivront le même avènement que moi.

Mieux encore que les prophètes d'Israël, il jongle, à la manière d'un archange, avec toutes les sphères ardentes du ciel, comme avec d'incroyables oranges.

Entre les mailles du filet de ses formules algébriques, l'héroïque mage capte le miracle et, sur la foi de son oracle, on pressent ton image, Infini qu'il mesure en fini.

Ce rejeté, comme le bouc ancien, déjà rend saisissable, dans le mouvement qui l'accompagne, la synthèse sans limite où s'alliancent en cadence espace et temps.

Prunelles de ténèbre, observez cet hébreu qui draine la Lumière à la vitesse souveraine et révèle un vertige où se contracte et se dilate l'éternel prodige.

Lyre éclose aux sons du buisson millénaire, il en reçoit la multiple chanson, les strophes innombrables des

hymnes divers aboutissant au rythme unique de l'ample univers.

Or, ce poème où s'entr'émeuvent les accents d'une force indivise et les dynames de tant d'âmes de l'Ame divine, ô peuples, ce chef-d'œuvre qu'il vous clame, — c'est Toute la Vie!

*

Ah! ne crucifiez, ne crucifiez pas la race en royauté des siècles abolis, race d'hommes sacrés et de femmes jolies dont le regard magique évoqua ma Beauté!

*

Il les annulera superbement, allez, les deniers du pendu, l'incomparable physicien de l'étendue, chaque pièce d'argent se muant en étoile sur les pauvres gens.

D'autres génies le suivent qui, dompteurs de l'onde et des sables du monde, meubleront l'archaïque Absolu, si bien que rien ne sera plus de l'inane mystère des temps révolus.

Une fois découvert le grand par le petit, l'Inconnu vous viendra, traduit en connu, tous les noyaux de vie échangeant des pollens comme on échange des hosties.

Grâce à l'osmose de l'amour s'épouseront l'acte et le rêve tour à tour; on passera de corps en corps, de globe en globe, les figures cédant la place aux transfigures.

Chiffre de l'incommensurable somme, ou pièce indispensable au grand geste mental, l'homme ayant cessé d'être un ver dans une pomme évoluera dans la Pensée Totale.

Loin des dieux de l'orgueil ophidien, ô mes frères futurs, vous serez Dieu lui-même, affranchis désormais de souffrir comme aussi de mourir, car Il est une joie-qui-ne-finit-jamais.

*

O Terre, ensevelis la Mort dans la Victoire et quitte le néant sonore de ces faux géants dont s'honorent les socles de tes vanités, ô Terre qui n'as pu jusqu'ici pleinement exister!

Hosanna! pour que naisse tout à fait la Terre au triomphe divin, cultivez ces espaces sans fin dont le silence effraie votre sage Pascal, mais qu'ensemençaient d'yeux nos Fous traqués par le chacal : mon sacrifice alors n'aura pas été vain.

Au mâle Esprit vouant une Vierge nouvelle, ô peuples évadés de l'ombre vaine, entrez dans la Sion universelle par la voie d'où viendra pour la suprême fois le Fils éblouissant de la Science Humaine!

Et toi, profonde Etoile des Messies, fais éclore une Terre trop longtemps stérile, afin qu'en sa première fleur, inéluctable rose de l'apothéose, elle se joigne entière à la splendeur morale et physique de Dieu!

*

Vous qui priez devant l'Agneau que garde un chandelier, Chrétiens, le sang qui coula de mon front, de mes mains, de mes pieds, de mon flanc, est le sang d'Israël mêlé au sang du Ciel; or, ce sang mêmement coulera si vous crucifiez les fils des voyants d'autrefois, car c'est moi que vous crucifieriez encore sur le bois dans cette vieille race en royauté parmi les siècles abolis, race d'hommes sacrés et de femmes jolies dont le regard magique a créé ma Beauté!

Semaine Sainte, 1933.

SAINT-POL-ROUX.

CONTRE

LE PRINCIPE D'HITLER

Il y a de cela quelques années — à une époque où Hitler était encore très loin du personnage officiel qu'il est aujourd'hui — j'éprouvai, après avoir séjourné pendant plusieurs mois à Munich, un étrange vertige.

Je croyais, peut-être à tort, à un certain nombre de conceptions fondamentales que je jugeais communes à tous les hommes civilisés. Mais voici qu'en arrière des coulisses habituelles, que je pensais être la vie, se dessinait une autre scène à laquelle je fus obligé de reconnaître une existence propre, organisée dans un esprit dont les commandes m'échappaient.

Cette découverte — je ne la fis pas en une seule fois — elle s'imposait parfois avec vigueur, ensuite elle disparaissait de sorte que je me flattais déjà d'avoir retrouvé tout mon bon sens et la sécurité de mes jugements, car il me répugnait d'abandonner tout d'un coup ce que j'avais senti, pensé et conclu précédemment.

Mais à peine avais-je recouvré cette tranquillité d'âme, que la vision mystérieuse de cet autre monde se dressait à nouveau comme un spectre devant mon imagination. Il me semblait alors que le sens de chaque parole prononcée par certains individus autour desquels la sensation de cette autre réalité était particulièrement caractéristique se déplaçait et que les termes les plus ordinaires de leur langage courant prenaient une signification symbolique et sous-entendue qui, malgré mes efforts, restait incompréhensible pour moi.

Peu à peu, à force de vivre dans l'intimité de personnes que je devinais chargées du mystère qui formait l'objet de mes recherches, j'acquis la certitude qu'il ne s'agissait pas là d'une hallucination de mon esprit et que je me trouvais bien devant un phénomène réel, d'une curiosité extrême,

Je fus à tel point intrigué par la découverte, que je me demandai s'il n'existait pas entre mes amis une sorte de langage secret empruntant ses mots et ses phrases à la langue courante, mais dont la portée était d'une tout autre nature; j'allais même jusqu'à suspecter mes interlocuteurs d'avoir pleinement conscience de leur stratagème et de posséder une clé à l'aide de laquelle les phrases les plus banales pouvaient être traduites avec cette autre signification, qui leur donnait alors une valeur tout à fait considérable. Mais c'était aller trop loin, et je me rendis compte que le double sens que je découvrais dans la dialectique de mes camarades leur était plus ou moins inconscient, que je les devançais peut-être dans la voie des réalisations intelligibles.

Cela tenait sans doute à ce que la plupart d'entre eux n'étaient que des médiocres, sans faculté d'analyse personnelle; il n'en reflétaient pas moins tout ce que je leur attribuais, parce que leurs maîtres leur avaient inculqué à force de discipline et de suggestion autoritaire ce qu'ils étaient incapables de comprendre par eux-mêmes.

Il s'agissait probablement de quelque chose de plus puissant qu'un simple courant d'idées, pareil à ceux qui s'établissent fréquemment entre individus appartenant à un même milieu; je les sentais sous l'emprise d'une sorte d'hypnose, qui faisait d'eux des pantins sans volonté personnelle fonctionnant selon les décisions d'un maître inconnu. Cette force spirituelle était même à tel degré caractéristique, que je me sentais parfois devenir sa proie et qu'il me fallait user de toute ma présence

d'esprit pour échapper à une étreinte que je jugeais indésirable.

Bientôt je devins familier avec une littérature qui devait me donner une image plus précise de ce que mes amis m'avaient un peu incomplètement révélé.

§

On peut faire un rapprochement entre la méthode dont se sert Oswald Spengler pour analyser l'histoire et celle de la psychanalyse (1). L'une et l'autre éliminent la foule des phénomènes autres que ceux qui caractérisent la création, la préservation et la volonté au sens générique du terme.

Dans Spengler, la conception de l'âme individuelle, imprégnant le corps d'une originalité propre, semble aussi hypothétique que dans Freud; tout se ramène à la suppression des qualités individuelles n'ayant pas un caractère absolument essentiel par rapport à la croissance et à l'évolution. Spengler n'admettra jamais que l'histoire obéit à autre chose qu'à la loi naturelle, qu'à l'évolution imposée par le dynamisme de la création originelle et par le dynamisme des races. Il essaie de prouver que les nations progressent vers leur apogée, qu'elles s'affaiblissent pour disparaître ensuite dans un rythme inévitable, invincible.

L'histoire de l'humanité ressemble alors à une suite de cycles s'élevant à une époque précise à leur point culminant, pour retomber, après un certain laps de temps, au zéro, qui signifie sommeil et mort. Ces cycles ont un caractère nettement mathématique; Spengler découvre mille moyens différents pour déterminer chaque point de leur parcours.

Voici les philosophes, les poètes, les sculpteurs, les

(1) Ce rapprochement entre Spengler et le philosophe « juif » Freud serait à coup sûr jugé stupide par certains Allemands d'aujourd'hui; nous tenons néanmoins à le conserver pour des raisons que nous jugeons valables.

musiciens; voilà les généraux, les diplomates, les financiers, les prêtres et les tribuns. Tous sont étroitement liés par le caractère du cycle à l'époque de leur existence; ils croient avoir une influence sur leurs semblables, ils croient avoir une volonté propre. Certains croient avoir la conscience du bien et du mal et une intuition personnelle des volontés divines. D'autres prétendent à la foi telle que la comprend l'Eglise, — erreur, dira Spengler; la conscience du bien et du mal, les intuitions personnelles, la foi, la volonté personnelle susceptible d'influencer les hommes — tout cela n'existe pas; il n'existe que le cycle tracé par la destinée.

La culture d'une race s'achemine vers la hauteur, — ensuite elle se perd, — et tous les beaux esprits qui croient corriger la nature du fait de leurs initiatives personnelles et de leurs intuitions supérieures se trompent, — la nature est plus forte qu'eux et ne s'attarde pas un instant à leurs mesquines tentatives. A la lecture de Spengler, on éprouve une singulière tristesse, non pas tant parce qu'il prévoit le déclin de l'Occident et qu'il fournit un ensemble de preuves qui semblent rendre inévitable cette tragique perspective, mais parce qu'il suggère avec une indéniable puissance de persuasion que tout effort individuel est vain et que rien ne saurait nous surélever au-dessus de notre milieu.

Nous qui croyons toujours, même sans le savoir, à ce mystère recréant sans cesse au fond de notre âme l'étincelle qui nous donne le droit de nous sentir libres, indépendants et victorieux, ne pouvons sans frémir accepter les enseignements de Spengler : affreux doute, ne sommes-nous que les outils d'une obscure destinée, ne sommes-nous rien par nous-mêmes, par notre cœur, par notre intelligence, par notre foi?

Cette même réduction de l'âme individuelle à laquelle Spengler procède dans ses considérations sur l'histoire, nous la trouvons dans la psychanalyse. Là, règne un

ostracisme irréductible pour toutes les illusions que nous pouvons avoir au sujet de nos motifs. Ne nous égarons pas à croire en la force de notre pensée et aux buts élevés que poursuit notre âme; la sexualité est supposée donner pour tout phénomène une explication suffisante; l'érotisme domine nos paroles et nos gestes, et il semble impossible qu'un principe plus profondément ancré dans notre caractère puisse en supplanter les effets. Comme dans la philosophie de Spengler, des lois dites naturelles et permanentes tiennent ici la première place. La vie humaine devient un plan sur lequel se déroule une foule d'incidents, que le savant doit pouvoir escompter d'avance. Pareillement aux cycles que Spengler dessine à la destination de l'humanité, la psychanalyse prévoit pour la vie individuelle des hauts et des bas qui se règlent d'après des données strictement scientifiques.

Des auteurs allemands ont fait plus d'une fois un rapprochement entre l'érotisme individuel et ce qu'ils appellent parfois l'érotisme cosmique. Erotisme devient alors synonyme de « force créatrice » ou plus exactement : « force qui sert à créer ». Cette force se manifesterait autant à travers l'histoire, c'est-à-dire à travers les races humaines, que dans chaque individu. Les races connaîtraient jeunesse, maturité et vieillesse, exactement comme les individus. La durée des races et de leur civilisation serait parcimonieusement limitée comme l'est celle de la vie humaine, et rien ne sauverait une branche vieillissante de l'humanité d'une mort prochaine et inévitable.

Ce qui déconcerte, en matière de psychanalyse autant que dans la philosophie de Spengler, c'est que rien ne saurait nous sauver de l'évolution primaire, cruelle de la nature. Nous nous sentons à mille lieues du Dieu sur lequel une éducation séculaire nous a donné l'habitude de compter. Que nous soyons croyants ou non, nous conservons toujours au fond de notre âme une lueur

de cet espoir qu'un miracle se produira, susceptible de nous sauver, de nous sortir de nos embarras terrestres. La religion chrétienne oppose précisément à la trop cruelle évolution de la nature la plus vive résistance. Elle nous apprend à ne pas nous soumettre de bon gré à cette logique purement naturelle, formée de l'érotisme animal, que nous voulons bien admettre chez les bêtes, mais que nous jugeons indigne de nous. La philosophie d'Aristote et la religion chrétienne nous ont appris que l'homme n'est pas seulement un animal d'un degré supérieur, un animal particulièrement raffiné, et, malgré Darwin et ses successeurs, la majorité de l'humanité ne s'est point défaite de cette idée que l'homme ait formé l'objet d'une inspiration suprême, qu'il porte en lui une minuscule portion du souffle divin, que si, physiquement parlant, il tient de l'animal, il n'en est pas moins le parent spirituel du fils de Dieu.

Ce n'est pas un secret que Spengler et la psychanalyse sont extrêmement éloignés de la foi en le miracle individuel, auquel nous nous attendons tous un peu. Spengler pour l'histoire, Freud pour la nature humaine prétendront toujours que tout évolue selon un ensemble de lois permanentes, qu'ils se targuent d'avoir découvertes en partie. Une humanité moins instruite qu'eux, malgré leurs affirmations, ne leur donnera jamais raison. L'homme veut croire, espérer; la plupart ne se sépareront pas de l'espoir qu'un Dieu exaucera leurs prières et les guérira de leurs maladies, que la foi et l'amour les guériront du déclin de leur race, que la vie ne poursuit pas la ligne tracée au gré d'un érotisme originel, croissant puis décroissant, mais que l'humanité et la vie de chacun se dirigent vers un but lointain, lumineux, surélevé.

L'effort humain est naturellement porté vers une fin constructive; il s'achemine toujours vers la plate-forme sûre d'une vie matériellement et spirituellement assurée,

— il est obligé de faire la guerre aux forces primitives de la nature, qui tentent précisément de détruire ce qu'il voudrait ériger suivant un idéal inné.

Voilà ce que je croyais et ce que je crois encore.

§

Lorsque pour la première fois de ma vie je rencontrai outre-Rhin une mentalité contraire, j'en fus profondément étonné et n'en crus pas mes yeux. Cependant, après avoir embrassé un certain volume d'études dont j'ai cité plus haut quelques exemples, il me fut impossible de douter du spectacle que mon intuition m'avait laissé entrevoir. Mes amis ne connaissaient certainement pas Spengler, et, s'ils avaient quelques notions de psychanalyse, ils ne les tenaient sûrement pas de première source, mais d'une de ces nombreuses divulgations qui touchent en Allemagne un public singulièrement vaste. Il me sembla particulièrement digne d'intérêt que tous ces jeunes gens vivaient tout naturellement selon un ensemble d'idées que je m'appropriais seulement, à force de raisonnements et de recherches.

Ils ignoraient totalement que l'individu peut s'élever au-dessus du niveau intellectuel et moral de son entourage, par le travail qu'il accomplit en dedans de lui-même, dont l'initiation peut provenir ou de l'éducation individuelle qu'il a reçue, ou d'un effort personnel de la volonté, guidée par le raisonnement et la conscience. Ils ignoraient que l'amour est un art qui n'appartient qu'aux civilisés et qu'il se place bien au delà des instincts sexuels primitifs, qui ne cherchent que la reproduction. Ils ignoraient encore que l'effort moral de chacun est un devoir strict, que l'intérêt de la race ne peut pas remplacer.

Ils étaient convaincus que l'individu n'est rien par lui-même. Ils croyaient, au contraire, que le but suprême de l'existence est de contribuer au renforcement de la

race. Ils méprisaient les faibles et les malades avec un fanatisme sans borne, parce que — disaient-ils — si quelqu'un est faible et malade, c'est qu'il est destiné à disparaître et on fait œuvre utile en l'éliminant, avant que la nature accomplisse son action certaine, mais trop lente.

Sur une place publique, deux petits garçons de 7 ou 8 ans se battaient; l'un était gros, blond et rempli de santé, l'autre chétif et faible. Ce dernier recevait naturellement une raclée de premier ordre et gisait piteusement à terre, pendant que l'autre lui assenait des coups sur la tête et sur le derrière. Une femme du peuple, postée à quelques mètres, suivait anxieusement le combat, ou plutôt l'exécution du garçon chétif.

Je m'attendais à ce qu'elle prît parti pour ce dernier, mais elle fit le contraire, encourageant le vainqueur et lui recommandant avec une extraordinaire vivacité de bien rosser le petit, afin que celui-ci n'oubliât jamais sa faiblesse et que dorénavant il ne s'arrogeât plus le droit de sortir de son rôle humble et inférieur.

Après avoir plusieurs fois assisté à de pareils spectacles, je compris que la bonne femme en question s'était senti un profond devoir d'encourager un des spécimens forts de sa race et de conspuer le plus faible, dont la défaite semblait cependant inévitable. Outre le fait de la victoire du plus fort, elle croyait devoir en consacrer le principe : les faibles doivent disparaître et très rapidement, afin de ne pas empêcher la sélection des forts et le succès final de la société des plus forts.

§

Lorsque Hitler vint, il ne lui resta rien à inventer, — fort heureusement pour lui d'ailleurs! Il rencontra immédiatement une sympathie énorme parmi un nombre assez considérable de gens et sut grouper autour de lui quelques théoriciens, qui donnèrent précisément au

mouvement cette base scientifique qui séduisit tant d'esprits dans la suite.

Il est probable qu'Hitler n'avait au début aucune notion de la portée exacte de sa philosophie et qu'il la défendait de la même manière que mes jeunes camarades, c'est-à-dire d'une façon purement intuitive, actionné par des idées que d'autres avaient eues pour lui et dont il ne connaissait que le reflet. Mais ce manque de fondement cérébral ne fut pas au détriment de la violence de son activité, il lui a même épargné bien des difficultés et des périls. En maintes occasions, les conceptions dont il s'était fait le protagoniste ont heurté les individus chez lesquels l'idée chrétienne était trop profondément enracinée, pour qu'ils pussent supporter ce nouveau culte de la nature barbare, mais la naïve bonhomie du Führer répara ce que la théorie poussée à l'extrême menaçait de déchirer; on se laissa pénétrer par son regard et on conclut qu'un si brave homme, muni de si bonnes intentions, était incapable de diriger un mouvement contraire à la morale chrétienne et aux aspirations les plus pures.

En 1929, le Dr Rosenberg, qui est un esprit autrement clair, logique et sagace que le Führer, eut à subir au sujet de son ouvrage *Le Mythe du vingtième siècle* la désagréable surprise d'être publiquement démenti par lui. Ce démenti s'imposait. Dès la parution du livre, le clergé bavarois protesta de la façon la plus formelle, et, comme Hitler ne voulait à aucun prix risquer une brouille avec le Saint-Siège, il ne put faire autrement que de laisser tomber son collaborateur.

Il est très piquant de constater que de pareilles situations surgirent précisément lorsqu'un des membres les plus intellectuels, qui est en même temps une personnalité d'une incontestable intelligence, prit la parole, tandis que l'ancien ouvrier-peintre faisait d'innombrables discours, qui entraînèrent maintes *difficultés* sur le plan

politique, mais contre lesquels personne ne s'insurgea sérieusement, au point de vue de la philosophie et de la religion. Hitler n'est pas un très grand penseur; il est un intuitif, et, comme ses dissertations ne sont pas alourdies par le besoin de démontrer sa théorie jusqu'au bout. il sait admirablement s'adapter aux exigences que les circonstances imposent.

Il est d'autant plus remarquable qu'Hitler, qui se trouve à la tête d'une révolution philosophique dont la portée dépasse sensiblement les conclusions d'un nombre respectable de siècles, ne fut pas et n'est pas un intellectuel, formé à l'école des philosophes précurseurs de sa doctrine. Ce qui n'était au début que le vague produit d'une compréhension instinctive du plus puissant courant d'idées de l'Allemagne moderne, rejoignit peu à peu la base moins aléatoire des antécédents scientifiques, pour former maintenant un ensemble de doctrines agissant selon le besoin du peuple, tantôt sur le cerveau, tantôt sur les sentiments.

Rosenberg disait du national-socialisme, il y a de cela quelques années :

Quelques milliers d'hommes seulement savent exactement ce dont il s'agit, mais un nombre considérable de millions ont l'obscure intuition qu'un monde nouveau est en train de naître.

Et il faut admettre qu'Hitler n'était pas parmi les premiers qui surent, mais que la vague intuition du début, mariée à sa nature violente et impulsive, largement favorisée par un talent extraordinaire d'organisateur et de propagandiste, réussit à faire de lui le maître incontesté de ceux qui sympathisaient avec lui d'abord, celui de l'Allemagne ensuite.

Le fait que le national-socialisme possède non seulement une base scientifique, mais également une base populaire, prouve qu'il s'agit là d'un mouvement d'idées,

dont l'importance et la solidité ne sauraient être trop méditées.

On est peut-être trop habitué à envisager le fond du mouvement nazi « à la blague » et à n'en prendre au sérieux que les conséquences politiques extérieures et immédiatement visibles. L'écrasement de l'internationale rouge et de l'internationale noire, la persécution des Juifs et les perspectives d'expansionnisme territorial de l'Allemagne sont des faits qui ont frappé tout le monde, mais ce qui est beaucoup moins connu, ce sont les causes lointaines ayant provoqué tant d'horreur, et la raison véritable, qui donna au mouvement sa vigueur imprévue.

Hitler, qui sait admirablement faire de la propagande, ne s'est jamais arrêté trop longuement sur des questions de philosophie générale. Depuis le début, il n'a cessé de prétendre que l'unique but qu'il visait était de reconstituer l'unité allemande, la prospérité à l'intérieur et une situation forte à l'extérieur. Ce n'est pas vrai.

Après Versailles, ce programme était excellent; il devait être comblé de succès par la grande majorité des Allemands et c'est grâce à lui que réussit cette coalition entre nazis et nationaux qui établit le règne d'Hitler. Ces derniers semblent se trouver à présent en face d'un problème singulièrement angoissant. Cette Allemagne, qu'Hitler est en train de façonner avec tant d'énergie, n'est pas tout à fait celle qu'ils avaient rêvée. Que l'on compare l'enthousiasme qui souleva, au début du règne d'Hitler, tous les journaux de la droite, à la note assez hésitante de l'époque actuelle. On constatera — exprimé entre les lignes — un singulier désenchantement, témoin de l'inquiétude grandissante de l'Allemagne nationaliste, mais pas encore hitlérienne.

Quelques-uns d'entre eux se doutent peut-être que, se servant du prétexte de ne viser que l'unité et la pros-

périté de l'Allemagne, le mouvement nazi cherche encore bien autre chose.

Tandis qu'Hitler semble attribuer à ses théories un caractère purement allemand, tandis qu'il ne vise en apparence que le bien de l'Allemagne, d'autres auteurs nationaux-socialistes font entrevoir un cadre plus large.

L'idée raciste, dit notamment Rosenberg, est en voie de progression dans l'univers entier; elle s'oppose à la conception socialiste de l'internationale et de la démocratie.

L'auteur semble donc se départager de ceux pour lesquels la théorie raciste n'est applicable qu'en Allemagne. Son principal soin ne semble pas celui de vouloir prouver la suprématie et les droits incontestés de maître de la race germanique (bien qu'au fond sa conviction se trouve là). Il se donne la peine d'indiquer un système d'après lequel le racisme deviendrait une sorte de philosophie générale à laquelle tous les peuples sur terre sacrifieraient leur philosophie traditionnelle. Ce qui chez les uns, notamment chez Hitler et Gœhring, n'est qu'égoïsme national poussé à l'extrême, égoïsme exempt de toute prétention d'être juste et impartial, devient, chez Rosenberg et quelques autres auteurs nazis, la base pour une sorte de philosophie nouvelle, applicable à tous.

Le racisme serait alors, pour chaque nation, le critérium suprême d'après lequel se régleraient ses rapports intérieurs et extérieurs!

Mais qu'est-ce que le racisme?

§

On traduit généralement le mot « Vœlkisch » par raciste, mais ce n'est là qu'une traduction de fortune. Voelkisch signifie littéralement « populiste »; ce terme ne peut être appliqué en français parce qu'il a une signification nouvelle, qui dénaturerait complètement le sens

originel. Entre raciste et voelkisch, il existe cette nuance que « das Volk » n'est plus aujourd'hui le synonyme de race, et il faut remonter aux origines préhistoriques des Germains pour trouver la concordance absolue entre « das Volk » et la race. « Das Volk » peut très bien contenir des mélanges de races différentes. Ce qui lui donne sa signification intime est que le « Volk » germanique se caractérisait par une certaine stagnation des mœurs et des idées, qu'il était très intimement lié au sol natal, tandis que le « populus » romain embrassait plutôt un ensemble de caractères légaux, qui le mettaient surtout dans une situation nettement déterminée vis-à-vis du gouvernement romain. L'attache au sol n'entre pas dans la définition de « populus », tandis qu'il se trouve au premier plan dans la définition de « Volk ». Il y a une liaison étroite entre les conceptions « Volk » et « Heimat » et Heimat n'est pas synonyme de patrie. Pour saisir la signification exacte des termes « Volk » et « Heimat », il faut remonter à la période mythologique où le cadre politique de la nation allemande n'existait pas encore, où les différents rameaux de la race germanique, conscients de la propriété de la terre sur laquelle ils avaient leurs assises, considéraient celle-ci comme leur « Heimat » et appelaient les habitants de leur « Heimat » : le « Volk ».

Cette réminiscence mythologique ne déplut pas aux nationaux socialistes. Comme ils savent fort bien que la théorie de la « race pure » est insoutenable et que sans même vouloir parler du fort pourcentage de Slaves qui habitent le territoire de l'Allemagne, les Germains se sont mélangés dès le début de la conquête du territoire qu'ils habitent depuis vingt siècles avec les populations qui s'y trouvaient avant eux, la théorie des nazis n'insiste pas trop sur cette question embarrassante et substitue dans la grande majorité des cas le terme « Voelkisch » au terme « rassisch ».

« Voelkisch » ne signifie donc rien de très précis; c'est un terme qui a une portée surtout mythologique, qui remplit d'allégresse et de vénération ceux qui s'en servent; il autorise un certain lyrisme et la joie de se sentir membre de la communauté germanique. « Voelkisch » signifie tout simplement qu'une population a vécu en un même lieu pendant des temps immémoriaux et qu'elle se prend pour une sorte d'émanation du sol, parce qu'elle a oublié qu'elle avait jadis immigré de pays lointains.

« Voelkisch » s'applique donc beaucoup moins à la qualité du sang qu'au fait d'une certaine continuité de vie et de mœurs confirmée par les siècles.

J'insiste particulièrement sur ce point, parce qu'on a l'habitude de traduire — faute de mieux — « Voelkisch » par raciste et que la portée véritable de cette conception très germanique s'en trouve légèrement déformée.

§

Quand M. Rosenberg envisage la possibilité d'une transformation totale de l'humanité actuelle en proposant de mettre à la base de toute philosophie « la conception Volkisch », il vise surtout l'abolition des droits de l'homme. Selon lui, l'homme n'acquiert pas de droits par le seul fait de son existence. Le fait d'être membre de l'humanité ne confère ni droit, ni utilité. L'humanité est une entité trop vague pour déterminer la situation de l'individu; l'individu ne devient quelqu'un qu'au jour où il intéresse la race (ou plutôt le Volk) dont il est issu, tous ses droits lui viennent de là, — tous ses droits lui viennent du Volk parce que celui-ci détient la puissance de les sanctionner. En conséquence : contribuer à la puissance du Volk, c'est contribuer au maintien de son propre droit.

N'ont pas de droits ceux qui ne forment pas un Volk,

par exemple les Juifs, — et les Juifs occupent parmi l'humanité une situation spéciale, parce qu'ils sont le seul peuple au monde qui soit complètement séparé de sa souche. Si les Juifs formaient un Etat sur leur terre d'origine, ils obtiendraient très probablement le grand pardon des Nazis. Tandis qu'à l'heure actuelle le Nazi les considère comme dépouillés de tous droits parce qu'ils vivent isolés de leur terre d'origine, isolés des populations qui les entourent, tenant leur puissance d'un système financier dont ils auraient été les créateurs et dont ils restent les maîtres, le retour des Juifs à la souche qui les a formés, leur réintégration dans la masse compacte d'un peuple attaché au sol, pourrait les purger du vice capital que les nazis leur reprochent.

Le racisme est à rebours des idées de la Révolution française; il la rend responsable de l'émancipation des Juifs. Ceux-ci auraient trop bénéficié de cette conception égalitaire de l'homme, qui ne distingue pas les origines. « N'être qu'un homme, n'est pas grand'chose », dit Rosenberg; on n'acquiert de la valeur que si on a pu être utile à son Volk; et comme les Juifs n'en ont pas, ils sont gens de peu!

La puissance redoutable qui empêche l'éclosion incontestée du Volk est la finance. Pour rendre possible l'Etat raciste, il faut la détruire. Goebbels, qui préconise les solutions simples, propose au sujet des titres, créances et actions allemandes détenues par des banques étrangères, de les annuler purement et simplement, ce qui trancherait la question une fois pour toutes. A l'intérieur du pays des mesures également draconiennes seraient envisagées. Il est cependant plus que probable que Hitler et la majorité des Nazis ne pensent pas aller aussi loin et qu'ils cherchent des solutions plus pratiques pour arriver au même résultat. On ne peut d'ailleurs pas encore prévoir aujourd'hui lesquels des nombreux projets financiers envisagés seront appliqués.

L'Etat raciste comporte donc les principaux caractères suivants : il est Voelkisch, — il est anti-capitaliste, — il est anti-individualiste, — il est anti-libéral; — il présente sur le terrain économique une forte ressemblance avec le socialisme d'Etat; — il soutient une lutte acharnée contre l'internationalisme sous toutes ses formes, — il se base sur la croyance que l'homme, pareillement aux arbres, tire du sol les substances qui sont nécessaires à sa vie; — il déclare que tout mélange de races et de nations est pernicieux et qu'il faut l'empêcher à tout prix.

Comme il a été dit plus haut, certains auteurs nazis, comme Rosenberg, croient que l'Etat « voelkisch » deviendra la base de la civilisation moderne, que l'époque inaugurée par la Révolution française est arrivée à sa dernière extrémité. Ils croient que les autres nations suivront leurs traces, qu'elles esquiveront « l'étreinte de la finance internationale » et qu'elles reconnaîtront comme unique puissance la puissance « voelkisch », qui est comme une flamme symbolique du Dieu de chaque pays et ne tolère aucune concurrente.

Au fond, la théorie « voelkisch » restaure la toute-puissance des divinités primaires. Le Dieu universel que nous avons l'habitude de situer dans les cieux a perdu la partie. Ce sont les « petits dieux », dont chaque « Volk » détient un spécimen, qui règlent l'univers entre eux. Tant pis s'il y a antinomie et guerre; à l'antre du Volk, se trouve un Dieu qui cherche à s'exprimer, c'est lui que les Nazis adorent. « Nous tolérons toutes les religions », disent-ils non sans un certain mépris, « mais sous la réserve qu'elles ne contreviennent pas à la morale populaire ». C'est le « petit Dieu », au centre de la tribu, qui dicte cette morale populaire. Il ne viendra jamais à l'idée d'un nazi d'attribuer au grand Dieu de l'univers un caractère sacré, — il l'a complètement perdu de vue; mais dès qu'allusion est faite au Dieu qui se trouve au centre de

la tribu, alors il tressaille, pâlit, s'incline. Celui-là est le Dieu vraiment sacré, inspirant la crainte du surnaturel, que l'on ne l'offense pas, parce qu'il vous tuerait sur le champ!

Autour de ce Dieu national, les Nazis les plus fidèles tournent en rond; ils le couvrent de leurs corps et ils mourront plutôt que de le livrer aux guerriers du Dieu d'une autre nation. Hitler est son apôtre, sa parole est sans cesse stimulée par le feu sacré du mystère national. Épouser une femme de l'autre race, c'est trahir son Dieu, — la femme étrangère pourrait s'approcher du mystère, cela serait blasphème.

Les Juifs ne forment pas un « Volk », ils n'ont pas de « petit Dieu » à eux, et comme le grand Dieu universel est déchu de ses droits, les Juifs, aux yeux des Nazis, n'en ont plus aucun. En d'autres termes, ils sont impies, ils n'ont rien de sacré, ils ne sont que des créatures déchues, que les Nazis se font un devoir de persécuter.

§

Ne sous-estimons pas l'intérêt considérable que présente le mouvement national-socialiste. Les conclusions auxquelles on doit arriver, en poussant leur propre théorie jusqu'à la limite au delà de laquelle ils ne peuvent ou n'osent pas tracer des formules exactes, sont ahurissantes!

Mais n'aboutissent-ils pas précisément là où nous avions trouvé certaines tribus nègres, dont la forêt vierge était l'unique champ d'expérience? Ce retour à la nature primaire est un tour de force au vingtième siècle, et même un tour de force tout à fait extraordinaire!

§

M. von Rosenberg croit que le fascisme italien s'est arrêté à mi-chemin. Le fascisme de Mussolini, dit-il, « n'est pas un système philosophique, tout y dépend de

la personnalité de Mussolini, et, lorsque le Duce ne sera plus, son œuvre s'écroulera de la même façon que s'est écroulée celle de Bismark après sa mort.

Le fascisme italien n'est pas raciste, il se distingue pour cette raison très profondément du fascisme allemand.

Le fascisme italien est, à beaucoup de points de vue, héritier de l'esprit de l'ancienne Rome, et, comme les Romains ne représentèrent jamais une race, leur fascisme moderne ne peut être qu'anti-raciste.

On fait peut-être aujourd'hui trop facilement le rapprochement entre les deux fascismes. La source principale du fascisme allemand est précisément le désir de revenir aux conceptions purement germaniques. Longtemps avant Hitler, Gobineau et Chamberlain avaient fait remarquer le rôle de novateurs que les Germains ont toujours joué au cours de l'histoire du monde civilisé. Ce sont les Germains qui auraient fait renaître les esprits et les forces de la Gaule, dont l'immixtion romaine dénaturait l'originalité et la jeunesse. Ce sont encore les Germains qui auraient été jusqu'aux temps modernes les seuls porteurs de la civilisation occidentale, et c'est à eux seuls que s'adresse aujourd'hui l'appel des Hitlériens.

Il n'existe pas un seul Allemand qui ne croie sérieusement que le fond de l'humanité est germanique et que tout ce qui n'y est pas foncièrement germanique contient en même temps le germe de la décadence.

J'ai eu dernièrement l'occasion de converser avec un négociant allemand ayant voyagé en Amérique et en Angleterre. « Au fond », disait-il, l'Angleterre et l'Amérique sont des pays allemands; analysez la langue anglaise, elle n'est qu'un allemand dégénéré, tel qu'on le parle dans la basse classe berlinoise; par exemple « the knife », « der Kniff », « the fork », « die Forke », et tant

d'autres mots qui ne se distinguent pour ainsi dire pas de l'Allemand, comme « house, flesh, man, sword ».

Ce négociant n'avait décidément aucune notion, ni d'histoire, ni de l'étymologie des langues, mais il eut soin de retenir au cours de son sommaire voyage que, lorsque ses compatriotes disaient, en considérant une mappemonde : « Tout cela est à nous », ils avaient parfaitement raison.

Ce n'est un secret pour personne que l'opinion publique allemande est depuis le début de son histoire entrée dans un conflit aigu avec l'esprit romain posthume, avec les réminiscences romaines qui nous semblent inséparables de ce que nous appelons civilisation. Le droit romain, la philosophie gréco-romaine, les conceptions sur l'Etat, importées de l'ancienne Rome, ont toujours apparu aux Germains comme incompatibles avec leur caractère propre, et les faibles tentatives qui devaient aboutir à adapter les Germains d'Allemagne à la civilisation dite gréco-latine ont toutes lamentablement échoué.

Ce qui caractérise surtout le national-socialisme, c'est son hostilité féroce contre tous les principes que Rome nous a donnés. La neutralité absolue vis-à-vis des races, qui est un des principes fondamentaux du code civil français, existait déjà sous les Empereurs romains. Le principe de l'égalité pour tous et celui de l'émancipation de la femme avaient été formellement consacrés sous Justinien, le titre de citoyen était conféré avec une très grande facilité, de sorte que, vers la fin de l'Empire, il n'y eut guère que des citoyens. Les libertés individuelles y étaient très évoluées et l'Etat y figurait surtout comme serviteur de l'individu, tandis qu'inversement l'individu se souciait fort peu de l'Etat. L'Empire romain embrassait la totalité de l'humanité civilisée, il était plus qu'un Etat, il était l'humanité entière, car les sauvages qui habitent au delà des frontières n'avaient encore que très incomplètement franchi l'espace qui sépare la nature de

la « civilisation », de sorte qu'ils ne pouvaient pas encore se réclamer comme faisant partie de l'humanité. Rome fut donc l'internationale par excellence, et jamais les temps modernes ne réussirent à réaliser ce que Rome possédait déjà.

C'est précisément l'universalité romaine restée incomplète, irréalisée depuis vingt siècles, mais qui n'en forme pas moins un idéal sur lequel les nations civilisées semblent encore vouloir se régler, que le national-socialisme allemand persécute avec toute son ardeur.

Le national-socialisme est foncièrement particulariste; il ne veut rien savoir des principes qui sont applicables à tous les hommes, il ne reconnaît pas d'homme-type, il est contraire à la péréquation des frontières et des différences de races ou de pays.

L'homme membre de l'humanité n'est rien, — l'homme doit être d'un Volk pour avoir une valeur. Et le Volk est une notion inconnue à Rome, elle est foncièrement germanique.

Il est donc évident que la différence entre fascisme italien et fascisme allemand est énorme, et il ne s'agit certainement pas seulement d'un degré plus ou moindre, comme le prétend Rosenberg.

Que les deux doctrines préconisent la forme dictatoriale, qu'elles s'attaquent toutes deux aux communistes n'est qu'un fait extérieur, auquel il ne faut pas attribuer une importance exagérée. Le fond de l'un et de l'autre système est inconciliable.

Le fascisme italien est Mussolini; le fascisme allemand est un retour à la nature germanique pure, prémédité depuis des siècles, érigé sur une base énorme, résultant d'une philosophie bien réfléchie, contraire à tous les principes du monde civilisé. Hitler n'est pas son inventeur, mais son habile divulgateur.

§

Dans un ouvrage paru quelques mois avant l'avènement d'Hitler (1), j'ai essayé de démontrer que le gros de la pensée allemande semble inévitablement voué à ne plus se séparer des critériums autres que ceux dont les assises sont incorporées au mouvement national, et j'étais arrivé à cette conclusion que l'élite intellectuelle est précisément celle qui prône un nationalisme particulièrement étroit. Ce fait est assez singulier en lui-même.

Notre point de vue traditionnel enseignerait plutôt le contraire; il semblerait que, plus on s'élève au-dessus du niveau des instincts animaux et de la matière égoïste, plus les différents politiques devraient perdre de leur acuité, et il nous paraît tout naturel d'associer à notre conception de l'esprit celle d'un Dieu unique et supérieur, divinité de la paix universelle, de la rédemption de nos fautes et de nos errements; l'esprit nous paraît inévitablement devoir atténuer les inimitiés d'ici-bas et éteindre les contrastes dictés par notre nature charnelle. En conséquence : qui dit intellectuel dit en même temps raisonnable, charitable, supérieur, par cette vérité que tout savoir, c'est tout pardonner.

En Allemagne, la situation change de fond en comble. Comme le grand Dieu universel ne forme plus pour les esprits un point d'attraction suffisamment puissant pour en déterminer la direction, ils se sont depuis longtemps repliés sur leur divinité particulière, leur divinité de race, sauvée de leur mythologie, en honneur depuis le développement récent de la nation allemande. Il peut paraître bizarre de mettre au premier plan cette question théologique au sujet de laquelle les auteurs nazis se sont toujours montrés excessivement réservés. Ce que je n'osais pas encore formuler comme principe absolu,

(1) *Ordre et Désordre. Scènes de l'Allemagne contemporaine.* « Collection du Temps présent », Tallandier.

quelques mois avant l'avènement d'Hitler, est devenu une certitude complète : l'Allemagne (aryenne) a donné son congé au grand Dieu de l'univers (1), au Dieu de tous les hommes, sans distinction de race, dont la conscience a été le « leitmotiv » de tout ce que la civilisation nous a été depuis 25 siècles. Déçue par le Christianisme, déçue par la civilisation, déçue par la politique mondiale, l'Allemagne a retrouvé, après une lutte qui dure depuis la Réforme, sa foi pré-chrétienne, — et son nouveau Dieu est exclusivement allemand.

En conséquence, tout bon Allemand, et surtout l'Allemand intellectuel, doit être avant tout nationaliste. Mais l'esprit auquel il aspire n'est pas le nôtre, et nous ne devons pas nous attendre à retrouver dans ses idées celles qui nous font penser à la modération et à l'universalité qui nous semblent inséparables de l'éducation supérieure que confère la connaissance du monde des idées.

Quand M. Sieburg prétend que les Français ont tort de considérer la pensée française comme celle d'après laquelle on peut évaluer le monde entier, il commet une grave erreur de qualification. Il n'y a d'abord pas de différence de principe entre la pensée française et celle des autres nations du monde « civilisé ». La pensée européenne ne varie pas selon le lieu qui l'a vue naître; elle est le résultat d'une suite d'inspirations échelonnées au cours de l'histoire depuis plus de 25 siècles. Sa forme varie légèrement selon les langues des différents pays, mais son contenu ne varie pas. La communauté spirituelle entre différents pays est infiniment plus grande que l'on se l'imagine parfois. Toutes les nations civilisées sont conscientes de leur origine latine et de leur religion chrétienne. La pensée d'un peuple ne peut pas tendre vers un autre but que celui d'approfondir et de tirer au clair cette entité spirituelle à laquelle nous avons

(1) Ceci nonobstant la signature du concordat.

adhéré tacitement, sans même nous douter que l'on pourrait contester la valeur absolue de ce que nous savons par nos sentiments, par nos déductions, par notre foi.

L'esprit français a peut-être cette prérogative d'avoir avec une ardeur toute particulière cherché à élucider, à rendre intelligible ce que d'autres peuples d'une nature plus flegmatique ont considéré avec plus d'indifférence. La course à la perfection semble toute naturelle aux Français, et ils sont insatisfaits tant que l'arbitraire creuse une fissure dans leur bâtiment, illuminé par une logique dont les bases sont beaucoup plus profondément établies qu'on ne le croit généralement. Il est peut-être permis de dire que la France joue, par rapport à la pensée mondiale, un rôle de tout premier plan, dont la prédominance est garantie par cet instinct, inné au Français, de viser sans cesse la perfection et l'équilibre moral et physique.

Au contraire de ce que pense M. Sieburg, il n'y a donc pas de pensée française qui ne soit à la fois accrochée par un bout au pôle des vérités absolues.

Il est permis de prétendre que ce ne sont pas des critères purement français d'après lesquels le Français mesure généralement le monde, mais ces critères sont ceux de la raison, critères universels, dont la forme seule est française.

Les Allemands ont précisément pris une responsabilité des plus graves en s'écartant de ces critères universels. Leur Dieu est national, leur morale, leur esthétique, leur droit sont purement nationaux. Au principe de la raison pure et du Dieu « qui se trouve au-dessus de nous », ils substituent le principe de la raison d'Etat et du Dieu fétiche du peuple (Volk).

Il n'y a qu'une seule raison et il est impossible d'élever au niveau d'un principe les bas instincts de la race. Ce Dieu de la race est, certes, une révélation des forces divines qui se trouvent dans la nature, — mais cette

révélation est celle des bêtes, des sauvages, des barbares.

Abandonner le Dieu universel pour revenir au Dieu fétiche est un retour inouï au plus bas niveau que l'humanité ait connu. L'histoire parlera de cette phase incroyable que parcourt aujourd'hui l'esprit allemand. Ah! il s'enterre au lieu de s'élever, il abaisse l'homme au niveau de la bête.

§

Considérons un instant la nouvelle philosophie allemande, à la lumière d'un philosophe d'outre-Rhin qui appartient tout entier à la pensée européenne, mais dont le sytsème laisse déjà prévoir l'évolution récente.

Schopenhauer reconnaît en chaque phénomène ces deux éléments fondamentaux : volonté, représentation.

La présente étude ne se propose pas de faire l'analyse de la philosophie de Schopenhauer, voyons seulement ce que signifient volonté et représentation par rapport à l'évolution de l'Allemagne moderne.

Volonté, c'est volonté de créer au sens large du terme, cette volonté est impersonnelle, elle traverse le monde, partant de son commencement, reproduisant à travers les âges la puissance originelle. Elle n'a donc rien de commun avec la volonté au sens populaire (avoir de la volonté), elle se manifeste sous forme d'érotisme, d'érotisme cosmique et d'érotisme personnel. La volonté est l'élément mâle de la création, l'homme est presque entièrement produit de volonté. La volonté est encore le fait de la croissance, de l'instinct de préservation et de l'esprit de lutte. La volonté est la nature brute, la croissance indomptée.

La représentation est la représentation des idées platoniciennes; représentation est synonyme de forme pure et abstraite. La représentation est l'élément féminin. Les femmes n'ont pour ainsi dire pas de volonté au sens de Schopenhauer; elles sont toute représentation.

Représentation est très voisin d'Imagination; l'originalité d'un individu dépend du degré auquel la représentation supplante la volonté.

Le génie est la prédominance absolue de la représentation chez un individu. L'homme génial n'a qu'une volonté faible, tous ses actes sont dictés par les réactions de sa représentation.

L'anti-génie se caractérise par la prédominance de la volonté et l'absence presque totale de représentation. L'anti-génie est banal.

La représentation est ce qui anime la terre et les hommes, elle donne une forme à la nature brute et la transforme en « culture ». La représentation enfante l'art; la musique est l'expression la plus pure de la représentation.

Tout ce qui agrémente la vie relève de la représentation. La volonté, au contraire, est l'expression des devoirs supérieurs.

Les peuples primitifs vivent selon la volonté; leur représentation est peu développée. Platon est le premier philosophe de l'histoire qui démontre le rôle décisif de la représentation.

Une représentation trop développée entrave la force de l'individu. Il en est de la représentation trop développée comme de la civilisation trop avancée : elle détruit la santé.

L'idéal humain est le parfait équilibre : volonté formée par la représentation, mais pas supprimée par elle.

Ces quelques commentaires sur la philosophie de Schopenhauer :

Le nouveau système allemand affirme sa dérivation de Schopenhauer en ceci que la représentation y est réduite à son strict minimum. Le mâle y prédomine complètement; l'originalité individuelle en est bannie; la volonté collective y est substituée à la volonté individuelle, —

et la volonté collective n'est autre chose qu'un certain aspect de la volonté de Schopenhauer.

Le génie n'y a plus de place, parce que l'individu pris dans un engrenage infiniment autoritaire n'a plus la possibilité de vivre selon la représentation (qui est essentiellement individuelle); la volonté collective supprime toute originalité, toute tentative de libération personnelle.

Il est curieux que, considérée de notre point de vue actuel, seule la partie « nature brute » de la philosophie de Schopenhauer ait retenu l'attention de ses successeurs. La représentation, qui apparaît à Schopenhauer comme une condition primordiale à la vie, égale à la volonté, est tombée en désuétude, — en Allemagne surtout, mais également dans les autres pays. La littérature, l'art moderne est toute volonté (surtout en Allemagne). Comparons la multitude des détails de la peinture de la Renaissance, qui est une des plus nobles manifestations de la représentation (imagination) et la ligne simplifiée, volontaire, indiquant surtout le mouvement de la peinture moderne. Comparons la variété des œuvres littéraires d'autrefois, représentation exaltée, et la nudité du roman moderne, avec sa fréquente ignorance de la représentation des idées dans les innombrables mouvements de la chair.

Le monde moderne cherche presque toujours une direction, une fin; il ne se contente presque jamais « d'être », de vivre sur place, dans la pleine conscience de l'âme; et l'âme, que les temps modernes traitent avec un si grand dédain, est précisément l'organe par lequel la représentation des idées supérieures vient à nous.

Dans un sens, les nazis ont raison en prétendant que leurs conceptions sont celles de l'avenir et qu'ils représentent la tendance la plus caractéristique du monde moderne. Au fur et à mesure que la « représentation »

perd de son importance (en fait de psychologie), la « volonté » en gagne.

Voici la raison pour laquelle le national-socialisme a pu remporter en Allemagne l'écrasante victoire à laquelle nous venons d'assister. La « représentation » ne trouve plus les arguments suffisants pour résister à la volonté, et les doctrines nationales-socialistes ne se rapportent qu'à cette dernière.

J'insiste très particulièrement sur le schéma de Schopenhauer, parce que, dans son idée, les deux piliers de de l'univers, « volonté et représentation », sont l'un et l'autre l'expression du Dieu Créateur. Volonté est création matérielle; représentation est création spirituelle. Cette dernière devrait chez l'homme dominer la première, tandis qu'elle est presque inexistante chez les animaux et les plantes.

Le matérialisme moderne a considérablement amoindri le domaine de la représentation et avec lui la conscience du Dieu, père de l'âme humaine. Néanmoins, il nous en reste un vague souvenir qui continue à jouer un rôle dans notre conscience, bien que nous vivions dans un état de somnambulisme cérébral, qui nous fait considérer les événements assez distraitement.

Le national-socialisme a pris sur lui d'assommer ce qui restait de la représentation; il nie complètement l'*idea,* qui est, à son origine, la loi morale universelle, et la justice à priori, qui est sa conséquence immédiate. Le national-socialisme est entièrement subjectif, il ne reconnaît pas le Dieu des âmes, il ne voit que le Dieu des corps, le créateur physique, — autrement dit le Dieu du « sang ».

En face d'un monde qui désespère de son Dieu universel, que les âmes représentent, il glorifie le Dieu terrible, créateur des corps, promoteur de la grande « volonté » qui traverse le monde d'un bout à l'autre.

La conscience forte de cette volonté des Nazis a dé-

trôné la conscience fléchissante de la représentation des idées, de l'âme, de Dieu.

L'Allemagne entière s'est soumise à la nouvelle religion, presque sans combat; les bases de l'ancienne ne résistaient plus.

Les Allemands disent souvent : Avant la révolution nationale-socialiste nous ne croyions en rien, maintenant nous avons retrouvé la foi. Oui, ils ont retrouvé la foi, mais laquelle? N'est-elle pas une croyance fausse qui devrait immédiatement céder le pas à la foi chrétienne, universelle, si celle-ci était convenablement défendue?

Le « voelkisch » d'Hitler n'est que l'un des deux éléments principaux de la philosophie de Schopenhauer. Cette puissance mystérieuse, pièce capitale de la religion d'Hitler, qui agit au sein du « Volk », n'est autre chose que l'expression de la « volonté ». Le refus de se soumettre aux critères de la raison, de la justice, de la morale appartenant à l'humanité entière, est la négation du postulat de Schopenhauer que la « représentation » (représentation des idées) est une base non moins importante de la création, du monde, de l'homme, que l'est la volonté. Et il n'y a pas deux façons d'envisager la civilisation, l'entente des peuples et l'élévation de l'âme : la seule commune mesure à tous est la représentation des idées, qui est la même dans chaque âme humaine, parce qu'elle n'est commandée que par un seul Dieu.

Là se trouve la plus grave erreur de l'Allemagne moderne. Elle s'imagine toujours pouvoir découvrir un autre principe général que celui sur lequel le monde civilisé vit depuis vingt siècles — voir Nietzsche. Il n'y en a pas.

La raison, la morale, Dieu, ne sont pas de simples lubies que l'on peut remplacer par d'autres. Le « Volk » ne peut pas légitimer ce que la morale condamne, la façon subjective de voir le monde ne peut pas être élevée

au rang d'un Dieu universel et le paragraphe 24 du programme Nazi qui dit : « Nous demandons la liberté de toutes confessions religieuses, pourvu qu'elles ne soient pas dangereuses à l'existence de l'Etat, et qu'elles ne se trouvent pas en contradiction avec l'*instinct moral* et les mœurs de la race allemande », n'est qu'un sacrilège.

J'ai tenu à exposer les origines du nouveau culte allemand sur un plan plus étendu qu'on ne le fait généralement, parce que l'on est loin de se douter en France de toute la conviction, de toute la sincérité qui anime les partisans d'Hitler.

L'Allemagne croit avoir sérieusement fait une découverte qui bouleversera le monde, et elle est convaincue que l'heure de la disparition complète des anciens critères approche.

Il suffit de suivre l'évolution qui commence à Schopenhauer, qui passe par Spengler pour aboutir ensuite à Hitler. La volonté de Schopenhauer, fataliste, raciste, devient chez Hitler le seul principe de l'existence. « La représentation » individualiste, platonicienne, chrétienne, meurt.

L'Allemagne s'imagine avoir couronné ainsi le développement du monde moderne. Souhaitons que le monde de la raison puisse sortir de l'apathie dans laquelle il est tombé, pour résister à l'infâme cabale que l'on est en train de dresser contre lui. En conséquence de l'extrême faiblesse de ses réflexes, le monde civilisé risque de se laisser duper comme l'a été l'Allemagne par les divulgateurs d'une doctrine forte, bien que complètement fausse. Qu'il prenne garde, les démolisseurs sont à l'œuvre !

§

« Alle menschlichen Gebrechen suehnet reine Mensch-

lichkeit (1). » Que les infâmes faussaires, descendants du grand Gœthe, puissent se souvenir de ce que furent leurs ancêtres! Ont-ils si souvent rabâché les paroles de leur plus grand poète pour n'en rien retenir? Quelle ironie cruelle, que les plus grands triomphes de l'humanité et son plus grand avilissement aient été enfantés par le même peuple, à un peu plus d'un siècle d'intervalle. S'il est vrai que les morts ont une survie, Gœthe doit à l'heure actuelle frémir de honte d'avoir appartenu à une nation qui a rompu avec tout ce que l'esprit a révélé à l'humanité.

Si les gens d'Hitler avaient l'intelligence de comprendre l'œuvre monstrueuse qu'ils ont inaugurée jusqu'à sa dernière conséquence, ils ne se borneraient pas à interdire quelques auteurs israélites et communistes, mais ils devraient supprimer tout ce que des génies ont produit au cours des siècles.

Chaque sonate de Beethoven est une protestation éloquente contre le faux culte des Hitlériens; chaque poésie de Gœthe est une nouvelle preuve que le Dieu universel ne peut tolérer la concurrence du Dieu de la race.

Bientôt se posera la question : l'Occident est-il réellement à tel point dégénéré qu'il n'est plus capable de défendre l'esprit qui l'a créé? Alors, ce serait bien fait pour lui de succomber sous l'immense poussée de cette nouvelle espèce barbare. Quelle triste vérité que celle qui semble vouloir nous apprendre que vingt siècles ont été vécus en vain! Serait-il vrai que nous vivons à une époque où l'humanité reprend la forme qu'elle avait au début? L'Hitlérisme est le retour à la philosophie des habitants des cavernes, et sa pensée ne se distingue en rien de celle des hommes les plus primitifs, auxquels le « génie » n'avait pas encore apporté ses lumières!

(1) Tous les maux dont souffre l'humanité seront guéris par la notion d'une humanité pure.

Toute transaction avec le national-socialisme est désormais impossible; que l'on n'essaie pas de lui tendre la main! Personne ne serait assez fou pour négocier avec un fauve au milieu de la jungle. Pour ne pas succomber, un choix s'impose entre deux voies: le tuer ou l'enfermer dans une cage munie de solides barreaux.

L'Allemagne hitlérienne ne comprend rien de son entourage, parce qu'elle a pris le parti de ne rien vouloir comprendre, elle s'est placée elle-même sous la loi des fauves.

§

Je revis un jour quelques-uns de ces jeunes gens, qui m'avaient les premiers révélé l'existence de l'Hitlérisme. Ils n'avaient guère évolué depuis la première fois et ils n'en éprouvaient d'ailleurs aucun besoin. L'Hitlérisme comporte ce grand avantage que le plus grand ignorant et le dernier des imbéciles peuvent se croire des êtres supérieurement intelligents. Comme l'humanité est revenue, pour eux, au point où elle était il y a plus de vingt-cinq siècles, les stations intermédiaires n'ont plus qu'une valeur purement historique pour laquelle on ne doit pas se fatiguer le cerveau.

Je n'ai jamais pu discerner, au milieu de mes jeunes amis, cette hésitation instantanée qu'une pensée crée normalement dans la tête d'un individu moyen. Je crus en conclure qu'ils n'avaient point de pensées!

Il est tout à fait extraordinaire de constater combien la tête d'un jeune Allemand de cette catégorie peut être vide. Là où l'âme et la conscience, l'amour et la réflexion tiennent presque toujours une place assez importante, on ne trouve qu'un désert sans bornes et sans espérances. Parfois, Hitler appelle cela élévation patriotique, avoir conscience du but de l'existence, etc., etc...

Comme les nègres quand ils dansent leur danse du

ventre, mes amis tournaient autour de la vérité primaire qui les forma et ne se doutaient pas le moins du monde que l'on peut porter ses pensées bien au delà du champ d'expériences dans lequel ils se sont cloîtrés.

JACQUES-RICHARD GREIN.

EN PASSANT PAR STAMBOUL

C'est toujours avec une vive curiosité qu'on aborde ce proche Orient, à l'histoire merveilleuse, si loin de nous par son âme même, dont tant des nôtres ont subi la profonde et mystérieuse nostalgie, sans toutefois pouvoir en pénétrer les éléments. Cette curiosité est encore accrue, à l'heure actuelle, du fait que la Turquie est en pleine transformation, et que, depuis dix ans déjà, la lutte entre l'ancienne civilisation et la moderne se poursuit âprement, sans qu'il soit possible de prévoir si celle-ci triomphera de celle-là.

L'enchantement de l'arrivée à Stamboul par mer, telle que l'ont décrite les voyageurs du siècle passé, subsiste toujours, mais il cesse au débarquement. Car de la Corne d'Or une époque charmante s'est enfuie. Plus de petits palais de marbre blanc, plus de caïques en croissant de lune, plus de tulipes multicolores, mais d'infectes masures, une eau sale où flottent des cadavres d'animaux parmi les barcasses de charbon.

Stamboul est une ville abandonnée. Tout l'effort actuel des Turcs se porte sur la construction de la capitale neuve, Ankara. Partout ailleurs, l'impression de misère vous étreint. Le Turc est terriblement pauvre. Exténué par les guerres perpétuelles, mal nourri par un sol aride, désorganisé de toutes manières, sans industrie, sans commerce, presque sans finances, ce pays, qui connut de si beaux jours, souffre maintenant d'une détresse extrême.

§

Il faut avoir la chance assez rare d'être introduit dans les milieux indigènes pour s'apercevoir qu'ils n'ignorent cependant pas tout du confort.

Si certains détails de la vie matérielle sont propres à faire frémir un Européen, il n'en est pas moins vrai que le Turc a le sens de la douceur de vivre. Il est le roi du « farniente ». A l'heure où le soleil commence à baisser, après la longue sieste de l'après-midi, il aime s'étendre dans une barque en écoutant clapoter l'eau. La soirée se passe en cérémonieuses visites, de voisin à voisin, qui se prolongent tard dans la nuit. Ce sont d'abord les « salams » fort longs, car la politesse orientale n'a rien à envier à l'ancienne politesse française. Lorsque jeunes gens et jeunes filles ont porté à leurs lèvres, puis à leur front, la main des plus vieux, et que l'hôte vous a introduit, non dans sa maison — il y fait trop chaud — mais dans son jardin, on s'installe sous la treille ou la tonnelle, au bord du Bosphore. Les eaux noires retentissent des cris des pêcheurs d'espadons. Les longs paquebots passent, ronronnant; les bateaux-mouches scrutent la mer de leurs projecteurs, et, dans le ciel transparent, les étoiles filantes cousent des fils d'or. Une brise presque fraîche arrive de la mer Noire; tout est calme, il fait bon vivre.

Bientôt une servante apporte le café sacro-saint, les cigarettes odorantes, les confitures exquises, les loukoums fondants, et les plus beaux fruits. On bavarde et, si l'hôte parle français, il ne manquera pas de vous entretenir toute la soirée, pour que vous ne puissiez vous ennuyer. Il faut alors beaucoup parler de Loti, qui est un dieu là-bas, et souvent de Marcel Proust et d'André Gide. Car les intellectuels forment une élite nombreuse et remarquablement cultivée, qui a fort bien assimilé notre culture. L'influence française est encore considé-

rable au bord de la mer Noire. Je dis « encore », car, par notre impéritie et notre mauvaise volonté, les Allemands sont en train de nous supplanter. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Quoi qu'il en soit, une petite anecdote, prise entre cent, montrera combien notre culture, malgré tant de fautes lourdes, est restée vivante, même dans le bas peuple.

J'étais à remplir mes formalités de séjour dans le petit poste de police du village. Entre un paysan qui, me reconnaissant pour un Français, dit quelques mots en turc à l'ami qui m'accompagnait, et m'offre respectueusement une cigarette. Je remercie de mon mieux avec force saluts, et je demande la traduction : « Dites à votre ami, avait dit l'homme, que j'aime la France, que j'ai lu les livres de Loti, et qu'en souvenir de ce grand ami des Turcs il me permette de lui offrir une cigarette... » J'avoue que les larmes me montèrent aux yeux.

§

En Turquie, comme il est naturel dans une république dictatoriale, tout le monde est fonctionnaire ou soldat. Beaucoup d'hommes portent uniforme, et il m'est arrivé de prendre un huissier pour un colonel!

Les écoles professionnelles sont peu nombreuses, mais il y a beaucoup d'écoles militaires, où les enfants entrent vers seize ans. On leur y donne une formation, non seulement militaire, mais générale, et telle école militaire, comme celle de Maltepe, se rapproche beaucoup de notre prytanée.

Quant à la femme turque, elle est intéressante à étudier, depuis que le Ghâzi a ouvert tout grands les harems, et soumis du jour au lendemain la « citoyenne », depuis toujours cloîtrée, au régime de ses sœurs d'outre-Méditerranée.

Il y a deux catégories de femmes : celles qui ont connu l'ancien régime, et celles qui ont été élevées sous le ré-

gime actuel. Un abîme se creuse entre elles, si bien qu'entre les mères et les filles il n'y a souvent qu'incompréhension quasi totale.

Beaucoup de femmes âgées portent encore le « tchartchaff », sortent peu, et ne fréquentent pas les hommes. Elevées à l'ancienne mode, elles ne se sont jamais adaptées, ne s'adapteront jamais. Ce sont les rebelles.

Beaucoup plus curieux est le cas des jeunes filles et des jeunes femmes. Celles-ci, en effet, nées d'une civilisation totalement différente de la civilisation actuelle, premières bénéficiaires d'une liberté inconnue avant elles, se trouvent désaxées, désarmées, prises entre un état de choses non encore définitivement fixé en fait, bien que légalement établi, et des principes millénaires qu'elles ne peuvent ou n'osent renier si rapidement. Une fois supprimés les principes religieux, l'éducation musulmane, et même les coutumes anciennes, elles ne savent encore de quel côté se tourner. Leurs instincts ataviques sont en lutte avec leurs désirs de modernisme. M. José Le Boucher a peint cette situation avec beaucoup de justesse quand il a écrit :

> Privées de l'appui de la religion, livrées entièrement à elles-mêmes, sans le moindre soutien moral, nullement préparées à cette entière liberté dont on les a brusquement dotées, les désenchantées d'hier sont les désorientées d'aujourd'hui (1).

Aussi, la jeune femme turque donne-t-elle souvent l'impression d'un enfant, timide et espiègle, craignant ce qui est défendu, ayant une peur naturelle de l'homme, très renfermée et difficilement capable d'initiative, quoique fort intelligente et souvent cultivée.

Allons-nous assister à la formation d'un type de femme nouveau? L'avenir nous le dira, et il y a là de quoi exciter bien des curiosités!

(1) L'émancipation de la femme turque, *L'Action française* du 22 août 1928.

§

Un bouleversement aussi radical, aussi rapide, dans les mœurs et dans l'âme d'une partie de la population ne pouvait être accompli, à défaut d'une révolution vraiment profonde, que par un homme d'une volonté de fer, et que n'arrêtait aucun scrupule quant aux conséquences graves de ses réformes. Cet homme, le voyageur ne tarde pas à le connaître. En effet, à peine a-t-on débarqué sur le sol de la Turquie, une image s'empare de vous et ne vous lâche plus. C'est une présence de tous les instants, une obsession : le Ghâzi. Il est partout. Pas une masure, pas un café, pas un bateau qui n'expose, à la place d'honneur, son portrait. Et ces deux yeux de panthère, toujours fixés sur vous, où qu'on aille, vous poursuivent de leur flamme. Ouvrez un journal : il est plein de lui. Ce n'est pas un chef, c'est un dieu. Le Prophète lui-même n'a sûrement pas, de son vivant, récolté tant d'amour, tant de popularité, tant d'adorations.

Kémal Pacha, il faut l'avouer, a, de par son œuvre et de par cet amour populaire qu'il a su engendrer, une personnalité bien attachante.

J'ai lu un jour avec stupeur, dans un journal qui porte le nom pompeux d'*Illustration de la Turquie rénovée,* un passage aussi instructif qu'inattendu. L'auteur y considérait Mustapha Kémal — tenez-vous bien — comme « l'interprète de Mahomet, car la science est une religion, la prière en est une autre, et l'étude est préférable à l'adoration ». Voilà qui est surprenant ! L'homme qui s'est acharné avec passion contre les moindres pratiques de l'Islamisme, « bombardé » — si je puis ainsi m'exprimer — interprète de Mahomet ! Mais le mot est riche d'enseignements. Il nous montre d'abord que les disciples de Kémal, ou mieux ses fanatiques, voient en lui l'homme qui a toujours raison, l'intelligence infaillible, le Prophète des temps nouveaux. Il

nous découvre ensuite le désir de travail et de progrès qui s'est emparé des nouvelles couches, et ce n'est pas une mince victoire pour ce chef extraordinaire.

Mustapha Kémal Pacha, c'est le double sauveur, l'homme qui a chassé le Grec envahisseur et brisé la tyrannie du sultan, pour la remplacer, d'ailleurs, par une tyrannie plus forte encore. Mais cet homme, sans qui la Turquie serait assurément rayée de la carte du monde, peut maintenant tout se permettre, tout entreprendre, et tout réussir, car il sera suivi, et il le sait.

Il ne faut jamais parler devant un Jeune-Turc de l'ancienne civilisation, et encore moins regretter devant lui les coutumes disparues. Il vous répondrait, non sans logique, avec un sourire sardonique : « Mais pourquoi vous-mêmes n'avez-vous pas conservé les costumes et les mœurs du moyen âge? »

La Turquie était un des rares pays qui, jusqu'en 1920, n'avaient pas évolué. Elle s'est rendu compte tout à coup qu'elle avait plusieurs siècles à rattraper, et que cette « occidentalisation » était pour elle une question de vie ou de mort. Il en est résulté une légitime inquiétude et une certaine précipitation. On s'est beaucoup moqué en France — et souvent avec esprit — de ce brusque changement, et il est vrai qu'il a engendré des contrastes et des situations souvent comiques. Mais la question est au fond sérieuse. Nous serions mal venus à trop nous moquer, nous qui nous adaptons si rapidement à la « vie future ». La Turquie est un pays neuf en ce sens qu'il y a tout à faire. Et quelle tâche!

D'ores et déjà, le Ghâzi a accompli beaucoup d'excellentes réformes. Et d'abord, la plus excellente de toutes: l'école. L'importance primordiale de l'enseignement n'a pas échappé à l'intelligence du chef. Il lui fallait former des hommes laborieux, une élite à la fois dirigeante et productrice, chez un des peuples les plus paresseux du

monde. Cette jeune armée, elle est en marche depuis dix ans. Et c'est très réussi.

J'ai eu l'occasion de visiter quelques-unes des écoles primaires de village. Quel ne fut pas mon étonnement, alors que je m'attendais à quelque chose de pas très beau, dans le genre des « Msid » marocains, de voir des bâtiments neufs, clairs, propres. Les classes y sont plus somptueuses que celles de nos bons collèges. De vastes salles de gymnastique, des ateliers où sont exposés les ingénieux travaux manuels des enfants, des laboratoires même. Ici, la formule du « mens sana in corpore sano » est appliquée dans toute sa rigueur et dans toute sa beauté. Et comme mon guide me montrait modestement tout cela, en me disant: « Vos écoles françaises doivent être bien mieux », j'ai frémi en revoyant par la pensée la triste école de mon village.

L'éducation des femmes n'est pas négligée. Il y a à Stamboul une école normale de jeunes filles ultra-moderne. L'enseignement y est vaste — à la fois pratique et théorique, car c'est là que sont éduquées les futures institutrices. La discipline est exercée par quelques élèves, élues par leurs camarades, et le directeur m'avouait n'avoir presque jamais à intervenir, pour blâmer ou punir.

La jeunesse appartient corps et âme à son chef, tout comme en Italie. Et l'esprit populaire lui-même n'est pas exempt de ce joug. La presse, en effet, est toute dévouée au Ghâzi. Elle est sa pensée même, son esclave; elle est quelque peu servile. Si, d'ailleurs, un journaliste s'avisait de la moindre critique à l'encontre du gouvernement, il lui en cuirait rudement. Et un simple citoyen, surpris en train de « conspirer », se verrait aussitôt jeté en prison, jugé et condamné. N'est-ce pas ainsi qu'on forme les peuples?

Au point de vue administratif et juridique, Kémal Pacha a beaucoup fait aussi, et il y avait beaucoup à

faire. Le régime matrimonial, en particulier, était une des plaies de ce pays. Nous qui regrettons les harems, songeons aux fléaux sociaux qu'engendrait la polygamie. L'adoption du Code civil suisse y a mis bon ordre, et c'était urgent.

Quant aux finances publiques, elles ne sont pas si mauvaises qu'on pourrait le croire. La grande guerre n'a pas ruiné la Turquie, parce qu'elle a été payée par l'Allemagne. Si l'Allemagne avait gagné la guerre, alors elle aurait pu demander des comptes à ses alliés. Vaincue, elle ne pouvait rien demander à ceux qu'elle avait entraînés, à leur corps défendant, dans cette misérable aventure. C'est pourquoi la Turquie est un des rares pays qui aient pu, au moment des règlements de guerre, tirer leur épingle du jeu.

Cela ne veut pas dire que la Turquie soit riche. Mais elle a su et pu conserver son patrimoine. Elle aura cependant fatalement besoin, d'ici fort peu de temps, de faire appel aux capitaux étrangers — si toutefois il en reste après la crise que nous traversons!

A côté des réformes salutaires accomplies par Kémal Pacha, il en est de plus discutables. Et la plus discutable de toutes est le transfert de la capitale. Il a été accompli pour deux raisons: Stamboul n'est pas assez défendue; elle est trop éloignée du centre du pays.

Et cependant Stamboul nous paraît à l'abri d'une attaque. La guerre semble l'avoir prouvé. Gardée, d'un côté, par l'étroit goulet des Dardanelles, de l'autre par la passe du Bosphore pratiquement infranchissable, elle a eu beau jeu d'arrêter les armées alliées pendant toute la durée des hostilités. Il est vrai qu'Ankara est plus imprenable encore. Mais, perchée sur une haute montagne, environnée de monts arides et sans routes, est-elle un bon centre économique? L'avenir seul le dira. Comme il n'y a encore ni agriculture, ni commerce, ni industrie, la construction de cette capitale du désert

n'était peut-être pas urgente. La différer eût été une immense économie. Construire une capitale sur un rocher n'est pas un léger travail, et ce pays pauvre sait ce qu'il lui en coûte! N'importe, le parti Jeune-Turc est fier de faire du neuf et d'abandonner la vieille et désuète cité byzantine.

Ankara n'est encore qu'un symbole coûteux de l'avenir.

Mais, nous, réjouissons-nous, car jamais les noires cheminées d'usine ne s'élèveront parmi les minarets de Constantinople.

§

Nous avons jeté un rapide coup d'œil sur l'œuvre accomplie jusqu'ici par Kémal Pacha. Il est dès maintenant permis, à ce sujet, de poser quelques questions qui ne sont pas sans intérêt.

Les Turcs sont-ils susceptibles de s'adapter à la civilisation occidentale? N'ont-ils pas, jusqu'ici, été trop vite en besogne? Les pays d'Europe, et en particulier la France, vers lesquels la Turquie semble se tourner actuellement, entendront-ils son appel?

Il m'a été donné de discuter longuement ces problèmes avec des Turcs de différents milieux et d'entendre les opinions les plus diverses. Il m'a semblé qu'on pouvait généralement diviser les Turcs en deux classes. D'une part, les intellectuels, les fonctionnaires, les officiers; d'autre part, le peuple.

Les premiers ont adopté avec une grande aisance les mœurs d'Occident. Depuis fort longtemps, une partie de la classe dirigeante était en contact avec l'Europe. Non seulement elle était familiarisée avec la langue et la culture françaises, mais beaucoup de ses membres avaient fait de longs séjours et de sérieuses études à Paris, à Londres ou à Berlin. Donc, pour eux, aucun obstacle à l'adaptation. Mais le peuple n'est pas aussi facile à changer. Dans tous les pays, c'est l'ouvrier qui progresse le

plus vite. Le paysan est lent et retardataire. Or, dans ce pays, il n'y a guère que des paysans. Ils n'ont pas encore compris ce qu'on attendait d'eux. On a été trop vite. La lutte contre la religion musulmane, par exemple, si elle a eu du bon, a eu son côté néfaste. Nous avons vu le désarroi de la femme turque, affranchie de tout lien moral. Il en va de même pour le peuple. Il lui manque désormais cette discipline, ce soutien, que la religion, même désuète, que les prêtres, même intéressés et vains, lui donnaient. Livré au seul joug du Code civil et de la police, ne s'apercevra-t-il pas bientôt qu'il lui manque quelque chose? Et lorsqu'il connaîtra nos cinémas, nos bars, nos autos, n'est-il pas à craindre qu'une frénésie de plaisir, de liberté, de gain, ne s'empare de lui? Et ce serait très grave. Si, d'autre part, le paysan reste inadaptable, il risque fort de devenir l'esclave de ses congénères plus instruits, plus civilisés, plus avides de modernisme. Car « Zulfu » n'est pas un mythe. Il existe. Il trafique des autos avec de fortes commissions, il construit des gratte-ciel, il a placé son idéal sous le signe de la pompe à essence. Et puisque, par Zulfu, nous touchons aux députés, il va nous falloir aborder une question bien éloignée de la morale; la politique.

Le mécanisme du gouvernement est fort simple. D'une part, le Ghâzi, souverain maître et seigneur du pays. D'autre part, les députés, presque tous amis, compagnons de plaisirs et serviteurs du Ghâzi.

Le plus grand malheur qui pouvait arriver à la Turquie s'est abattu sur elle et permet de douter de son avenir; le Ghâzi, l'enfant gâté de son peuple, le roi, le Dieu, le Ghâzi est aimé des femmes. Et ceci est plus terrible qu'on ne pourrait le croire. En effet si, comme je l'ai dit, la presse est quelque peu servile, les députés le sont beaucoup plus. Et beaucoup d'entre eux ont su trouver le bon moyen d'accéder à une situation confortable: il s'agit simplement d'être l'ami personnel du

Ghâzi, de boire beaucoup avec lui, et de lui procurer des femmes. Car, si les femmes l'aiment, il le leur rend bien.

Ainsi, pendant de longs mois, la Cour, — c'en est une en fait — se transporte de Dolma-Baghtché à Kutchuksou, de Kutchuksou à Yalova, de Yalova à la plage chic de Moda, à Souhadié, à Altin Kum. Partout, ce sont des fêtes splendides, des réceptions, des nuits de plaisir et d'ivresse. Et le député-courtisan, lorsque, en compagnie de son maître, il aura bien bu, bien dansé, n'aura pas même besoin, à l'époque des élections, d'affronter le soleil et la poussière pour haranguer ses électeurs, car il sera sûr d'être élu. Voici, en effet, comment se passent les élections. Dans chaque circonscription, des affiches au nom du candidat unique sont apposées. Le jour venu, les policiers s'assurent que tous les électeurs sont bien au poste, et que la voix du peuple va parler. Et le bon peuple vote comme un seul homme. S'il se trouve quelque rétif, quelque fou, un solide agent lui tient la main, pour l'aider à poser dans l'urne son bulletin trop lourd. Et Monsieur le député est élu à l'unanimité. Voilà une façon très orientale et très radicale de concevoir la République!

Voilà pourquoi beaucoup de Turcs ont de terribles craintes pour l'avenir de leur pays.

Si la politique intérieure est ainsi corrompue, il n'en va pas de même pour la politique étrangère. Kémal Pacha a compris qu'il lui fallait, de toute nécessité, dans les rapports avec l'étranger, continuer à tenir les rênes d'une main ferme. La Turquie a beaucoup de voisins, et le pire de tous est évidemment la Russie. Devant le grand danger slave, Kémal poursuit une politique fort adroite: d'une part, toute société, tout individu qui auraient quelque affinité politique avec les Soviets seraient impitoyablement châtiés (et, d'ailleurs, il est permis d'affirmer qu'il n'y a pas de communistes en Turquie); d'autre part, les relations officielles entre les deux gouvernements sont excellentes, et l'on prend bien soin qu'elles

le restent. La Turquie n'a pas hésité, par exemple, à subir un traité de commerce fort désavantageux pour elle.

Il ne faut pas éveiller le lion, car la Mer Noire n'est pas large, et l'armée turque, si brave soit-elle, pas nombreuse.

Malgré ces cordiales relations diplomatiques, les Turcs ne sont pas sans inquiétudes. Si un jour l'U. R. S. S. convoitait trop ardemment le précieux et unique débouché oriental que constitue pour elle le Bosphore, rien ne pourrait l'empêcher de s'en emparer.

Environnée, d'une part, par la Perse et l'Arabie, qui ne lui sont d'aucune utilité industrielle ou commerciale, d'autre part par la Grèce, l'ennemie héréditaire, de quel côté la Turquie pourrait-elle se tourner, sinon vers la France, l'amie de toujours?

Beaucoup se plaignent de la froideur et de la négligence que nous manifestons vis-à-vis de la Turquie. Et cette froideur ne date pas de la guerre de 1914. Elle l'a précédée de beaucoup. Il est certain que, même depuis l'entrée de ce pays à la Société des Nations, l'intérêt français ne s'est guère porté vers lui. Il est permis de penser que c'est une faute. En effet, nous trouverions là-bas un excellent débouché pour notre commerce et notre industrie, et nous avons tort de le négliger, surtout en cette période de crise.

Des commandes importantes d'avions ont déjà été faites par la Turquie à la France. Des marchés ont été passés pour des bateaux, des matières premières, des produits fabriqués. Quelquefois, il faut l'avouer et le déplorer, les livraisons ont pu être lentes, mauvaises ou non conformes aux commandes. A chaque fois qu'un tel fait s'est produit, immédiatement la Turquie a cessé ses commandes à la France pour les passer à l'Allemagne. C'est navrant. Sur tous les points, l'Allemagne menace de nous supplanter là-bas; notre influence est par elle sapée chaque jour un peu plus, non seulement au point de

vue commercial, mais diplomatique, ethnique. Déjà l'allemand est enseigné dans les écoles, concurremment avec le Français. Déjà le nombre des amis de la France diminue. Par notre incurie, nous décourageons les bonnes volontés.

Et lorsqu'on songe que nous n'avons pas même d'ambassade à Ankara, alors que l'Allemagne en a une somptueuse, l'on ne peut s'empêcher de rougir.

Il faut souhaiter que le Gouvernement français se rende bientôt un compte exact de l'importance de la question turque. Dans les circonstances actuelles, il serait peut-être imprudent, et certainement peu adroit, de négliger un pays, si pauvre et si éloigné soit-il, qui nous offre un moyen de renforcer en Méditerranée l'influence française, si menacée par l'Italie.

RENÉ DE DANNE.

L'ASSAUT DE PARIS[1]

CHRONIQUE DE FRANCE EN QUATRE ACTES

ACTE IV

Même décor.

Tête à tête, couchés à plat ventre sur le parquet, Laval et Brézé jouent aux dés. Agnès, penchée vers eux, les regarde. Madame Ysabelle, très pâle, face au public, est assise et rêve en une cathèdre occupant exactement la place où se trouvait celle de Madame Ysabeau.

SCENE PREMIERE

YSABELLE, AGNES, LAVAL, BREZE,
et, presqu'aussitôt le lever du rideau, GILLES DE RETZ.

La partie de dés est en pleine activité.

GILLES DE RETZ, *entrant brusquement.* — On joue ici? on s'amuse? et bientôt on s'envolera, on ira courir dehors après les hirondelles?

LAVAL, *bas à Brézé.* — C'est à nous qu'il en veut?

BRÉZÉ. — Et comment sait-il ça?

GILLES DE RETZ. — Décidément je reste en ce château, madame, et c'est moi qui veillerai à votre sauvegarde.

AGNÈS, *aux deux écuyers qui se dressent.* — On lui a raconté notre équipée. Des soldats nous ont vus sur la galerie.

LAVAL. — Mais il n'a pas l'air fâché.

AGNÈS. — Il rit dans sa moustache.

BRÉZÉ, *à voix haute.* — Jouez avec nous, messire Gilles, puisque vous ne partez plus!

YSABELLE. — Et pourquoi ne partez-vous plus, mon-

(1) Voyez *Mercure de France,* n°ˢ 846, 847 et 848.

seigneur? Votre bel attachement à la cause de Jeanne, ce beau zèle enflammé qui nous fit tant de plaisir tout à l'heure, ne serait-il que feu de paille?

GILLES DE RETZ. — Reims et Jargeau répondraient pour moi.

YSABELLE. — Mais vous ne partez plus.

GILLES DE RETZ. — Certain événement, que vous connaissez, dispense mon zèle de cette chevauchée vers Jeanne. Or je vois que, suivant mes conseils, vous n'en avez rien dit à vos gens. C'est bien.

LAVAL, *indigné.* — A vos gens!

AGNÈS, *à Brézé.* — Ils se font des signes.

BRÉZÉ. — Oui, ils ont l'air de s'entendre comme larrons en foire.

AGNÈS, *aux écuyers.* — Quel est ce mystère? (*A Ysabelle.*) Un événement que nous ne devons pas connaître, madame? Devons-nous encore nous retirer?

YSABELLE. — Encore est joli. Restez! (*Après un nouveau signe d'intelligence à Gilles de Retz.*) Tout franc, je vous le dirai. Un événement extraordinaire. La mort de ce pauvre messire de l'Isle-Adam.

LAVAL. — Comment! ce brave seigneur...

AGNÈS. — Madame, est-ce pour nous étonner? qu'inventez-vous là!

YSABELLE. — Soyez plus respectueuse, je vous prie, damoiselle.

AGNÈS. — Oh! pardon.

GILLES DE RETZ, *sévèrement.* — Madame de Lorraine vous dévoile un secret, et cette fois, ce n'est pas bien. (*Dans un rire équivoque.*) Mais non, puisque je viens vous en parler.

LAVAL, *à Brézé.* — Diable! quand se sont-ils vus?

AGNÈS. — C'est un badinage, on se moque de nous.

BRÉZÉ, *à voix haute, narquoisement.* — Il est donc mort, ce gros défenseur de Paris?

GILLES DE RETZ. — On ne peut plus mort, — tué par

les gens de messire La Hire, là, dans cet escalier. Mais il l'aura voulu!

BRÉZÉ, *un doigt vers le fond de la salle.* — Quel escalier? celui-ci?

GILLES DE RETZ. — Non, celui-là, qui mène aux caves. (*Devant l'ébahissement des jeunes gens.*) Tué! tué! vous dis-je!

YSABELLE. — Que venait-il faire ici, après le beau congé que lui donna madame Yolande?

GILLES DE RETZ. — Dieu seul le sait. Espionner peut-être.

YSABELLE. — Cela, je ne crois pas. Messire de l'Isle-Adam était tout gentilhomme.

AGNÈS. — Très honorablement il me remercia de quelques paroles...

GILLES DE RETZ, *malicieux.* — Enfin, on ne change pas le destin!

BRÉZÉ. — Je n'y comprends goutte. Mais pour du nouveau, c'est du nouveau.

GILLES DE RETZ. — Autrement dit, ça fait passer le temps, n'est-ce pas?

BRÉZÉ. — Oh! monseigneur... Eh! bien, oui! Ce jeu de moquerie et de parlerie remplace avantageusement le double zéro et le double six, morne distraction en attendant le retour de dame Yolande.

GILLES DE RETZ. — Mais de par tous les diables, jeune entêté! je vous affirme que c'est vrai!

BRÉZÉ. — Ne vous fâchez pas, messire. Monsieur de l'Isle-Adam a été tué dans cet escalier. Pas celui-là, — celui-ci.

AGNÈS. — Et vous ne nous en avez rien dit, madame?

YSABELLE. — Ce fut le secret de monseigneur, qu'il me permet à l'instant de vous dévoiler.

GILLES DE RETZ. — Oui, j'ai réfléchi. J'ai pris une décision.

LAVAL, *à Brézé.* — Ils s'étaient vus. Mais quand? quand?

BRÉZÉ. — Ne fais pas le canard. Ecoute-les.

GILLES DE RETZ, *sévère, aux jeunes gens.* — Et le pire! Cette mort est de votre faute, et à vous aussi, damoiselle. Comment! vous abandonnez, félons, une grande et noble dame pour jouer aux hirondelles autour de ce château?

LAVAL, *à Brézé.* — Nous y sommes.

GILLES DE RETZ. — Honte et traîtrise! Et quand, moi, je viens faire mes adieux à cette noble dame...

BRÉZÉ. — Mais vous les aviez déjà faits.

GILLES DE RETZ. — Hum, ceci ne vous regarde... comment la trouvé-je, dans le grand silence tombant de ces murailles? A peine sortie d'un long évanouissement, toute chétive, grelottant la peur.

YSABELLE. — Vous voulez dire presque morte.

AGNÈS. — Serait-il vrai, madame!

YSABELLE, *fermant les yeux.* — Oui. L'horrible combat dont je fus témoin...

AGNÈS. — Et vous ne nous avez pas appelés?

YSABELLE. — Le pouvais-je, n'étant plus de ce monde.

GILLES DE RETZ. — Eh! bien, c'est du joli, tout cela!

AGNÈS. — Je ne me pardonnerai jamais.

GILLES DE RETZ. — Et combien de temps l'avez-vous laissée ainsi, chenapans, et vous damoiselle?

LAVAL. — Mais quand nous revînmes...

YSABELLE. — Au bout d'une demi-heure.

LAVAL. — Madame de Lorraine dormait encore, et elle était seule.

GILLES DE RETZ. — Ne vous défendez pas! Toujours est-il que j'arrivai plus tôt que vous et la trouvai... je vous l'ai dit...

YSABELLE. — Certes, avec une pauvre mine.

GILLES DE RETZ. — Et telle que, moi, soldat, je ne savais comment la réconforter.

YSABELLE, *bas à Gilles de Retz.* — En cela, vous vous trompez, messire, et vos nouvelles espérances m'ont vite ressuscitée.

BRÉZÉ, *à Laval.* — Alors, quoi, c'est vrai?

AGNÈS. — Non, non, je ne me pardonnerai jamais!

GILLES DE RETZ, *galamment.* — Et cependant, chère belle, je vous pardonne et madame de Lorraine aussi vous pardonne. Car sans vous, sans ces infâmes écuyers, sans leur félonie! l'événement n'eût pas eu lieu. Ce bon messire de l'Isle-Adam ne fût pas entré dans cette chambre. Nos écorcheurs ne l'eussent pas tué. Paris, dont il était l'habile défenseur, se trouvait ce soir mieux défendu. Moi je traînais par les routes avec mes gaillards avinés. Et Jeanne hésiterait peut-être encore à convaincre le roi de... Mais il suffit.

AGNÈS, *dans un grand mouvement d'espérance.* — Oh! dites-le, messire!

BRÉZÉ, *courant vers Gilles de Retz.* — A moi!

LAVAL, *de même.* — A moi!

GILLES DE RETZ. — Il suffit, — comme il doit vous suffire d'avoir été « les instruments de la Providence: à petites causes grands effets! » comme disait ce brave messire Tanneguy du Châtel, dont au conseil du roi la parole sentencieuse m'endormait si profondément. (*Aux deux écuyers.*) De là à vous faire chevaliers! (*A la suivante*) et vous, dame d'honneur de la jeune reine...

Agnès est prise d'un tressaillement.

YSABELLE. — Oh! ça, non! C'est que j'y tiens à ma damoiselle! (*Agnès vient s'agenouiller auprès d'Ysabelle qui tendrement la câline.*) Mais Jeanne, mais notre guerrière, que sait-elle de tout cela?

GILLES DE RETZ. — J'attends beaucoup des grâces pour elle de ladite Providence, et plus encore de la rapidité de mes éclaireurs, ceux-là frais comme l'œil, que je lui envoyai portant cette nouvelle. Le roi ne saurait laisser échapper si belle occasion, qui tient du miracle.

LAVAL. — Mais la trêve, monseigneur?

GILLES DE RETZ. — Nous en reparlerons quelque autre jour... La Pucelle, comme je le sens dans mon âme, inclinera ses troupes vers Paris. Je la rejoindrai au passage.

AGNÈS. — Ah! messire, puissiez-vous dire vrai!

LAVAL. — Et elle passerait ici même?

GILLES DE RETZ. — Non, ce serait un détour. Je l'irai joindre vers Conflans.

YSABELLE. — Hélas! vous nous quitterez encore. Et si quelque autre événement, dans ce maudit château, m'apporte une nouvelle peur? Qui viendra m'en sauver? (*Désignant les jeunes gens.*) Je ne compte pas sur ceux-là.

AGNÈS. — Oh! madame.

LES DEUX ÉCUYERS. — Madame!

GILLES DE RETZ. — Que mon espoir ait valeur au ciel, que Jeanne le réalise, vous n'attendrez plus longtemps madame Yolande.

YSABELLE. — Elle sera furieuse.

GILLES DE RETZ. — A cela nul remède. Cependant, s'il me faut partir avant son retour, j'aviserai, madame, — car je veille sur vous. (*A la suivante et aux deux écuyers.*) Vous entendez, je veille sur madame de Lorraine! (*A part.*) Mais que fait ce portier? Est-il si long d'enterrer un mort?

A ce moment on entend au loin la musique de la reine.

AGNÈS. — Comment! toujours la *Cassignèle?*

GILLES DE RETZ. — Oui...

Entre le portier d'Ysabeau, qui se tient à la porte du fond.

YSABELLE. — Quel est cet homme?

GILLES DE RETZ. — Attendez, je répondrai aux deux questions. Tout d'abord, excusez-moi, mesdames, j'ai chargé cet homme d'un soin pieux. (*Il remonte vers le portier qu'il interroge à la muette. Celui-ci, faisant les*

gestes de quelqu'un qui bêche la terre profondément, puis couche un mort dans une fosse, lui laisse à entendre que certain ouvrage est terminé. Gilles de Retz le congédie. A Ysabelle.) Ce personnage, qui vient de sortir, est tout bonnement le portier de la reine. Homme précieux, d'espèce non rare, toujours gagné au plus offrant.

AGNÈS. — La vilaine figure.

GILLES DE RETZ. — C'est lui qui vint révéler à l'un de mes capitaines les allées et venues dans les douves du pauvre messire de l'Isle-Adam. Et grâce à lui ce cher seigneur, qu'il eut la malice de poignarder dans le dos, put être achevé par nos bougres.

BRÉZÉ, *désignant la petite porte.* — Là?

GILLES DE RETZ. — Là.

YSABELLE. — Horreur!

GILLES DE RETZ. — Fiez-vous-en à moi, cette espèce ne vivra pas longtemps. Devant que je ne parte, il sera pendu.

Soupir de satisfaction générale, hors de madame Ysabelle.

YSABELLE, *à part.* — N'ai-je pas entendu un bruit... un choc étrange... quand je revins à moi, et un cri? Mais où? Ce n'était pas de ce côté. Non, non, je rêve encore... je ne sais plus.

GILLES DE RETZ *qui, en souriant, s'est approché de la fenêtre.* — Et maintenant, pourquoi toujours la *Cassignèle?* Voilà! Madame Ysabeau ne va plus à Paris. Je ne le veux point. (*Avec dignité.*) Les nouveaux événements, la trêve bientôt rompue (du moins, selon notre espoir), et certaine mèche de cheveux qui nous manque, ont incité notre prudence à ne point trop vite nous séparer de cet otage royal. Monseigneur Charles en pensera ce qu'il voudra, si la Pucelle m'en sait gré. Mais écoutez le plus gentil de l'affaire. Séparant dame Ysabeau de ses fols Bourgeois, que j'ai repoussés à cul-semelle dans la plaine, je l'ai parquée avec tous ses compagnons, à la façon

des gypsies d'Espagne, sur une portion un peu plus sèche des douves. Il y reste encore de la boue, tant pis! Dame Ysabeau n'a coutume de danser. Je lui permettais la musique. Celle-ci vous gêne? Bien, j'irai la lui interdire.

AGNÈS. — Elle vous prendra aux cheveux.

GILLES DE RETZ. — Pas deux fois! (*Saluant Ysabelle.*) Adieu, madame.

Il va pour se retirer.

BRÉZÉ, *courant à lui.* — Messire, votre retard à courir vers Jeanne, la mort de l'Isle-Adam, vos nouveaux grands espoirs, vous nous avez dit que tout cela, c'était notre faute. Malgré l'honneur que j'en ressens, je ne suis pas convaincu. C'est peut-être, aussi bien, la faute de dame Ysabeau et de sa harangue?

GILLES DE RETZ. — De dame Ysabeau? En ce cas remontez plus haut, vilain petit écureuil! la faute de la Bavière dont elle est issue, de l'empereur Charlemagne qui a créé la Bavière, et de Dieu qui créa le monde.

BRÉZÉ. — Et qui a créé Dieu?

GILLES DE RETZ, *lui talochant la joue.* — Le pape! (*A Ysabelle.*) Demeurez tranquille, madame, et reposez. Je veille sur vous.

Il sort.

SCENE II

YSABELLE, AGNES et les deux ECUYERS.

AGNÈS. — Je veille sur vous! je veille sur vous! mais nous aussi nous veillons sur vous.

YSABELLE. — Damoiselle Agnès, vous fûtes infidèle, et vous, messires, imprudents. Laissons cela! J'ai ma part de la faute, je le sais. La mort de ce pauvre seigneur m'a tout endeuillé l'âme.

BRÉZÉ. — Selon messire Gilles, vous ne devez pas regretter...

YSABELLE. — Je ne regrette rien. Que me faites-vous dire encore!

AGNÈS. — Oui, de quoi vous mêlez-vous?

YSABELLE. — Suis-je insensible?...

AGNÈS. — Madame, vous devriez écouter les bons avis de monseigneur. Nous aurons bientôt à voyager. Reposez-vous.

YSABELLE. — Ici? Non, je suis énervée, je ne dormirais pas.

AGNÈS. — Voyons, tout est calme à présent, et s'il n'y avait point cette damnée musique... Tiens, on ne l'entend plus.

BRÉZÉ. — Ça reprend, ça cesse, ça reprend, sans doute au gré des lubies de la mégère. Que dites-vous de cela? dame Ysabeau changée en grenouille de marais: plouf, plaf, plouf, plaf.

AGNÈS. — Qu'est-ce que ça veut dire: plouf, plaf?

BRÉZÉ. — Ça veut dire patauger dans la boue.

AGNÈS. — Mais non, la reine est dans sa litière.

BRÉZÉ. — Tant pis. D'ailleurs vous n'en savez rien.

YSABELLE. — Messire de Laval, vous rêvez?

LAVAL. — Je songe au grand courage qu'il vous fallut, madame, lorsqu'à vos yeux, cette bataille... (*Il hésite. Ysabelle le regarde fixement.*) Monsieur de l'Isle-Adam était brave. Comment s'est-il comporté?

YSABELLE. — Je vous interdis de me questionner à ce sujet!

LAVAL, *mortifié.* — Bien, madame.

YSABELLE. — Allons, messire, ne boudez pas... Vous le voyez, j'ai du mal à me remettre... (*Un silence.*) Je vous demande pardon.

LAVAL, *se précipitant à ses pieds.* — Oh! madame.

YSABELLE. — Relevez-vous, imprudent écuyer! Tenez, messires et damoiselle, pour me changer les esprits, je voudrais... oui, je voudrais jouer à quelque jeu.

AGNÈS. — Avec nous?

YSABELLE. — Avec qui voulez-vous que je joue?

BRÉZÉ. — Aux dés?

YSABELLE. — C'est maussade et je n'y comprends rien.

BRÉZÉ. — Pas difficile pourtant.

YSABELLE, *à Brézé.* — Messire, veuillez regarder si nos servants ne sont pas dans la cour.

BRÉZÉ, *sautant vers la fenêtre.* — Voilà! Ils n'y sont pas... Vous ne voulez plus jouer?

YSABELLE. — Si, mais à quoi jouer?

AGNÈS. — Pigeon vole?

YSABELLE. — Non, vraiment, non.

AGNÈS. — Colin maillard?

YSABELLE. — Et vous me disiez de me reposer.

AGNÈS. — A la main chaude?

BRÉZÉ. — Ou plutôt à se lire dans la main!

YSABELLE. — Vous savez lire dans les mains?

BRÉZÉ. — Non.

YSABELLE. — Alors!...

AGNÈS. — Et puis, moi, j'ai assez de ce jeu.

BRÉZÉ. — Oui, maîtresse royale!

AGNÈS. — Ah! vous, prenez garde!

Elle le bat.

BRÉZÉ. — Vous aurez beau faire, je vous aimerai toujours.

LAVAL, *à Ysabelle.* — Aux devises, madame? à la charade?

YSABELLE. — Il faut répondre, imaginer... Ma tête est dans les nuages.

BRÉZÉ. — J'ai trouvé. A visiter la maison!

YSABELLE, *sévèrement.* — Voudriez-vous, messire, ajouter à votre première faute? voudriez-vous encore me quitter?... car, moi, je ne pourrais vous suivre.

AGNÈS. — Oh! ce serait vite fait! Plus de danger nulle part maintenant, puisqu'on est si bien gardé. Confiez-moi cet enfant et, derrière sa petite épée, nous irons,

nous irons, nous vous trouverons une chambre d'aspect honnête...

BRÉZÉ. — Ne sentant pas trop le fantôme.

AGNÈS. — ...et un beau grand lit où vous étendre.

YSABELLE. — Pour jouer à dormir? Et ce sont là les jeux que vous m'offrez! gronder sur votre absence en espérant votre retour, puis le sommeil? Oh! mais, je vous connais maintenant! vous êtes toujours en querelle et ne reviendrez que l'an prochain avec les hirondelles.

Agnès fait mine de pleurer, Ysabelle de bougonner.

LAVAL, *soudain perdu dans un rêve poétique.*

Vous êtes toujours en querelle
Et ne reviendrez qu'avec les hirondelles.

AGNÈS, *avec de faux sanglots.* — Madame, c'était pour le bien... Messire de Laval fût resté... Je n'ai pas de chance aujourd'hui...

YSABELLE. — Vous avez raison, je prends tout de travers.

BRÉZÉ, *indiquant la porte de gauche.* — Commençons par là!

YSABELLE. — Non! vous ne sortirez pas!...

Un silence gêné que rompt soudain *la Cassignèle,* dont la musique va décroissant, Après un nouveau silence.

BRÉZÉ, *d'une voix lugubre.* — Mais c'est ici que ça sent le fantôme. (*Encore un silence.*) Qu'en penses-tu, Laval?

LAVAL, *du fond de son rêve.* — Ça sent, je crois... ça sent l'humidité...

Vous êtes toujours en querelle
Et ne reviendrez qu'avec les hirondelles.

AGNÈS, *sentencieusement.* — Je ne sais ce que peut être l'odeur de fantôme, mais je puis vous jurer que

dans cette chambre, à peine quittée de madame Ysabeau, ça sent le moisi.

Brézé. — Le champignon.

Agnès. — C'est même chose.

Brézé. — Non, ça a une tête.

Agnès. — Eh! bien?

Brézé. — Comme les fantômes.

Agnès. — Oh! vous, n'est-ce pas! toujours à me contredire!

Elle le bat de nouveau.

Brézé. — Tuez-moi donc, je vous aimerai toujours!

Ysabelle. — C'est cela, grippez-vous, jouez à vous disputer, que je m'amuse un peu!

Agnès passe un croc-en-jambe à l'écuyer qui s'étale.

Brézé, *se couchant sur le ventre, se met à ramper vers Agnès.* — Regardez: suis-je beau! Dirait-on pas le serpent de la Bible? Je vais vous tenter.

Agnès. — Puisque vous faites le reptile, passez-moi ce coussin.

Brézé *ramasse le coussin et, s'étant levé, le tient droit un peu au-dessous de son cœur.* — Avec mon cœur dessus.

Agnès, *attrapant le coussin.* — Gardez le cœur.

Elle glisse aimablement le petit oreiller derrière la nuque de madame Ysabelle.

Brézé. — Il vous reviendra.

Agnès. — Qui?

Brézé. — Le cœur (*saluant*) sur un autre coussin.

Il lui en tend un autre.

Agnès, *le lui arrachant.* — Le têtu! (*Elle jette le coussin au plancher, non loin de la cathèdre et, triomphante, s'assoit dessus. A Guy de Laval.*) Et vous, bel écuyer, à quoi songez-vous, le doigt en l'air?

Brézé. — Regardez bien, c'est un doigt qui remue.

Agnès. — Non, il ne remue pas.

Brézé. — Il remuait. (*Laval scande avec le doigt sa laisse poétique.*) Tenez! il re-remue.

LAVAL.

Vous êtes toujours en querelle...

Brézé. — Monsieur nous fignole un couplet. Ta ta ta ta ta ta. — Ta ta ta ta ta ta.

Agnès. — En effet, comme cela, ça rime.

Brézé. — Monsieur, regardez-le bien, si vous l'examinez, c'est un barde. Il compose à ravir les fées, des lais, des triolets.

Agnès. — Mais nous le savons tous!

Brézé, *jaloux.* — Oui, coquine.

Agnès. — Eh! bien, c'est moi qui ai trouvé! Chantez-nous, messire Guy, chantez-nous, pour ravir madame et nous-mêmes, une de vos chansons. (*Elle bâille.*) Cela nous délassera.

Ysabelle. — Cela reposera notre âme de tout ce que nous entendîmes.

Agnès. — N'est-ce pas, madame?

Laval. — Mais que dites-vous là, damoiselle, je ne sais pas chanter.

Ysabelle. — Ce n'est point l'avis de monseigneur Gilles.

Laval. — Monseigneur Gilles et moi sommes bretons et, entre nous, bretons, chanter c'est réciter. La poésie est un chant.

Brézé. — Soyons justes, madame, il ne sait pas chanter. Moi, pour le gazouillis, je vaux tout un poulailler: lui, deux.

Agnès. — Alors vous réciterez.

Laval. — Tout haut?

Agnès. — Comment, tout haut?

Laval. — Sans ménestrel qui m'accompagne, je ne pourrais...

Agnès. — Oh! le contrariant écuyer! Il ne sait pas

chanter et il veut de la musique. Celle de madame Ysabeau ne vous suffit donc pas?

LAVAL. — Celle-ci me gêne.

YSABELLE. — Purifiez-en l'air.

LAVAL, *dans un élan.* — Madame!...

YSABELLE. — J'en serai heureuse.

LAVAL. — Bien, je réciterai.

AGNÈS, *clignant de l'œil.* — Et quoi?

LAVAL. — La Dame des Belles-Cousines.

BRÉZÉ. — Oh! mais non! c'est pleureur et c'est ennuyeux. Dis-nous Jeanne d'Arc. Dis-nous l'Angélique. Dis-nous la Pucelle. Dis-nous la Bergère. Dis-nous...

AGNÈS. — On ne vous a pas prié de réciter vous-même.

BRÉZÉ, *à Ysabelle.* — Ah! madame, joignez-vous à moi! Dis-nous la guerre! Dis-nous la Victorieuse!

AGNÈS. — La Victorieuse, oui! oui! et nos victoires!

YSABELLE. — Messire Guy, chantez-nous Jeanne, chantez-nous Jeanne d'Arc.

Guy de Laval s'incline et semble méditer; bientôt il se redresse et tend un bras comme pour mieux déclamer.

BRÉZÉ, *dans l'enthousiasme.* — De Domrémy, de Vaucoulour à Beaugency, à Orléans, en passant par Fierbois! Chinon!

AGNÈS, *de même.* — Et Reims! et Reims!

YSABELLE. — Et l'entrevue avec le gentil Dauphin.

AGNÈS. — Et Patay!

LAVAL, *illuminé.* — C'est là que je la vis pour la première fois. Je combattis auprès d'elle.

YSABELLE. — Ecoutez-le.

LAVAL.

Ni les hauts faits du temps passé,
Ni ceux des Anges...

YSABELLE, *l'interrompant.* — Pardon, messire. (*Bas à la suivante.*) Agnès, n'avez-vous pas entendu, là derrière, comme une plainte... ou un cri...

Elle désigne un point vague sur la gauche.

AGNÈS. — Non, madame, c'est toujours cette musique d'enfer.

BRÉZÉ, *se tournant vers la fenêtre.* — Et moi, j'entends de gros jurons, là-bas.

AGNÈS. — Oui! et la musique, nous ne l'entendons plus. Messire Gilles est passé par là.

YSABELLE. — Seigneur Guy de Laval, ne m'en veuillez pas. Effacez-nous le souvenir de madame Ysabeau.

LAVAL. — Eh bien, non! à présent je ne veux plus!

YSABELLE. — Comment, vous êtes fâché? Ne vous ai-je demandé pardon?

LAVAL, *s'agenouillant aux pieds d'Ysabelle.* — Oh! ce n'est point cela. Mais... honneur aux damoiselles.

YSABELLE. — Aux damoiselles? Je n'en vois qu'une. Je ne vois que vous, Agnès.

LAVAL. — Et c'est vous qui réciterez!

AGNÈS. — Moi!... et pourquoi donc?

LAVAL. — Souvenez-vous de Montlhéry.

BRÉZÉ, *dressant l'oreille.* — Hé?

AGNÈS, *rougissante.* — Messire...

LAVAL. — Sous des millions d'étoiles, ne vous ai-je pas appris toute la fin de la chanson?

AGNÈS, *le sourire vers lui.* — Et quelques jours en ça, tout le commencement.

BRÉZÉ. — Ils avouent... (*Magnanime.*) Seigneur, je pardonne.

YSABELLE. — Allez, damoiselle.

BRÉZÉ. — Commencez, damoiselle.

LAVAL. — Et s'il vous manque un mot, je serai là, je vous le soufflerai.

AGNÈS. — Oh! vous n'aurez point la peine. (*Haussant les mains à ses tempes et fermant les yeux.*) Laissez-moi me recueillir cependant. (*A part.*) Aurais-je peur?

Brézé se met à rôder autour de madame Ysabelle et à gratter les pieds de sa cathèdre.

YSABELLE. — Que vous prend-il de tourniquer autour de moi?

BRÉZÉ. — Je tâte, madame, je tâte. Les chaises de dame Ysabeau tombent à la renverse lorsqu'on leur récite de la poésie. Et je ne voudrais point que vous cheyez. Je veille sur vous. (*Il frappe à petits coups sur le bois.*) Non, celle-ci me paraît solide. (*Se relevant, à damoiselle Agnès.*) Eh! bien, voyez-vous ça! devant le barde lui-même elle osait, devant notre Cour d'Amour elle a peur. Oh! la grande lâche!

AGNÈS. — Je n'ose pas, moi! J'ai peur, moi!

LAVAL, *soufflant.*

Ni les hauts faits du temps passé,
Ni ceux des Anges au ciel même,

AGNÈS, *entraînée dans un irrésistible mouvement de ferveur.*

Ni de l'Amour n'ont surpassé
Les tiens, ô Jeanne de Lorraine!
Clamons : la belle vie, ma foi,
Toute à la France et toute au roi!

Voici femme suave et tendre
Qui, bergerette à ses moutons,
Devint homme sans plus attendre,
Le plus fier lancier de renom.
Quel honneur pour le Féminin,
Dites, coiffes et hennins!

LAVAL. — Coëffes! damoiselle, coëffes! à l'ancien style. « Dites, coëffes et hennins. » Ou bien il me manque un pied.

AGNÈS.

Dites, coëffes et hennins!

mais ne m'interrompez plus.

Brézé. — Ces bardes avec leurs grandes ailes, ont-ils peur d'être boiteux!

Agnès. — Ah! vous encore, si vous vous y mettez!

Ysabelle. — Messire de Brézé, soyez sage. Déjà cette poésie m'enchantait, ces versets à la bergerette m'ont toute émue. Allez, allez, j'écoute.

Agnès.

Bergère fut, sans contredit,
Filant à main rêveuse et blanche
Les fils tombés du paradis
Et les rayons entre les branches,
En même temps, vers la preslaie,
Que sa laine couleur du lait;

Bergère fut, grave et sereine,
Sifflant parmi ses dents de lait
Jolis sirventes et doux lais
Aux fées, à la Vierge, à des reines,
Bergère et filant sa quenouille
Au bec, aux yeux ronds des grenouilles.

Brézé. — Je la vois!

Laval. — Chut!

Ysabelle. — Douce petite Jeanne...

Agnès.

Où coule une claire fontaine?
La plus claire est au Bois-Chenu :
Toutes les fées y sont venues
Prendre jeunesse de l'eau saine
En y buvant, en s'y mirant,
En s'y lavant le nez souvent.

Aussi l'Arbre-des-Fées l'ombrage,
Le hêtre aux feuilles qui voyagent,
Vienne la bise, avec les fées
Dans l'air en troupes décoiffées.
Lors, le remire dépouillé
La Fontaine-des-Groseilliers.

Ysabelle. — La jolie voix, damoiselle.

BRÉZÉ. — Les jolis vers, monsieur de Laval... Votre fontaine, on s'y baignerait.

LAVAL, *lui serrant la main.* — Merci.

BRÉZÉ. — Tes groseilliers, on en mangerait!

LAVAL. — Gourmand!

YSABELLE. — Allons, continuez.

AGNÈS.

Mais soit l'hiver, mais soit l'automne,
Mais en été comme au printemps,
La jeunesse autour s'y guerdonne
D'être jeunesse et tant et tant!
On joue à la course, à la paume,
A « Boute-ici ton nez, Guillaume,

« Ferme les yeux: que sens-tu là? »,
A colin-maillard, et le soir,
Quand Biget corne aux bœufs, voilà
Que l'on fait la ronde — il faut voir!
Folle, et qu'on se mêle essoufflés
Et la joue rouge au chœur des fées.

BRÉZÉ. — Ah! danser, danser avec Jeanne!

YSABELLE. — Gaie petite Jeanne...

AGNÈS.

L'angélus peut aller son branle
Au clocher sonner bas et haut,
La « mé » crier qui la gourmande,
Jeanne s'en donne à cœur d'oiseau;
Et chantant les mots à la ronde
De tout ce qu'elle sait au monde,

Poursuit le vol des fées malines;
Elle est dans les prés à courir,
Et semble chose en tout divine
Et de la voir et de l'ouïr
Chanter vieux cantiques latins
Ou prédictions de Merlin.

BRÉZÉ. — Le royaume de France perdu par une catin...!

LAVAL. — Mais tais-toi donc!

AGNÈS.

Or, le temps des fées passe vite,
Première foi de la jeunesse,
Et le temps vient, petits, petites,
D'évoquer les saints après messe.
Fillette, au cœur des lilas bleus,
Sainte Colette évoquait Dieu.
Ainsi Jeanne, entre l'aubépine,
Fit pour l'archange Saint-Michel
Et ses deux belles Catherine
Et Marguerite, fleurs du ciel.
Jeanne les vit hors de l'église.
Comment? ne sais : par voies exquises.

YSABELLE, *ravie.* — Par voies exquises...

AGNÈS.

Las! las! ce don miraculeux
Se perd avec la joie de vivre
Chez les enfants nés d'orgueilleux :
Comme à s'entreplaire ils se livrent!
Las! las! ce don s'en va toujours
Aux mars, avril, mai des Amours.

Brézé courbe un front apitoyé que Laval lui redresse d'une pichenette.

Il n'en fut point queussi-queumi,
Tant s'en faut-il, pour ma bergère.
De haut, Jésus l'avait choisie,
La nommant son varlet sur terre,
Et nous savons quelle espérance
Il fondait sur son innocence.

BRÉZÉ. — Oh! oui, nous le savons!

LAVAL. — Il ne se taira pas.

AGNÈS. — C'est moi qui me tairai, si vous ne vous taisez tous les deux!

BRÉZÉ. — Moi, je ne jure rien.

YSABELLE. — Poursuivez, damoiselle.

AGNÈS.

Les Saints ont des voix à l'aurore
Magiques, fines, voix d'abeilles,
Qui sortent de leur forme en or
Bercée par des branches vermeilles.
Les trois Saints de Jeanne y chantaient.
Nous savons bien ce qu'ils disaient.

YSABELLE. — Sainte petite Jeanne...

AGNÈS.

Ce fut au jardin de son père,
Contre l'eau verte où fuit la truite,
Que lui vinrent des voix si chères
Entre aubépine et clématite,
Devant son village endormi
Sous trois Abeilles, Domrémy!

A fin matin, ce n'est pas plus
Que trois légers menus points d'or
Les trois Bienheureux descendus
En la nuée qui s'évapore,
Trois Saints: l'archange et les deux Saintes,
Vers ce bourg dont la cloche tinte.

Ils abordent les saules gris
Où se tend l'iris d'un bel arc.
Y voici nos Bienheureux pris!
Oiseaux, farfadets ou monarques?
Soudain géants! ne disant rien,
Sinon ce que nous savons bien.

BRÉZÉ. — Oui! oui!

LAVAL. — Brézé!

AGNÈS.

Sinon ce que nous admirons
Et que Jeanne en son cœur adore,
Peu de mots qui seront l'Aurore
D'heureux temps que les gens vivront,
Peu de mots, tous à répéter
Par un roi dans l'éternité.

BRÉZÉ, *n'y tenant plus.* — Peu de mots, tous à répéter par un roi dans l'éternité!...

LAVAL *lui clôt la bouche de sa main.* — Tais-toi, voyons, ce sont mes vers.

AGNÈS.

Les gens sont Français, le roi, Charles.
Les mots étaient qui sont anciens :
« Reste preude, vierge et sans liens.
« C'est Michel-des-Cieux qui te parle.
« Et maintenant c'est Marguerite.
« Ecoute, elle aime à parler vite. »

Et Marguerite : « En la pitié
« Qui est au royaume de France,
« Garde tes âme et cœur entiers.
« Le ciel verra ta récompense.
« Ecoute à présent Catherine.
« Ouïs-la bien : sa voix est fine. »

Et Catherine : « Il te faudra,
« Noble et hardie comme est ton nom,
« Guerrière en fleur, trouver le roi,
« Te révéler digne, à Chinon,
« De rompre Anglais sur ses provinces,
« Puis de l'aller sacrer dans Reims. »

Brézé lève les bras au ciel.

LAVAL. — Ne t'envole pas!

AGNÈS.

Quatre ans et plus (mais plus non guère)
Michel, Catherine et Margot
Vinrent parler à la bergère,
Soit jour de pluie et d'escargots,
Soit jour d'azur et de blés d'or,
Ou de bourrasque, neige et mort,

Vinrent parler — Michel haussant
Un glaive effroyable en sa main,
Les Saintes deux lys avenants —
Tant au Bois-Chenu qu'au jardin,
Tant aux prés qu'au Château de l'Isle :
Jeanne écoutait, sage et docile.

YSABELLE, *en grande émotion.* — Jeanne écoutait, sage et docile...

AGNÈS.

Qui donc vit choses advenir
Et qui d'abord n'y croyait pas?
Son père Jacques. A vrai dire
Il goûtait le bon saint Thomas.
Mais qui pouvait croire à tel gré
Jeanneton? nuls, ni le curé.

BRÉZÉ, *à Laval.* — Ni le curé, tu entends, ni le curé!

AGNÈS.

Or ce n'étaient fumées de fable
Ou vues que pour le visuel,
Ces beaux Saints au toucher réels
Et pour le nez moult agréables.
Jeanne le dit sous sa cornette
A sa petite amie Hauviette.

Brézé tend l'oreille.

A bien d'autres encor, ma fi!
A sa bonne maman Romée...
On ne croit qu'après renommée.
Croire en Dieu serait un défi
Du cœur à la raison — holà!
Si l'évangile n'était là.

BRÉZÉ. — Bien vrai ça.

AGNÈS.

Et pourtant ces Voix immortelles,
Nous y croyons, Français joyeux,
Y croirons tant que le Soleil
Pendra son nid au toit des cieux.
Lors n'y croyaient, Romée ou Jacques,
Plus qu'à de l'or en bousé d'vaque.

Brézé bat des mains.

Français hardis — joyeux de croire
En un passé touché du doigt
Par tout un peuple — huez ma voix!
Elle est si bien connue l'Histoire

De Jeanne et de sa Mission.
Qu'y mettrai-je? Ma passion?

BRÉZÉ. — Oui, oui, ta passion, Laval! Notre passion!

LAVAL. — Et notre foi!

YSABELLE, *des larmes dans les yeux.* — Notre amour!

AGNÈS.

Vous ferai-je suivre d'un cœur
Ouvrant les ailes de la foi
Les premiers pas du Lys en fleur
Vers son gentil dauphin le roi?
Quelle emprise où bondit l'amour,
Les voyages de Vaucoulour!

Il en fut deux et bien moqués
De tous les croquants au village,
Pensant Jeanne emberlucoquée
Du Diable et voire davantage,
Pas trop de messes étouffée
Et quasiment tournée en fée.

BRÉZÉ. — Culs-terreux!

LAVAL. — Cul-terreux toi-même qui souilles mes parterres!

YSABELLE. — Et vous ravalez nos paysans, messire.

BRÉZÉ. — C'est bien, je retire. Jacques-Bonshommes!

YSABELLE. — Oh! le méchant écuyer! Je vous battrais...

AGNÈS. — Ecoutez plutôt, madame, écoutez les adieux de Jeanne, si simples, si simples, à tout ce qu'elle aimait.

Adieu, mon arbre, adieu, mon hêtre :
Devers messire Baudricourt,
Adieu, je vais à Vaucoulour;
Adieu, moutons et brebiettes,
Adieu, clocher plein de misère,
Adieu, mon petit cimetière.

Adieu, m'amie, adieu, Mengette,
Adieu, Guillemine, Hauviette,
Adieu, Domrémy, la rivière,
Le toit de mon père, adieu mère,

Devers messire Baudricourt,
Adieu, je vais à Vaucoulour!

Ysabelle pleure dans sa main.

AGNÈS. — Dois-je plus loin suivre Jeanne?

YSABELLE. — Je n'ai plus hâte de voir nos servants.

BRÉZÉ, *à Laval.* — C'est un triomphe.

AGNÈS.

Baudricourt, le plaisant messire,
Brusque soldat, franc capitaine,
Rit largement dans sa bedaine
Et haut! lorsqu'il vint à l'ouïr
Conter, mon Dieu, vous savez quoi :
Le commandement de ses Voix.

Les solives de la maison
Etaient de bon chêne, sinon
Tout par ce rire eût éclaté.
« Ça, va te faire fouetter! »
Rugit-il, la première fois.

BRÉZÉ. — Si j'avais été là!

AGNÈS.

La seconde? — Ecrivit au roi.

Est-il à Dieu rien d'impossible?
C'est un grand fauteur de miracles.
Et nous savons tous par la Bible
Que nul ne lui peut faire obstacle.
A Dieu donc ce fut turlutaine
De tricher un vieux capitaine.

BRÉZÉ, *battant des mains.* — Comment s'y prit le bon Dieu? c'est un malin!

AGNÈS.

Jeanne partout s'en va narrant
Le désastre encore inconnu
De la bataille des Harengs.
Voilà comment s'y prit Jésus
Pour mettre en effroi Baudricourt,
Qui ne sut rien qu'après trois jours.

Brézé se rigole.

Devineresse et prophétesse,
Jeanne lui parut un fardeau
Qui ne tiendrait pas sur son dos,

Brézé courbe le dos.

Une chienne à rompre sa laisse,

Brézé aboie.

Une foudre toujours possible
Dont il eût peur d'être la cible.

Brézé imite le craquement du tonnerre.

Las de cette peur et de Jeanne,
Or il écrivrit à son roi
Qu'il lui donnait Jeanne et ses Voix.
Ainsi vainquit la paysanne!...
N'est-ce pas chose hors nature?
Mais tout se fait que Dieu assure.

BRÉZÉ, *dans le délire.* — Ainsi vainquit la paysanne! avec tous les anges, les archanges, les sept ciels!

YSABELLE. — Et comment s'en fut-elle au gentil Dauphin?

AGNÈS.

Elle mit bas capuche et cotte
Et vêtit, d'un page nouveau,
Le pourpoint, les chausses, les bottes,
Les éperons et le chapeau;
Et dut un hongre aux siens amis
Novelompont et Poulengy.

Ceux-ci, leurs valets, un archer,
Tel est son clan pour chevaucher.
« Bonsoir! advienne que pourra! »
Dit Baudricourt. — « Fol qui rira :
« Je me confie à mon seigneur,
« Aux Saints mes frères et mes sœurs. »

Longtemps vers eux, car ils sortirent
De Vaucouloir au tard de nuit,
Les chiens de ferme se plaignirent,
L'eau de la Meuse enfla son bruit,

Les chaînes hors des puits grincèrent
Et les arbres s'entrechoquèrent.

LAVAL. — Oui! comme au soir de Christ ressuscité!

BRÉZÉ. — Chut! Laval, ce sont tes vers.

AGNÈS.

Nuit après nuit, sans débrider,
Fuyant tous les errants qui cognent
Pour France, Angleterre ou Bourgogne,
Ils furent par les cieux guidés.
Aux nues Jeanne disait souvent :
« Je vais délivrer Orléans! »

BRÉZÉ, *en pleine extase.* — Je vais délivrer Orléans!

AGNÈS.

Sachez que par elle, Français,
La chose advint, et sans doutance.

Désignant Brézé.

Belle nouvelle! quand le sait
Le plus petit marmot de France;
Et que Jeanne vint à Chinon
Répondre des « si » à des « non ».

Suivrai-je, ayant franchi le pont,
La Lorraine aux royaux logis,
Entre Jean de Novelompont
Et le sire de Poulengy?
Da! le roi qui cachait sa panse
N'en eut pas moins leur révérence.

Salut seigneurial de Brézé.

« Gentil roi, je vous mènerai
« Couronner à Reims, qui que veuille!
« Orléans je délivrerai,
« Devant que rougissent les feuilles. »
Qui se rit d'une telle foi?
Pas le moindre petit Gaulois.

Et qu'un signe à lui révélé
Convainc ce Charles, mêmement
Que docteurs et clercs sont troublés
Par l'air divin de tes serments,

Jeanne!... qui l'ignore ou s'en rit?
Nul enfant de notre pays!

Hé! que faire si chacun voit,
Tant à Beaugency qu'à Jargeau,
Les Anglais brouillés dans leur voie
Tels des canards brouillés en eau,
Ou leur fuite sous la futaie
Avec tous les cerfs de Patay!

Que faire si tout un chacun
Voit l'étendard de la Pucelle,
Comme s'il le tenait en main,
Braver les flèches des Tourelles,
Et Jeanne grimpant à l'échelle
Ne s'arrêter qu'au bord du ciel!

Inspirée de force divine
Et ses grands yeux bleus éblouis,
A son flanc la dague assassine,
Les cheveux comme au roi Saint Louis,
Sous le carillon qui l'acclame,
Tendant au ciel toute son âme,

Offrant au ciel toute son âme,
Donnant à Dieu toute son âme,
Laissant au Roi son cœur de flamme,
Comme un bûcher son cœur de flamme,
Telle fut Jeanne, en son destin,
Dans Reims conquise un beau matin!...

BRÉZÉ, *dans l'enthousiasme.*

Quel honneur pour le Féminin,
Dites, coëffes et hennins!

LAVAL et BRÉZÉ *recommencent à toute voix et, scandant les vers, semblent marteler des cloches.*

Quel honneur pour le Féminin,
Dites, coëffes et hennins!

AGNÈS, BRÉZÉ, LAVAL, *comme s'ils tiraient sur des cordes pour agiter un carillon imaginaire.*

Quel honneur pour le Féminin,
Dites, coëffes et hennins!

YSABELLE. — Ah! les beaux, les grands fous! Ils imitent le carillon de Reims!

BRÉZÉ. — Le carillon de nos cœurs!

Tout à coup, venant du fond des plaines, on entend une sonnerie de trompettes au son d'argent et qui, de minute en minute, se rapprochera.

YSABELLE, *se dressant.* — Mais voici une autre musique!

AGNÈS. — Elle nous vient des troupes de La Hire!

LAVAL. — Ce n'est point la fanfare de La Hire!

YSABELLE. — Du maréchal, sans doute?

LAVAL, *riant.* — Oh! madame, ce ne sont là nos cornemuses bretonnes. Et le maréchal est ici.

BRÉZÉ. — La musique de Dunois?

LAVAL. — Ce ne sont ses hautbois.

YSABELLE. — De messire Xaintrailles.

LAVAL. — Ce ne peut être la sonnerie de Xaintrailles.

AGNÈS. — De monseigneur le roi!

LAVAL. — Ce ne sont point les fanfares du roi! (*Sonnerie plus proche.*) Les trompettes de Jeanne! les trompettes de Jeanne!

YSABELLE. — Que dites-vous, messire?

LAVAL. — Je reconnais sa sonnerie de guerre. Jeanne va batailler!

AGNÈS. — Elle a gagné le roi!

LAVAL. — La trêve est rompue!

BRÉZÉ. — Elle va sur Paris!

AGNÈS. — Elle va sur Paris!

LAVAL. — Elle va leur donner l'assaut!

BRÉZÉ, *dansant.* — Ohé! vous danserez, godons et Bourguignons!

AGNÈS, *courant à la fenêtre tournée du côté de la*

plaine. — Jeanne! oh! si je pouvais la voir, ne fût-ce qu'un instant, ma vie grandirait, grandirait.

BRÉZÉ. — Et moi! tout de suite je serais un homme!

Il rejoint Agnès.

YSABELLE. — Les fous!

LAVAL. — Les sages! (*A Madame Ysabelle, et s'animant de plus en plus.*) Quand je la vis pour la première fois, il m'a semblé voir le monde pour la première fois et tel qu'en mes rêves d'enfant je l'imaginais, sans une impureté de la terre au ciel, et je m'écriai: Noble est ma vie, noble est mon cœur, nobles à jamais!

AGNÈS. — On ne voit rien...

BRÉZÉ. — Rien que de la poussière...

AGNÈS. — Si! Une forêt de piques là-bas sur un coteau.

BRÉZÉ. — Ah! et sur les routes de longs serpents d'armures.

AGNÈS. — Comment la reconnaître?

LAVAL. — Elle vous apparaîtra.

Nouvelle sonnerie de trompettes, plus aiguë et plus proche.

BRÉZÉ. — Tous les chemins vers nous sont cachés, bordés de buissons.

AGNÈS. — Et viendra-t-elle ici?

LAVAL. — Comme elle m'est apparue, elle vous apparaîtra.

YSABELLE, *s'agenouillant.* — Prions Dieu pour les armes de Jeanne.

AGNÈS, *les mains jointes.* — Prions Dieu pour les armes de Jeanne.

LAVAL, *s'agenouillant.* — Oui, je prierai...

BRÉZÉ. — Debout, toi! Fais-nous la vivre! Fais-nous la surgir! (*Il bondit sur lui, et le forçant à se relever.*) Raconte-nous, chante-nous Orléans.

LAVAL, *se débattant.* — Je n'y fus pas.

BRÉZÉ. — Oh! le mauvais garçon!

YSABELLE. — Notre Père qui êtes aux cieux, Vous qui dans votre gloire eûtes pitié de la France...

AGNÈS. — Notre Père qui êtes aux cieux, Vous qui nous avez donné Jeanne...

BRÉZÉ. — Le sacre de Reims!

LAVAL. — Je n'y étais pas.

YSABELLE. — ...veuillez qu'une fois encore elle soit victorieuse.

AGNÈS. — ...que la troupe des Anges, l'armée des Saints se joignent à elle.

BRÉZÉ. — L'armée des Saints? la troupe des Anges? Non! elle seule suffira — plus ses bougres! (*A Laval.*) Chante-nous un assaut! clame-nous ses victoires!... Beaugency! Jargeau! Les Tourelles!...

LAVAL, *s'exaltant.* — Non, Patay où je fus, la victoire de Patay!

BRÉZÉ *bat des mains.* — Va! va!

LAVAL. — Chante avec moi! tu la sais par cœur...

BRÉZÉ. — Hein?

LAVAL. — Te l'ai-je assez serinée pendant tout ce voyage.

BRÉZÉ. — Bien! je te la gueulerai.

LAVAL, *s'inclinant vers Ysabelle.* — Mais vous pleurez, madame.

BRÉZÉ. — Oh! toi, ne songe plus à te dérober. Tu demandais de la musique, en voilà. Je te soutiendrai. Va donc! Ça commence?

LAVAL. — Par les trompettes...

BRÉZÉ. — Oui, les trompettes!

LAVAL.

Les trompettes font un ramage
Auquel répond l'écho des bois.
Serfs curieux, pâles bourgeois
Guettent sur les tours des villages.

Les trompettes de Jeanne se rapprochent.

BRÉZÉ.

Comme il frémit loin le feuillage!
Dessous il y a tant d'effroi.
Les trompettes font un ramage
Auquel répond l'écho des bois.

LAVAL.

« Seraient-ils pendus aux nuages,
Dit la Pucelle enflant sa voix,
Tous les Anglais seront ma proie! »
Hurtibilis! choc! sang! carnage!

LAVAL et BRÉZÉ, *ensemble.*

Les trompettes font grand ramage!

Les trompettes de Jeanne se rapprochent.

LAVAL.

Ne cherchez point qui hogne ou cogne.
Vaincus, vainqueurs sont ébahis,
Mêlés comme oisillons au nid.
C'est à Patay que l'on besogne.

BRÉZÉ.

Gens de Galles ou de Sologne,
De Cornouaille, en ce paillis,
Ne cherchez point qui hogne ou cogne.
Vaincus, vainqueurs sont ébahis.

LAVAL.

Qui l'on navre? Anglais de Bourgogne,
Bourguignons de Salisbury.
Talbot, Suffolk ont-ils péri?

BRÉZÉ.

Mais Falstaff est-il sur la trogne?

LAVAL et BRÉZÉ, *ensemble.*

Ne cherchez point qui hogne ou cogne!

Nouvelle sonnerie plus aiguë.

LAVAL.

Jeanne prend l'oriflamme et voilà que les airs
S'emplissent de « goddem! » et de quel jargon, voire!
Fille Dé, va, va, va, l'Anglais est découvert.

Où Dieu ,pour les Français, met sa main à la guerre
Se lève leur victoire.

Sonnerie toute proche.

AGNÈS. — Dieu donne la victoire à Jeanne.

YSABELLE. — Dieu donne la victoire à Jeanne.

BRÉZÉ.

« Chevauchez hardiment, vous aurez bon conduit.
L'heure est sonnée en Dieu! » a crié la Pucelle
Vers tout le gros bouillon d'armures qui la suit.
« J'en ai reçu nouvelle.

LAVAL.

Par mon Martin! je vous le dis, c'est aujourd'hui
Qu'un navrement sans fin, une bâille éternelle,
Prendra l'Anglais devant que le jour tombe en nuit...

BRÉZÉ.

Et que se soit dans Meung, Orléans, Beaugency,
Couchée la tourterelle. »

AGNÈS. — Seigneur, ameutez le ciel, envoyez-lui vos anges.

YSABELLE. — Et donnez la victoire à Jeanne.

BRÉZÉ. — Et qu'elle massacre tous ses ennemis.

LAVAL. — Non, non, elle ne tue pas!

AGNÈS. — Que fait Jeanne dans la bataille?

LAVAL.

Sous la bannière qui l'ombrage
Où flotte et vit le Roi du Ciel :
« Anglais, voilà mon Dieu pour gage
Si vous retirez », s'écrie-t-elle.

Tant Jeanne montre à gent sauvage
Cœur doux et providentiel.
Lui répondrez-vous, cœurs de fiel?
Un seul mot bondit de leur rage :

BRÉZÉ.

« Catin! »

LAVAL.

Jeanne reçoit l'outrage,
Mais tend vers eux le Roi du Ciel!

Ysabelle. — Seigneur, protégez votre sainte.

Agnès. — Donnez-lui la victoire.

Brézé. — Gardez-lui sa vengeance.

Laval. — Dunois s'en chargera. Mesdames, écoutez!

« Les Anglais sont vaillants, je ne puis en médire,
Car ce sont bonnes gens qui font bien ce qu'ils font
(Dit le noble Dunois mâchonnant un sourire);
Avancez le canon!

Brézé.

Avancez le canon!

Laval.

Puamment, par la gorge, ils viennent de mentir.
Cœur-Dieu! ce bel outrage, ils le ravaleront
Avec leur sang. Mais da, fors que je les admire,
Et pour qu'il n'en reste un, nous allons tout occire! »

Brézé.

En vain, Jeanne crie : Non!

Sonnerie de trompettes.

Agnès. — Que Jeanne remporte la victoire!

Ysabelle. — Que cette journée finisse par un *Te Deum!*

Laval et Brézé, *ensemble, puis alternativement, dans une joie sauvage.*

Regardez le plus beau carnage!

Brézé.

Il vous est dû, Gilles de Retz!

Laval.

Voyez d'ici l'arbalétraie
Fauchée mieux que paille à fourrage

Brézé.

Par ces gueux dont tournoient les haches,
Tous bûcherons de nos forêts!

Laval.

Regardez le plus beau carnage!

Brézé.

Il vous est dû, Gilles de Retz!

LAVAL.

Jeanne au loin voit ce paysage
Et son compaing rougi de frais,
Tel un truand de cabaret.

BRÉZÉ.

Sa barbe est rouge et sa moustache!

LAVAL et BRÉZÉ, *ensemble.*

Regardez le plus beau carnage!...

YSABELLE. — Dieu sauve le sang de France!

AGNÈS. — Et donne la victoire à Jeanne!

BRÉZÉ, *à Laval.* — Et que dit Jeanne au sang des Lys?

AGNÈS. — Que dit Jeanne au sang des Lys?

LAVAL. — Un mot bien terrible à entendre.

BRÉZÉ, *lui bourrant l'épaule.* — Crois-tu nos oreilles si tendres?

YSABELLE, *tendant les mains.* — Que dit Jeanne au sang français?

LAVAL.

« Onques je n'ai vu sang français
Que tous mes crins ne se dressassent!
Voilà nos soldats qui trépassent.
Meurent-ils en Dieu? Je ne sais.

BRÉZÉ.

« Mais la gloire les embrassait
Quand j'approchai Dieu de leur face.
Onques je n'ai vu sang français
Que tous mes crins ne se dressassent!

LAVAL.

« Beaux, vifs, tout à l'heure ils passaient.
L'enfer est peint sur leur grimace.
Pour eux miséricorde et grâce!

BRÉZÉ.

« En déshonneur (Jeanne pensait)
Onques je n'ai vu sang français! »

AGNÈS. — Que le sang de France boute encore les ennemis!

YSABELLE. — Et donne encore la victoire à Jeanne...

AGNÈS. — ...la victoire à Jeanne sur Paris! (*L'éclat des trompettes fait vibrer toute la salle; Agnès, enivrée de gloire, tend ses bras vers la fenêtre*) et chasse les Anglais du royaume!

UNE VOIX *déchirante.* — Non!

Puis de grands heurts sur la porte de gauche.

YSABELLE, *se tournant vers Agnès.* — Entendez-vous? quelqu'un nous écoutait!

LAVAL et BRÉZÉ *ensemble, dans un mouvement pathétique et au fracas des trompettes.*

Ne cherchez plus qui hogne ou cogne.
Vaincus, vainqueurs sont ébahis,
Mêlés comme oisillons au nid.
C'est à Paris que l'on besogne.

Heurts contre la porte.

AGNÈS. — Oui, c'est à Paris! à Paris!...

BRÉZÉ.

Qui l'on navre? Anglais de Bourgogne,
Bourguignons de Salisbury?

LAVAL.

Suffolk et Bedford ont péri!

BRÉZÉ.

Ne cherchez plus qui hogne ou cogne!

LAVAL et BRÉZÉ, *ensemble.*

Tous les Anglais sont sur la trogne!

Nouveaux heurts que suit un cri prolongé.

LA VOIX. — Non!

YSABELLE, *terrifiée.* — Qui frappe là derrière!

LAVAL — Oh! madame... madame... j'oubliai de vous le dire... Un capitaine anglais que tua... que blessa dans une querelle...

BRÉZÉ. — Tua ou blessa? voudrais-tu choisir?

LAVAL. — ...que... que blessa messire de l'Isle-Adam.

YSABELLE. — Un homme blessé?

LAVAL. — Qu'il dut croire mort.

YSABELLE. — Hâtez-vous. Il appelle. Ouvrez, donnez-lui votre secours.

LAVAL, *hésitant.* — Vous le voulez, madame?

YSABELLE. — Ouvrez, messire!

SCÈNE III

LES MEMES, sir THOMAS RADCLIF.

RADCLIF, *encore invisible.* — Honte sur le sang de France!

AGNÈS, *devant la fenêtre et sortant de son extase.* — Que dit cette voix?

Thomas Radclif, entr'aperçu dans l'ombre de la porte, le visage ensanglanté, les bras ouverts, ne fait qu'un pas et s'écroule sur le seuil.

YSABELLE, *dressée.* — Mon Dieu!

Radclif tend une main vers elle, Guy de Laval se penche sur lui.

BRÉZÉ. — Laisse mourir. C'est un godon.

LAVAL. — C'est un guerrier.

YSABELLE. — C'est un homme qui souffre, hélas!

LAVAL. — Il se meurt.

BRÉZÉ, *riant.* — Ah! celui-là, pour tout de bon, l'enfer est peint sur sa grimace.

AGNÈS. — Dans les airs Jeanne vous entend.

BRÉZÉ. — Jeanne l'eût donné à Satan.

AGNÈS. — Pierre!

BRÉZÉ. — En lui boutant le dernier coup!...

AGNÈS. — A ce blasphème d'un enfant, ne vous détournez pas de nous, Jeanne!

RADCLIF. — Jeanne?... (*Il se soulève un peu et dans un rire frénétique:*) Jeanne?

YSABELLE, *s'agenouillant auprès de lui.* — Pauvre homme, le seigneur vous ait en sa miséricorde et grâce.

Clameur des trompettes. Thomas Radclif écoute; il paraît comprendre et soudain, répétant le mot: « Jeanne », baisse la tête.

BRÉZÉ, *tirant joyeusement son épée.* — C'est l'Angleterre qui trépasse!

AGNÈS, *dans une grande solennité.* — Priez sur elle en tout honneur.

BRÉZÉ. — Non!

YSABELLE, *mains jointes.* — N'outragez plus votre ennemi. Comme Jeanne, priez sur lui.

BRÉZÉ. — Non! non! elle ne l'eût point fait!

AGNÈS. — Si votre épée est chevalière, tournez-en la croix vers sa face.

YSABELLE. — Remettez à Dieu le pécheur.

BRÉZÉ. — Non! mais plutôt je l'enverrai...!

Guy de Laval détourne l'épée de Pierre de Brézé sur la gorge de Radclif expirant.

AGNÈS. — Pierre de Brézé, à genoux!

BRÉZÉ. — Jamais!

AGNÈS. — Sera-t-il dit, quand tu passais tout près de moi, Vierge au grand cœur, que se verrait au déshonneur le sang français?

BRÉZÉ. — Au déshonneur?

AGNÈS. — N'éloignez plus Jeanne de nous.

BRÉZÉ, *tremblant.* — Au déshonneur?

Insensiblement, Brézé tourne entre ses mains l'épée, dont il tend la garde cruciale jusqu'aux lèvres de Radclif. Celui-ci baise la croix et, visage en larmes, expire.

YSABELLE, *à Brézé.* — Priez sur le soldat qui meurt.

Brézé docilement s'agenouille.

LAVAL, *fermant les yeux.* — Je la vois... elle passe à présent.

Les trompettes de Jeanne sonnent en rafale.

AGNÈS, *désespérée, les bras vers la plaine.* — Jeanne !...

LAVAL. — Elle est contente. Elle fait sonner la sonnerie du roi.

AGNÈS, *tout à coup, le front et les mains frémissantes sur la vitre.* — Seigneur ! je la vois. Elle passe.

YSABELLE, *à Pierre de Brézé.* — Restez à genoux, messire.

AGNÈS. — Sa fine tête altière au-dessus d'un buisson.

BRÉZÉ. — Je veux la voir !

YSABELLE. — Priez !

AGNÈS. — Déjà, Seigneur ! je ne la vois plus ! (*Sanglotante de joie mystique.*) Je l'aurai vue... Je l'aurai vue... (*Un long temps, et d'une voix lointaine et douce.*) Je ne vois plus que sa bannière entourée d'un vol de papillons blancs.

Bruit d'armes à la porte du fond. Entre un capitaine de monseigneur Gilles.

SCENE IV

LES MEMES, le CAPITAINE, puis d'autres PERSONNAGES de ce drame.

LE CAPITAINE, *à Ysabelle.* — Madame, notre seigneur Gilles de Retz vous mande que vous ne tardiez pas à le rejoindre. Charles VII va reconquérir sa capitale. Nous suivrons — et vous, Madame, et vos compagnons — les pas de la guerrière et son oriflamme jusqu'à Paris.

AGNÈS, *dans l'enivrement de la joie.* — Mon Dieu !

BRÉZÉ, *dressant l'épée.* — Je la verrai !

portier d'Ysabeau s'en échappe allègrement.
Quelques instants après, la porte fermant l'issue des souterrains s'entr'ouvre et le portier d'Ysabeau s'en échappe allègrement.

LE PORTIER. — J'étais pendu. Je me suis dépendu... Jeanne passait... Est-ce un miracle? Pfft!... Cette Pucelle a du bon. Ils nous ont laissés là. Bonsoir! Et derrière moi, tous nos boueux. Par ici, les boueux!

On entend *la Cassignèle* dans l'escalier des caves.

Alors — de l'issue enfin grande ouverte — sortent à la queue-leu-leu: les baladins d'Egypte, les commères, les astrologiens, les bouffons, les musiciens jouant leur air languissamment, puis, soutenue par ses nègres, Ysabeau. Tous, et la reine elle-même, sont couverts de boue, harassés, loqueteux.

YSABEAU. — Pâques-Dieu! quel escalier!

LE PORTIER, *à la reine.* — Eh! bien, on vous y a glissée tout de même.

YSABEAU, *grassement.* — Oui, compère: un chameau par le trou d'une aiguille...

La musique cesse peu à peu.

Sans faire nulle attention à la dépouille de Radclif, tous les compagnons de la reine, sauf les deux nègres et le portier, se couchent au parquet et s'endorment.

Les nègres font s'asseoir Ysabeau dans la cathèdre — au milieu de la salle et face au public — puis vont arracher leurs éventails boueux aux mains de deux bouffons. Ils en aèrent l'énorme souveraine.

YSABEAU. — Ouf! on est bien chez soi. (*Tournant la tête vers ses compagnons.*) Mais que font ceux-là? (*Haussant les épaules.*) Les pourceaux! Ils dorment tous. (*Les nègres s'endorment à leur tour, le front sur la gaule de leur éventail, fichée au sol et qui les soutient. Ysabeau, au portier qui s'est glissé contre la cathèdre et se met à ronfloter:*) Que dis-tu, portier? (*Il ne répond pas.*) Que dis-tu, seigneur portier?

LE PORTIER, *bâillant.* — Oh!... oh!... vous étiez si fatiguée tout à l'heure.

YSABEAU, *bâillant.* — Hein? que dis-tu?

LE PORTIER, *dans un souffle.* — Cette Pucelle a du bon. (*Il s'endort.*)

YSABEAU, *quasiment ensommeillée, la tête branlante.* — Oui... cette Pucelle a du bon... et même du trop bon... Si Godons et Bourguignons n'y suffisent pas, nos Armagnacs eux-mêmes la tueront... hon... hon... (*Elle bâille*) nos Armagnacs ou mon fils Charles... et peut-être, déjà, sous Paris... hi... hi... (*Elle bâille; soudain elle commence à ronfler, mais elle se réveille en sursaut.*) ...j'ai froid... du feu, Mourad!... (*Celui-ci ne bouge pas.*) ...une sainte, qu'a-t-on besoin d'une sainte?... (*Sa grosse tête dodeline, puis, après un long temps, à voix lointaine.*) ...mort de Jeanne d'Arc... mort de Jeanne d'Arc... et moi... France... je me meurs... me meurs... meurs... de... fa... tigue...

Et la reine Ysabeau, dans ses vêtements couverts de boue, entre ses gens couverts de boue, et près d'un cadavre ensanglanté, ronfle comme un tonnerre.

Mais elle rêve.

Ténèbres.

Au fond de la scène, dans une lueur pourpre, vision brève et correspondant au songe de la reine, de Jeanne d'Arc sur son bûcher. — Ysabeau de plus en plus penche la tête, et d'entre ses cheveux blancs en broussaille la couronne royale de France glisse et tombe sur les dalles.

RIDEAU

PAUL FORT

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Maurice Barrès: *Mes Cahiers, tomes IV, V et VI,* Plon, éditeur. — Léon Bloy: *Lettres à René Martineau,* Editions de la Madeleine. — Suzanne Sourioux-Picard: *Les Femmes vues par Jules Renard,* Imprimerie de la Nièvre, Nevers.

Les tomes IV à VI des **Cahiers** de Barrès s'étendent de 1904 à 1908. Barrès a dépassé ce moment que Dante nommait le milieu de notre vie. En pleine maturité, il a connu bien des succès d'ordre divers; son autorité spirituelle est déjà grande; ses doctrines essentielles se sont affirmées; c'est un Barrès « arrivé » à qui nous avons affaire. Il pourrait se reposer dans sa gloire et dans son prestige; nous avons plaisir à constater que sa vie intime reste tendue et vibrante et qu'il continue à vivre par l'esprit et par le cœur maints problèmes qui sont loin d'apporter la paix à ceux qui ont le noble goût de les maintenir sous leur regard. Non, Barrès ne s'est pas endormi dans la certitude de ses doctrines; bien qu'il donnât l'impression d'un affirmateur décidé, il n'en reste pas moins une âme livrée à ces conflits qui sont la vie même.

En 1904, il songe à une « Nouvelle Espagnole » qui ne vit jamais le jour et dont il nous est donné des fragments... Elle se passe au temps de l'Espagne musulmane. Comme on sent que l'imagination de Barrès vibre à cette poésie de l'Orient langoureuse, ardente et somptueuse! Le Barrès qui s'évoque immédiatement à l'esprit est le Barrès qui s'est identifié à sa terre lorraine; c'est-à-dire le Barrès volontaire, qui s'est créé par un décret de lui-même; mais le plus vrai de nous se révèle peut-être par la pente tyrannique de nos rêves. Or, il est évident que le rêve de Barrès allait sans trêve vers la sorcellerie de l'Orient. Il se grisait de ce que Baudelaire nomme la « splendeur orientale », et souvent ses merveilleuses

musiques verbales, lorsqu'il ne leur imposait pas trop le dépouillement cher à un classicisme épris de sobriété (il y a plusieurs classicismes, ne l'oublions pas), s'alourdissaient des lourds et vertigineux parfums d'Asie et faisaient miroiter à plaisir tous les joyaux et toutes les parures des sultanes. Je relève des expressions comme celle-ci : « Toutes les vieilles et barbares magnificences de l'Orient... » « Un luxe inouï de couleurs et de formes. » N'oublions jamais, en songeant aux musiques ensorceleuses de Barrès, cette nostalgie des magnificences de l'Orient; il en reste toujours des traces, mêlées à son art souverain des cadences de notre langue. D'une autre œuvre d'imagination, « la Musulmane courageuse », nous avons plusieurs chapitres achevés et nous rencontrons des phrases comme celle-ci:

Par une chaude nuit violette elle soulevait des tissus mouchetés d'or et d'argent, brodés de lions et de grandes glycines pour découvrir des visages renversés et de douces complaisances.

Ecoutez Barrès définir lui-même la musique de ses phrases:

Il faut que mes phrases soient à la fois pesantes et légères, comme des colombes blanches ou mieux des colombes poignardées...

Un autre Barrès nous est révélé par le projet d'un livre sur la Chambre des députés. Les morceaux qui nous sont donnés nous font regretter que le livre n'ait pas été composé. On voit le Barrès observateur, parfois féroce, et quelles griffes! Comme il vous campe un bonhomme en quelques mots: « Pelletan, charmant de saleté, de pittoresque, intelligence malicieuse, méchante, simiesque... » « Jaurès: puissante encolure, teint rouge, bas sur pattes. Formidable taureau de la petite espèce. » Jaurès est entre tous les députés le point de mire de Barrès. Il ne cesse de s'interroger sur lui avec un mélange d'irritation, de mépris et d'admiration. Il n'est pas difficile de remarquer deux formes de jugement chez Barrès : il jugeait au moyen de ses doctrines, mais il avait aussi un réflexe admiratif pour tout ce qui émergeait du médiocre, pour tout ce qui était une révélation de force, de grandeur, d'héroïsme et d'extraordinaire. On sent derrière l'homme qui se dévoue à des doctrines fermes comme des dogmes le tempérament

de l'artiste qui déborde constamment l'intellectuel volontaire, sans faire fléchir ses affirmations... Elle revient souvent sous une forme ou sous une autre, la phrase : je regarde Jaurès, et c'est tantôt: « un petit taureau, une bête courte, ramassée, qui parle comme un professeur », à moins qu'il ne soit taxé d'assez grossier comédien, et c'est tantôt une exclamation de ce genre: « Quel rhéteur... comme il ébranle les facultés d'enthousiasme. Ah, s'il était patriote! » Mais quelle patte dans ces quelques lignes:

Jaurès, avec une jaquette infâme de misère, noire, graisseuse, tordue, boutons qui pendent, cravate de quatre sous qui fut bleue et n'a plus que sa corde, mais la figure rayonnante d'euphorie et un peu sarcastique, dit que ça va bien...

Et cette esquisse de Briand lorsqu'il subit l'offensive d'un Jaurès ou d'un Sembat:

Si Sembat, si Jaurès l'attaquent, Briand couché sur son pupitre, excédé, pincé, grisâtre, débile mais mithridaté, semble-t-il, contre les pestilences des grandes réunions, laisse couler l'eau, dessine une tête. Ne daigne même pas prendre une note...

Chose étonnante : Barrès, avec un œil froidement lucide, servi par les dons du satirique, ne nous donne pas une image exaltante de ses médiocres collègues du Parlement, et cependant il voulait faire vivre dans le livre qu'il projetait la poésie de la Chambre des députés... Après avoir vu la misère intellectuelle et morale des députés pris en particulier, il voulait dégager de la Chambre des députés réelle une Chambre des députés idéale qui eût parlé à l'imagination!

Il faut, quand je peins la Chambre, toujours l'animer, la spiritualiser, en faire jaillir ce qu'elle renferme de moral, de divin...

On ne peut réprimer un léger sourire... En définitive, le livre se serait présenté ainsi: « Je décrirai, je ferai des choses vues et puis des couplets de musique. » La Chambre des députés, avec accompagnement symphonique de phrases au vol de colombes poignardées! Etrange! Mais comme on saisit sur le vif les mécanismes créateurs de l'esprit de Barrès en face d'un sujet!

On souhaiterait dans les « Cahiers » un peu plus de confi-

dences, mais Barrès n'était guère porté à se regarder avec complaisance et à étaler son âme intime avec délectation. Face à face avec lui-même, il gardait beaucoup de réserve et de discrétion... On saisit tout de même quelques échos de l'âme secrète, et de son travail sur elle-même, et de ses sourdes luttes. Barrès a eu ses conflits intimes, c'est indéniable. On voudrait savoir dans quelle mesure il en fut déchiré. Celui qui vante et le tempérament passionné et ardent et la vertu des limites a-t-il dû se contraindre beaucoup pour s'imposer ses limites? Certains prétendent qu'il n'eut pas à être très cruel pour dompter la fougue de son tempérament et le fixer dans de strictes bornes. Je n'en sais rien. « J'ai besoin d'être protégé, enveloppé », a-t-il dit lui-même. L'aveu est d'une modestie charmante. Si l'on ne peut connaître leur intensité, on peut entrevoir les conflits barrésiens à travers les lignes de ses *Cahiers*. Nul doute que Barrès n'ait été mordu par le scepticisme, et qu'il n'ait connu l'amertume de ne pouvoir découvrir des principes d'une vérité invincible à l'intelligence! Mais il a senti qu'il lui était impossible de vivre dans le scepticisme.

Le scepticisme (je ne dis pas le doute philosophique) est oppressif pour l'esprit, plus encore pour le cœur, il paralyse nos fonctions et nous immobilise dans une dramatique impuissance.

Oui, Barrès a connu l'anxiété de se perdre et de se dissoudre dans le scepticisme! Autre drame: la tentation de la vie purement contemplative, l'enchantement de la solitude, du rêve ample et vague, l'appel de la musique universelle et de la nature enfiévrée où la personnalité s'éparpille dans l'extase... Barrès a vécu l'anxiété de se perdre et de se dissoudre dans le rêve, le chant, la contemplation et le frisson panthéiste!... De ces inquiétudes naquit sans doute la recherche des points d'appui, des limites, des nobles « partis pris » et des buts précis à quoi vouer son existence. C'est pour être que Barrès a voulu se limiter. « Je ne puis pas rester dans le rêve : il faut me contraindre aux réalités... » « La vie est une œuvre d'art. Je suis né ce « constructeur ». Au moment d'un envahissement total de lui-même par un paysage : « Je souffrais trop de ne pas me dominer, de me dissoudre dans cette nature. »

Ce qui donne à la physionomie de Barrès son pathétique, c'est la persistance d'un dialogue et d'un drame émouvants entre Marthe, qui affirme les réalités précises et quotidiennes, et Marie, qui affirme les pures valeurs contemplatives et poétiques. Barrès, en trouvant ses limites, n'a pas trouvé la béate satisfaction. Le contemplatif et l'actif, le poète et le politique n'ont cessé de se battre en son âme. On peut supposer que l'équilibre qu'il établit entre les postulations contradictoires de son être fut un équilibre assez fragile et assez douloureux. Toutes les solutions que l'homme apporte aux problèmes qui le tourmentent, il dut sentir qu'elles sont des à-peu-près, des compromis qui comportent plus de résignation que de contentement.

Péguy louait Barrès de son constant bonheur terrestre comme d'une vertu. Léon Bloy ne connut que la constante déveine... Ses **Lettres à René Martineau,** qui fut pour lui l'ami le plus fidèle et le plus généreux, ces lettres « de larmes et de feu », comme dit M. Hector Talvart dans une belle préface, ne sont qu'une lamentation continue de ce « mendiant » génial. Peut-être prendra-t-il pour l'avenir figure d'un Prophète inspiré, qui fit entendre à la civilisation de l'Argent, orgueilleusement épanouie dans le manque d'amour, les gémissements et les malédictions de l'homme qui garde une âme.

Nous avons le sentiment, écrit M. Hector Talvart, que cet homme, « pèlerin de l'absolu », avait aperçu quelque jour au tournant de sa route une des lueurs lointaines ou incertaines du phare éternêl.

M. Talvart loue Bloy d'avoir négligé maintes tares secondaires de son époque et de l'avoir sans trêve attaquée dans son péché capital, qui est entre tous le plus vil: l'avarice, ce « péché irrémissible » étant lié intimement au règne unique de l'argent. M. Talvart a raison; on peut garder quelque sympathie pour les criminels les plus répugnants; mais l'avarice de la bourgeoisie d'avant 1914, étriquant avec ténacité sa vie, son esprit et son âme pour ne songer qu'à l'argent, ne peut que susciter un atroce dégoût!

Ce temps qui a déshonoré la pauvreté, il a vu s'élever celui qui se glorifiait de cette infamie qu'est la pauvreté.

Très bien. A condition de regarder avec la même absence d'illusions les époques passées et les époques à venir. L'homme d'aujourd'hui perd trop de temps à accuser les formes sociales ou à trop espérer d'elles, et il oublie toujours de distinguer soigneusement dans les questions de cet ordre ce qui est de l'homme et ce qui naît de la forme particulière d'une société.

Se douterait-on que Bloy se considérait au fond de lui-même comme une nature tendre et contemplative?

Très peu ont compris que le pamphlet, la forme agressive et brutale qui m'a rendu célèbre, n'est strictement qu'un masque ou mieux une cuirasse. J'ai compris dès le premier jour qu'il ne fallait pas être ridicule, mais redoutable, pour faire avaler mon christianisme. Ceux qui me connaissent bien, et vous êtes de ceux-là, savent que mon vrai fond, c'est la *tendresse* et la *contemplation*.

Vous verrez dans ces lettres et par le menu l'homme traqué sans arrêt par la misère et révolté par la tenace injustice dont il était victime. Il est vrai qu'en un sens il se considérait comme un privilégié:

Il n'y a pas cent sous à la maison. Humainement, la situation est des plus redoutables. Divinement, tout est pour le mieux sans doute.

Vous verrez aussi le résultat négatif des démarches entreprises auprès du grand cœur poétique de Sully Prudhomme. Le noble poète conseilla à Léon Bloy de se faire inscrire au bureau de bienfaisance de son département: « O la férocité des sentimentaux! » s'écrie Léon Bloy...

N'oublions pas de louer M. René Martineau qui, durant des années, sans phrases superflues et avec une parfaite discrétion, assista Bloy matériellement dans son infortune. Assistance matérielle et personnelle; voilà l'acte méritoire et même sublime... Les philanthropes modernes (sauf exception), toujours prêts à venir au secours de l'humanité en général, évitent avec soin le secours particulier et secret à un individu...

Aller de Léon Bloy à Jules Renard, c'est changer d'Univers... Mme Sourioux-Picard a eu la curiosité de s'enquérir sur **Les**

Femmes vues par Jules Renard. Cette enquête méritait d'être faite. « Oh, faire son voyage de noces tout seul! » Nul misogyne n'a trouvé pareille formule. Et quelle macabre forme d'esprit révèle cette phrase:

Dès qu'une femme me montre ses dents, si belles qu'elles soient, je vois déjà sa tête en tête de mort!

Il est certainement plus à plaindre que Léon Bloy avec toutes ses infortunes matérielles, l'homme qui a écrit:

Quand je serre une femme dans mes bras, je me rends parfaitement compte qu'à ce moment encore je fais de la littérature...

Il dit encore:

A quoi bon tant de science pour une cervelle de femme! Que vous jetiez l'océan ou un verre d'eau sur le trou d'une aiguille, il n'y passera toujours qu'une goutte d'eau.

Une pensée de ce genre, sous sa forme provocante, n'est pas très forte, oh non! J'ai du mal à croire qu'un homme n'ait jamais rencontré sur son chemin une femme vraiment intelligente ou aimante avec simplicité et ténacité. On peut se demander si Jules Renard ne jugeait pas la Femme en général à travers son dépit et quelques expériences amères.

Au premier sourire de n'importe quelle femme, avoue-t-il, je serais perdu. Heureusement que je suis laid. Elles ont un peu peur et aucune ne m'écrit!

Jules Renard sut d'ailleurs se contredire lui-même avec ingénuité! Il y a souvent beaucoup d'ingénuité chez les amateurs de paradoxes tranchants!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Makhâli-Phâl: *Cambodge*, « le Pigeonnier ». — Raoul Boggio: *La Double Image*, J.-P. Vibert, Grosrouvre. — Roger Richard: *Prétextes*, René Debresse.

Ceci est exceptionnel, ceci est rare et nouveau. Une toute jeune femme, d'une filiation, en majeure partie, khmère, n'ignorant rien de notre littérature, de notre poésie occidentale ou, du moins, latine, nous chante, nous évoque, en trois

admirables et larges poèmes, les légendes sans doute, mais suprêmement, l'atmosphère de sa contrée d'origine, et c'est à bon droit que son recueil porte ce titre où il s'exprime tout entier: **Cambodge.** Ce livre est, au surplus, présenté d'une façon remarquable, sur un beau papier d'Annam lisse, doux au toucher, ferme et à peine teinté. Bonnes marges. Typographie appropriée à cet aspect et au contenu. Dirai-je qu'à lire à la suite ces trois poèmes, le lecteur français sentira une sorte de gêne? Sans doute. Il y a là, s'exprimant presque ingénument et de toute nécessité, des sentiments qui nous sont étrangers, et dont la bizarrerie nous troublerait si le poète s'était avisé de nous les présenter en leur singularité, de nous les expliquer, de les atténuer peut-être à notre usage.

A la Terre s'adresse le premier de ces poèmes, s'inspirant d'un passage de *Rig-Veda, contre Mrityou* : « O Terre, ne blesse pas ses ossements », et dans quelle grandeur abrupte, soudain, sans préparation, il commence:

> Je t'étonnerai, peut-être, quand je mourrai,
> Avec tout mon appareil royal et sacerdotal,
> Mais, je t'en supplie, ô Terre, ne me blesse pas!

Un roi d'Asie, despotique, hiératique, idole à ses peuples, resplendissant et secret, est conscient, dans sa prière, qu'il portera à la terre toute sa grandeur, que sa grandeur s'y fondra, y disparaîtra. Elle s'en enrichira, à coup sûr, mais également l'absorbera, et le triomphe sera total. Les versets continuent:

> Je te surprendrai, peut-être, quand je mourrai,
> Je t'étonnerai, peut-être, avec mes attributs
> de simplicité, de bonté, d'infinité,
> d'éternité, d'unité, de divinité,
> Et néanmoins, je t'en supplie, ô Terre, ne me blesse pas!

Un roi d'Asie, je ne sais, mais quelqu'un de race royale, une reine, ou quelque puissance ambiguë, dominatrice, à laquelle la jeune femme qui chante, le poète, qui signe de son nom d'Orient Makhâli-Phâl, s'apparie, car si le suppliant se souvient qu'au moment de sa mort ses ascètes, en le confiant à la terre, déclareront qu'il est Dieu, la Terre, elle, se demandera: *Quelle est cette jeune fille*

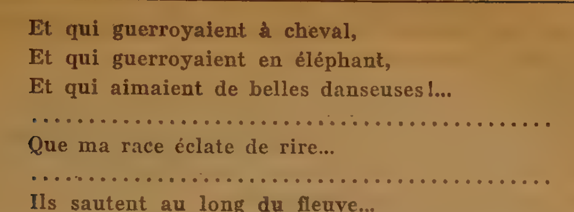
...qui entre chez moi avec si peu de modestie,
Qui frappe à ma porte avec tant d'arrogance,
Qui tire de leur sommeil les rois de l'univers,
Qui réveille en sursaut les rois de l'univers
Parce qu'elle veut la première place? —
Je t'en supplie, ô Terre, ne me blesse pas!

Il s'est trouvé, paraît-il, un conseilleur de bonne intention pour engager l'auteur, puisqu'il se décidait à écrire en français, à adopter les règles traditionnelles de la prosodie française. Makhâli-Phâl ne les méconnaît ni ne les ignore. Elle a estimé qu'elles sont aussi peu faites que possible pour s'adapter à son dessein, qui est de rendre en langue française, dans sa force originelle, l'essence de la poésie hindoue ou khmère, sans mélange, sans atténuation, sans trahir.

Lorsque Gustave Kahn nous enchanta des laisses prolongées et vivement coloriées de ses *Palais Nomades*, nous sentîmes aussi chez lui quelque chose d'oriental, mais restreint au biblique; les laisses denses et ardentes de Paul Claudel proviennent aussi d'une connaissance profonde des textes prophétiques et évangéliques. Ici, c'est autre chose. Quelque chose dans une atmosphère chargée, comme fermée, violente et contenue, se forme d'aussi dense que les forêts du Ramayana, avec des éclairs d'armes entre les feuillages trop touffus, avec ce qui fait songer à l'irruption possible de tortionnaires frénétiques, qui aveuglent et mutilent les vaincus, ou qui leur imposent, épouvantés dans l'horreur et dans le pressentiment d'une fin atrocement différée et déchirante, l'ignominie de leurs sarcasmes d'orgueil, de leur rire qui flagelle et qui tue.

Contre Siam, le Rire sont ainsi impitoyables et grandioses, gorgés de haine et de luxure victorieuse, à l'évocation, parmi la jungle, de tant et tant « d'eunuques qui sautent, qui sautent sur les berges du fleuve..., et qui ne sont pas de vieux eunuques, de vieux gardiens de harem..., ni de vieux taciturnes devant le plaisir du Roi... »

Mais ce sont de frais ennuques,
Des ennuques tout frais,
Des eunuques qui étaient, hier des hommes,
Des eunuques qui étaient, hier, des fils de Roi,
Et qui avaient, hier, des eunuques à eux,


Et qui guerroyaient à cheval,
Et qui guerroyaient en éléphant,
Et qui aimaient de belles danseuses!...
....
Que ma race éclate de rire...
....
Ils sautent au long du fleuve...

Qui n'a vécu ici, avec Makhâli-Phâl, les temps de la grandeur et de la splendeur d'Angkor?

Ah! que voici, certes, un livre qui aux poètes s'est fait longtemps attendre, **La Double Image,** par Raoul Boggio. Et c'est aussi un livre, mais celui-ci dans la plus classique et parfaite des traditions, excellemment présenté, dans un goût parfait, par son éditeur (ou, s'intitule-t-il modestement, son imprimeur), M. Jean-Paul Vibert, à Grosrouvre, que je tiens à en remercier.

Raoul Boggio nous avait donné, en 1924, son livre de début: *L'Ombre d'un Rêve;* en 1929, *Rythme de mon Berceau.* Depuis, de rares collaborations à des revues, le silence. Le beau recueil nouveau se compose, mais non sans choix ni contrôle à coup sûr, de tous les vers que le poète écrivit de 1929 à 1931.

Au recueil précédent, le regret allait s'approfondissant dans le cœur du poète. Cependant, ses yeux ne se fermaient pas à la vue des choses et de la vie. La lumière heureuse du pays où il vivait l'emplissait de joie quand il voyait éclore les fleurs ou resplendir la mer sous le soleil, les sables du désert s'argenter de lune. On se rappelle la piété tendre et émue qui faisait s'exhaler de son âme le plus admirable hymne à sa mère qu'un poète ait chanté et toutes les images de son enfance. Cette fois, c'est au regret seul que sa pensée s'est vouée, et à la mélancolie, à la douleur même du souvenir.

Sur le seuil il nous prévient, il n'accueille que les ombres de ses songes déchus, il retrouve en leurs voix le charme de la musique, et qu'il souffre peu lui chaut : il revoit, il saisit, il étreint leur beauté. Un souffle suffit à dissoudre cet enchantement. Seul le désir y survit, la plus parfaite image, l'image entre les autres la plus suave dresse toujours en lui les formes du rêve et de l'amour. La Vie s'ouvre. La Vie s'offre. A quoi

bon? Mirages tremblant dans l'eau, tout tombe et s'évanouit. Mais pourtant, au réveil,

> Comme il pleure ton cœur, entends-tu comme il pleure?
> Qu'a-t-il? Que pleure-t-il? Un soir mort? Une fleur?
> Des lèvres sans amour ou des lèvres glacées?
> Une voile effacée, un nuage passé
> Sur l'éternelle mer où toute chose passe?...
> Comme il pleure!... Pourquoi?... Tu ne sais plus, hélas!
> Et tu baisses la tête...

Le livre entier oscille entre le découragement comme obstiné peut-être de l'âme déçue dans la douleur, l'appel joyeux de la vie auquel on a résolu de ne plus répondre et que remplace, au moins avec des semblants ou des moments heureux de victoire, la résurrection toute nostalgique des souvenirs les plus chers.

Raoul Boggio, on vient de le voir, ne répugne pas aux rimes irrégulières, et sait faire un emploi adroit d'apparences de rimes. Ce jeu entre ses doigts est d'autant plus étrange qu'il lui déplaît de couper un vers autrement que d'une césure la plus classique et qu'il n'enjambe d'un vers à l'autre qu'en vue d'un effet précis et avec quelle réserve prudente. Mais son métier n'en est pas moins harmonieusement souple, varié, admettant ces nuances infinies dans le sentiment immense dont toute son âme et sa vie sont emplies. Elégiaque, oui, si c'est ainsi l'être, quand l'affliction se mêle de vues très volontaires, et que la mélancolie où l'esprit se complaît admet, aux formes de son rêve, tant de couleur choisie et d'émotion extérieure qu'elle s'empresse, il est vrai, d'englober et d'absorber à son usage.

> Hélas! je ne dis plus: « Les fleurs seront... » Je dis:
> « Les fleurs seraient encor plus belles que jadis...
> ....
> Nos jours seraient sans cesse illuminés d'amour
> ....
> Et puis nous irions voir...
> ....
> Et des rêves plus hauts dans notre âme plus grande
> Viendraient peut-être alors diviniser nos fronts... »

— Hélas ! je dis : « Viendraient. » Je ne dis plus : « Vien-
[dront. »

J'aurais aimé, en même temps que la tenue sentimentale ou psychique très originalement tendre et opiniâtrément mélancolique de ce beau recueil de vers, en faire apparaître l'art si sensible aux nuances fines que les poèmes expriment, et la sûreté imagée d'une langue presque toujours souple et ferme. Une chronique n'y aurait point suffi, car ce livre de maturité est personnel et très beau.

Prétextes, quelques poèmes récents de Roger Richard, qui, l'an dernier, élève au collège de Bernay, publiait, âgé de quatorze ans, sa première plaquette, *Adolescence*. D'heureuses faiblesses se compensent d'un vers soudain bien venu et ferme (*Poème pour Marcelle*), telle ressouvenance involontaire de Paul Valéry ou de quelque autre s'oppose peu à des morceaux mieux réussis, solides, et je me fais fête de citer cet *Episode:*

Par ses pieds écartés ancrés dans le terrain,
autour de ce pivot immobile: ses reins,
en un balancement de son torse, il promène
sa faux, qu'un geste lance et que l'autre ramène.
Et les épis, obliquement, tombent, pareils
à des rayons figés d'invisibles soleils.

Or, midi vertical a fait son ombre nulle
Le cercle à chaque fois devant lui se recule
qu'il trace avec ses bras et sa faux pour compas.
Ses jambes se croisant le déplacent d'un pas.
Sa main touche son front. Attentif, il regarde
onduler l'horizon, et puis à nouveau darde
au choc courbe, l'éclair bleuâtre de sa faux
Sur les blés agités de spasmes inégaux.

Promesse, et mieux, réalisation assurée. *Prière, Dormeuse* sont des morceaux de choix. Et quelle ressource de lyrisme ferme s'entrevoit dans cette *Annonciation* dont l'élan d'inspiration a fait croire au jeune poète qu'il suffisait d'en annoter le thème pour avoir parfait le poème. Il le reprendra, j'espère, quelque jour.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Pierre Marois : *Passé à louer*, Calmann-Lévy. — Marcel Jouhandeau : *Tire-le-long*, Librairie Gallimard. — Franz Hellens : *Réalités fantastiques*, Librairie Gallimard. — Pierre-Jean Jouve : *Vagadu*, Librairie Gallimard. — René Béhaine : *Dans la foule horrible des hommes*, Grasset. — Jean Variot : *Les coursiers de Sainte-Hélène*, Librairie Gallimard. — Pierre Janneret : *Le roman de quatre jours*, A. Redier. — Edmond Cahen : *Le Juif et l'Auvergnat*, E. Fasquelle. — Mémento.

« On ne peut se passer d'Eden », a dit un jour Mallarmé à René Ghil. « La poésie, c'est l'enfance retrouvée », énonçait, d'autre part, Rimbaud. Retrouver le paradis perdu de leur enfance, voilà bien, ce me semble, la préoccupation des meilleurs d'entre les jeunes hommes d'aujourd'hui. Mais, dans leur recherche, je leur reprocherai d'avoir tous choisi le même guide: le délicieux Alain Fournier. M. Pierre Marois, qui débute, se montre, à son tour, en quête du « royaume perdu » dans **Passé à louer** (un titre que je n'aime guère, entre parenthèses). Mais le ton qu'il a adopté — s'il ne lui est naturel — ne rappelle pas seulement celui du *Grand Meaulnes*, mais de l'*Antarès* de M. Marcel Arland. Une maison de province; la campagne autour; des enfants qui jouent; une petite fille, Mirabelle. Le héros, qui parle à la première personne, est amoureux de Mirabelle; et peut-être Mirabelle est-elle amoureuse de lui... Puis, la féerie se dissipe. Le héros est homme. Le hasard le met en présence de l'idole d'autrefois. Elle est devenue vendeuse dans un magasin de chaussures, et dépouillée du charme dont l'imagination de son puéril adorateur l'avait parée se révèle vulgaire ou, plus simplement, banale, dans la réalité de sa nature. « O Wordsworth, nous ne recevons que ce que nous donnons. » La mésaventure du héros de M. Marois illustre la parole profonde de Coleridge. Au cours d'une visite qu'il fait à la maison familiale, devenue la demeure d'un individu quelconque, il se reconnaît mélancoliquement dans l'enfant qu'il fut. Et un certain Toporoff, un pauvre fou avec qui il s'entretient un soir, lui révèle le but de son voyage au pays natal, ou plutôt de son voyage intérieur, en lui disant: « Nous serrons quelque chose sur notre cœur sans même savoir ce que c'est. » Le bonhomme ajoute: « On finit par se demander si ce que nous conservons en nous, ce n'est pas seulement la forme

tenace d'un rêve... » Voilà des propos de qualité. De qualité, l'âme de M. Marois l'est aussi, sans doute; et sa narration qu'enveloppe une brume nacrée. Mais il faut attendre son prochain livre pour voir quel usage il saura faire de ses dons.

J'ai reproché précédemment à M. Marcel Jouhandeau de ne pas savoir conter. Ce n'est point son nouveau roman, **Tire-le-long**, qui me fera me démentir. Que pour cet écrivain conter ne soit qu'un accessoire; qu'il veuille avant tout faire du symbole, biseauter les faits pour leur tirer des accords extra-sensibles, employer à des fins d'extase intellectuelle, au lieu des tarots de Mme de Thèbes ou de l'opium, des mots en chapelet et des enlacements de phrases, c'est bien son droit. Mais à la base de cette transcendance la règle du jeu fait défaut, c'est-à-dire la seule convention qui permette l'intercommunication entre cervelles. Le brave commandant Tire-le-long est un pauvre nouveau pauvre, affligé de trois filles destinées à monter en graine, et d'une maison trop grande pour elles et pour lui dont il vend partie à un nouveau riche, grossier à souhait. D'où conflits de chaque jour. Chacun de ces conflits déforme, comme les boules de verre de certains jardins suburbains, les choses et les gens pour que le grossissement caricatural dénonce mieux l'injustice de vivre et l'âpre paix intérieure que des êtres candides, humiliés, peuvent gagner peu à peu par les humiliations et à cause d'elles. Sans tant d'effets de lanterne magique, on a déjà dit cela, et mieux, et d'une façon qui vous pénètre plus avant dans le cœur. Les Evangiles, pour commencer: plus on consent à se dépouiller, plus on trouve au bout, à l'extrémité du dénuement accepté, la richesse intérieure, la joie de la simplicité...

Ce sont des contes qui composent les **Réalités fantastiques** de M. Franz Hellens; contes en général très brefs et qui ne laissent pas de paraître traîner dans du brouillard. Ils traînent exprès, pour qu'à un moment donné la parole insignifiante en apparence, ou le geste grotesquement cassé dans l'ombre s'élargissent à la façon des ondes d'un puits sinistre où l'on jette un caillou. C'est, le plus souvent, réussi et d'un art très subtil qui — au moins — daigne faire appel à l'être de chair, en nous, à *l'émotion*. Mon gros grief contre

M. Jouhandeau est justement sa prétention de traiter un récit scientifiquement. Maintenant (il faut tenir compte que le recueil de M. Hellens est constitué d'emprunts faits à différents volumes) les *Réalités fantastiques* sont très composites. On y peut trouver les influences, tour à tour, de Marcel Schwob, de Maeterlinck, de Dostoïevski, de Proust (un conte d'enfants, en mal d'homosexualité, honteux d'eux-mêmes et se repaissant de leur honte, avant la lettre, est une petite merveille, dans le timbre de *Sodome et Gomorrhe,* mais infiniment plus compressé. Titre: *Vocation*)... et, enfin, de Freud. Sur tout cela, par à-coups, l'accent voilé, mais sans arrière-sonorités, du Maupassant de la fin, quand il devint mélancolique et s'approfondit sans cesser de rester limpide. Dirai-je que si M. Hellens a beaucoup évolué c'est parce qu'il n'a pas de personnalité accusée?... Très réceptif, de toutes façons: pour le fait, le songe, et le monde imprimé qui pour lui vit à l'égal du monde agissant ou souffrant; très émotif, plein d'échos intérieurs qui font cascade successive, descente d'échelle dans l'obscur; goût du triste; goût de l'incertain, du flottement. Un talent fluide, inégal, mais fort attachant, en somme.

Le titre, **Vagadu,** que M. Pierre-Jean Jouve a donné à son ouvrage est ainsi expliqué: « Vagadu, d'après une légende africaine, signifie la force qui vit dans le cœur des hommes » et c'est la seule chose expliquée dans cet ouvrage. Il faut, à partir de là, cheminer à tâtons dans la nuit, une nuit larvaire, au-dessous même de ces caves de notre personnalité que notre logique a peu ou prou compartimentées et où elle a amorcé quelques allées. A force de clins d'yeux, d'attention, d'intuition on discerne, comme derrière des voiles, une femme, plus très jeune de corps ni de cœur, peut-être demi-acteuse en même temps que demi-galante. Cette femme a un amant de physique balourd, mais qui tâche de lui révéler comment elle pourra parvenir à ce qui lui manque et rend son existence blafarde et sans raison, aussi blafarde et désordonnée que ces aspects extérieurs qu'elle croit les seuls vrais. Elle a, concurremment, des amies qui sont un peu ses amantes, et comme elle illusionnées par le déroulement devant elles des faits quotidiens, ces mensonges, et comme elle âprement désireuses d'une réalité « en elles » jusqu'alors im-

possible à atteindre. (Dira-t-on que je donne dans le galimatias? Je m'en excuse. Mais il n'y a point de ma faute.) Elle creuse donc; elle découvre qu'à quatre ou cinq ans, ayant servi d'amusement à un charretier-satyre, elle a désiré son père et haï sa mère. A la fin, elle descend jusqu'à la pleine innocence et à la paix profonde; elle a acquis sa personnalité, arrondi autour d'elle son atmosphère propre. On ne voit pas bien le mécanisme de cette transformation, malgré des rêves ou des songeries demi-éveillées qui prétendent en marquer les phases. Freudisme, sans doute. Mais l'outil me semble manquer à l'écrivain qui s'aventure à explorer ces parages enliseurs — ni matière, ni esprit et mâtinés des deux. Celui-ci a adopté un langage terne, d'une vulgarité voulue. Il est forcé de recourir, pour trouver le point de jonction entre chair et spiritualité, aux plus sales anecdotes pathologiques. C'est bien pénible — pour lui qui ne se donnerait pas tout ce mal pour une mystification; pour le lecteur, de qui il exige l'acquiescement. Mais je ne crains pas les rébus. J'ai pu, finalement, trouver à ces jeux une sorte de plaisir contracté. Mais tout autre, à moins d'un alanguissement créant chez lui l'état de réceptivité, se révoltera. Et pourtant... Peut-être y a-t-il là le rudiment de quelque chose d'*utile:* l'univers à atteindre non plus par la raison, mais par une communion instinctive...

On sait que, depuis quelque trente ans, M. René Béhaine, qui appartient à une bonne famille de Sens, s'efforce de dresser, à la façon des Rougon-Macquart, le bilan des siens, à peine masqués, et je connais des Sénonais qui ont suivi sans se lasser cette tentative très honorable. Nous voilà, avec **Dans la foule horrible des hommes,** au huitième tome de son ouvrage. Il est bourré, ce tome, de menus incidents plus que d'un vrai drame. Un jeune homme a la peur, la peur-antipathie, de la foule (réflexes de la race vieillissante qu'il porte). Il lutte pour s'en libérer, comme du reste : la religion et les principes bourgeois... Il y a une indéniable force massive, de la densité dans ce nouveau volume comme dans les précédents de M. Béhaine. Mais l'écriture en est empâtée et lourde. L'auteur, de surcroît, a trop vécu protégé du monde, de la rue, par son éducation et la demeure des siens.

C'est dépaysé, « idiosyncrasique », un univers particulier à lui et où il manque de chaleur communicative pour nous faire entrer avec sympathie.

Les coursiers de Sainte-Hélène dont nous entretient M. Jean Variot, ce sont les gens qui font la course sur mer. Ceux-ci, un petit Français de l'île Bourbon et des demi-soldes de l'Empire, se vouent à faire évader Napoléon de Sainte-Hélène. Ils n'arrivent à l'île que le lendemain de sa mort, pour son enterrement. Le récit contient des pages curieuses sur les autres îles, chères à MM. Marius-Ary Leblond. Il y a dans cette évocation de l'Océan Indien toute une épopée à mettre debout et qui est appelée à plaire à la masse de nos jeunes gens. L'Erckmann-Chatrian de demain, c'est de ce côté-là qu'il peut surgir et rénover le genre, en l'amplifiant.

Vigoureux mais un peu confus est **Le roman dè quatre jours**, par M. Pierre Jeanneret. Il s'agit dans ce roman de la jeunesse qui ne sait pas exactement ce qu'elle cherche, mais le cherche âprement. Mince sujet: un jeune homme, désaccordé d'avec sa famille trop dans la tradition bourgeoise d'avant guerre, fonde un journal avec quelques amis, échoue parce que le commanditaire meurt. En attendant d'en retrouver un autre, ou une autre occasion, il ramasse ses muscles... Là autour, force épisodes et comparses, les uns assez mal venus, ou bizarres, les autres quasi balzaciens. En tout cas, trois cent vingt pages emplies jusqu'au bord, et dont peu sont indifférentes. J'emprunte au préfacier, M. Jean Maxence, un mot qui m'a paru très juste: il y a là du dynamisme. Style en grisaille; mais c'est celui de la génération montante.

Saint-Flour, sous les espèces d'un margoulin à qui la brocante d'après guerre a rapporté beaucoup de billets, et le ghetto, sous celles d'un fils de banquier à qui son père a coupé les vivres, parce que trop intellectuel, s'associent pour conquérir le monde dans **Le Juif et l'Auvergnat**, de M. Edmond Cahen. Cela commence par Berlin, pays obligatoire de tous les bluffs, cela continue par Moscou, resté le pays des pourboires et passe-droits administratifs, puis s'achève à Paris par le triomphe, la Légion d'honneur, la grosse réputation et, à domicile, l'amour d'une brave bonne femme, assez en-

nuyeuse, mais que complète et corrige l'amour platonique d'une belle-sœur. L'auteur se révèle bien un peu juif lui-même (selon la tradition), en ceci qu'il ne va jamais jusqu'au bout des risques, crainte de mécontenter la clientèle. Il ne va pas jusqu'au bout de cet amour illégal. Il cite quelques noms de jeunes peintres qu'il veut servir, mais se garde d'aller jusqu'au fond des tripatouillages et combines qui font l'art des marchands de tableaux. Il gaze. Il ne veut qu'amuser. Il y réussit avec dextérité.

MÉMENTO. — *Le maire ou le bandit*, par Charles Casàmetta (Nouvelles Editions Argo) est une histoire corse, corsée à plaisir. Trop d'amours qui sont des résultantes électorales, trop de bandits qui sont des paresseux jouisseurs. C'est mal composé, mal écrit pour vouloir l'être trop bien et trop originalement. Un plus adroit eût donné du galbe à ce magistrat municipal qui régit sa commune en podestat italien du moyen âge. On l'arrête, à la fin, à la suite d'une bataille rangée dans une maison close. — Deux romans jumeaux, siamois — *arcades ambo* — parus aux Editions des Portiques: *Le contraste*, par M. Henry de Zogheb et *Le pain mal partagé*, par M. César Santelli. Tous deux manquent de ce dynamisme qui vous emporte dans un roman de M. Pierre Hamp, par exemple; et tous deux sont des études sèches, un peu pédantes, ou des méditations de jeunes intelligences. *Le contraste* compare deux frères, l'un aventureux et mystique, l'autre ordonné et positif; *Le pain mal partagé* de même, avec cette aggravation que l'amour maternel y est exclusif vers l'ordonné, le positif. Le style est d'un gris égal à l'action, ou au manque d'action, dans les deux. C'est peut-être voulu. Le ton de conservation, aussi. — Un gros roman d'aventures qui débute comme un roman policier et s'achève comme un roman scientifique, tel est *Tétabrie*, de M. R. Desortris (Gallimard). Il s'agit, là-dedans, d'un appareil merveilleux (à la fois croiseur, sous-marin, tank et aéroplane) dont on se dispute la possession; et de nombreuses femmes qui fournissent à l'auteur le prétexte de peintures osées. C'est négligé de forme, mais, sans renouveler le genre, assez attrayant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Prière pour les Vivants, pièce en trois actes et dix tableaux de M. Jacques Deval au théâtre de l'Athénée. — *Quinze couples,* pièce en trois actes et quatorze tableaux, de Mmes Charesson, Rachilde, MM. Kamké, Achard, Bastia, Ramel, de Heekeren, au Grand Guignol. — *En deuil de l'amour,* drame de Rachilde et Georges Kamké; *L'Absence,* comédie d'Henri Duvernois; *L'Orgie,* drame en trois actes, de M. Duham; à la Potinière. — *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche,* comédie en cinq actes, de M. Jules Romains, à la Comédie des Champs-Elysées.

C'est évidemment une grande entreprise que de vouloir peindre une vie humaine dans sa durée de soixante ans en une seule pièce de théâtre, eût-elle dix tableaux. Il faut une belle ambition pour s'y essayer, et cette ambition inspire, quoi qu'on en ait, de la considération. Que ne penserait-on pas de l'auteur qui ferait un chef-d'œuvre sur une pareille matière! Plusieurs l'ont essayé déjà, mais je ne crois pas qu'un seul y ait réussi, et je ne vois pas que M. Jacques Deval, en se proposant la même tâche, ait eu plus de bonheur qu'eux dans cette **Prière pour les Vivants** qu'il vient de faire représenter. Il faudrait être maître dans l'art de choisir pour arriver à donner l'impression de toute une existence en n'en montrant que dix épisodes, et il faudrait une puissance d'abstraction peu commune pour faire en sorte que chacun de ces tableaux donnât l'impression de représenter non pas un homme déterminé, mais l'homme même.

Le choix effectué par M. Deval semble souvent arbitraire. Son homme moyen, qui apparaît supérieur à l'homme moyen quant à la condition, lui est bien inférieur quant à la moralité. Mais, après tout, était-ce bien un homme moyen que M. Deval se proposait de représenter, ou bien un certain homme exactement déterminé et dont la muflerie lui aurait été familièrement connue? On ne saurait le dire. Le titre fait supposer qu'il y a de la généralité dans le dessein de l'auteur et la réalisation le montre qui s'égare dans le particulier. Et il s'égare à tel point que l'on se demande si par moments il n'abandonne pas son propre dessein et si, au lieu de conter l'histoire d'une vie humaine, il ne se borne pas à fournir un petit choix d'anecdotes inhumaines.

Je supposerais volontiers que l'impression de bizarrerie que prouve cet ouvrage provient d'un désaccord que l'on

sent entre les possibilités de l'auteur et le genre qu'il vient d'aborder. Ce que l'on attend de M. Jacques Deval, ce sont d'aimables badinages, de ce genre assez conventionnel dont on pense toujours trouver un échantillon lorsque l'on pénètre au théâtre de l'Athénée. Ce qui a toujours plu dans cette salle voisine des Boulevards et de l'Opéra, ce sont des fantaisies aussi peu véridiques que possible et du plus souriant optimisme. Or, de même que M. Deval trompe notre attente en faisant dans ce temple du badinage un ouvrage sérieux en diable, de même nous déconcerte-t-il lui-même en composant cet ouvrage. On n'est jamais content de l'étiquette qu'on s'est vu attacher sur le dos. Le Hanovre se croit Cythère, comme disait le délicieux Pellerin. Tel qui est né pour être un charmant baladin veut passer pour un prédicateur. Le tragédien rêve de faire rire, le comique veut jouer le drame, et tout de même. Que subsiste-t-il de tout cela et de cette masse d'efforts qui se contrarient? Peu de chose, le plus souvent.

En ce qui concerne M. Deval, on lui tient compte de son ambition. On ne peut s'empêcher de remarquer l'adresse avec laquelle sont établis la plupart de ces petits tableaux, dont l'ensemble ne paraît pas organisé avec une adresse extrême. Il y en a un ou deux où le ton frappe, celui par exemple qui se déroule pendant que l'épouse du héros meurt dans la chambre voisine, celui où il prend conscience de l'abîme qui le sépare de la génération qui le suit et comme il lui est insupportable. Tout cela est fort loin de l'indifférence, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, lorsque l'on est à quelque distance dans le temps du spectacle que cela compose, il s'en reforme un souvenir supérieur à l'impression que l'on a tout d'abord éprouvée. L'imagination aidant peut-être, cela se regroupe et se reconstitue, et de cet ouvrage épars naît un souvenir continu, qui est assez analogue à celui que l'on conserverait de l'existence de quelque indifférent que l'on aurait vaguement connu. Ce qui pourrait faire croire que, malgré nos critiques, l'auteur a cependant rempli son dessein. A cela près qu'un héros de théâtre ne devrait jamais être indifférent.

Mais si précisément c'est un indifférent que l'auteur a

voulu peindre? me dit quelqu'un. Oui, certes, vais-je répondre, sans vouloir controverser davantage.

§

Le hasard qui fait que deux théâtres en même temps viennent de donner des pièces auxquelles collabora Mme Rachilde n'a rien de surprenant. On s'étonne plutôt que des adaptations de son œuvre au théâtre ne soient pas plus fréquentes. Il y a en effet dans les romans et dans les nouvelles de cet écrivain tant de situations poignantes et pathétiques, une si grande richesse d'invention, une telle abondance d'idées dont la nouveauté n'a pas été dépassée depuis, que cela semble admirablement fait pour sauter tout vivant du livre sur la scène. D'autant plus que la promptitude du récit original lui confère déjà quelque chose de théâtral. *Terreur au Grand-Guignol* et *En deuil de l'Amour* à la Potinière, deux drames en un acte, sont accompagnés dans l'une et l'autre salle d'un assortiment varié de courtes pièces, parmi lesquelles *Séparation*, de Mme Henriette Charasson, et *L'Absence*, de M. Duvernois, sont d'une qualité toute particulière.

§

Jouvet vient de reprendre **M. Le Trouhadec saisi par la débauche**, cette pièce de Jules Romains qu'il créa il y a dix ans. C'est une dure épreuve pour tout le monde: pour l'auteur qui va voir si son œuvre est encore valable, pour les comédiens qui ne sont pas toujours sûrs de retrouver avec aisance leurs possibilités d'il y a dix ans, pour le public enfin qui est appelé à mesurer les variations de son goût, de son caractère et de sa sensibilité pendant un pareil laps de temps. Les retours en arrière ne sont pas toujours extrêmement agréables. Mais celui-ci se supporte aisément. Je dirai même qu'on ne le fait point sans profit.

Il y a dix ans, *M. Le Trouhadec saisi par la débauche* constituait ce que l'on appelle si singulièrement un spectacle d'avant-garde. Jules Romains et Jouvet appartenaient, eux aussi, aux avant-gardes, l'un de la littérature et l'autre du théâtre.

Aujourd'hui, on apprendrait sans surprise que Jules Romains se présente à l'Académie, que Le Trouhadec entre au répertoire du Théâtre-Français et que Jouvet est en passe d'avoir, lui aussi, je ne sais quel avancement que l'on pourrait considérer comme analogue.

Est-ce un effet de l'âge, est-ce une heureuse compensation à la fuite des années, je ne le saurais dire, mais il est certain que devant un tel changement de condition le public change d'attitude. Il admirait jadis avec précaution; aujourd'hui, il craindrait de critiquer trop nettement et l'œuvre qui ne se présentait pas sans quelque timidité montre à présent l'assurance des choses dont le succès fut immédiatement indubitable. Elle était hasardeuse, la voici devenue péremptoire. Elle était agressive, elle est pacifiée. On ne savait pas où la prendre, comme un jeune chat qui est tout griffes et tout dents, elle est apprivoisée et sur ses couleurs un peu hautes se répand une sorte de patine qui les amortit mais ne les affaiblit pas.

Ce qui permettra aux œuvres théâtrales de Jules Romains de vieillir heureusement, c'est que le style en est excellent. Son abondance oratoire, son rythme n'ont pas eu leur semblable depuis bien longtemps. Il a dans la prose cette variété de tons et de mouvements où ne se reconnaissent pas seulement les bons écrivains de théâtre, mais les bons écrivains, et il sait user de cette précieuse ressource pour en accroître l'effet comique qu'il recherche, et je dirais volontiers qu'il écrit dans un style *bouffe* en employant ce mot comme faisaient les dilettantes qui opposaient la musique bouffe à la sérieuse.

Cet élément comique ne fut pas inutile au destin de Le Trouhadec comme à celui des premières pièces de Jules Romains, car il y avait dans ces ouvrages un goût de la drôlerie abstraite qui n'était point spécialement fait pour séduire la partie du public étrangère à l'avant-garde. Les divertissements que l'auteur organisait en ce temps étaient un peu froids et concertés. On avait l'impression que M. Romains avait alors beaucoup moins observé que supposé. Il ne peignait pas la vie, il la construisait et c'est ce qui lui permettait de donner à une création telle que Le Trouhadec cette appa-

rence de fantoche démantibulé que Jouvet rend tellement saisissante que l'on ne sait d'abord si l'on doit rire ou être terrifié.

Autour de lui, Thérèse Dorny, Le Vigan, Renoir et ses collaborateurs habituels maintiennent la comédie dans une atmosphère à la fois farce et poétique qui séduit par son allégresse.

PIERRE LIÈVRE..

PHILOSOPHIE

Mario Meunier : *Pythagore, Les Vers d'Or,* avec le commentaire de *Hiéroclès,* Artisan du Livre, 1930. — *Femmes Pythagoriciennes, Fragments et Lettres.* Ibid. 1932. — Henri Sérouya: *Spinoza.* Ed. Excelsior, 1933. — *Initiation à la philosophie contemporaine.* Renaissance du Livre, 1933. — Julien Favre: *Vers l'abandon des philosophies discursives.* Presses Univ. de France, 1933.

La contribution, de si excellente qualité, qu'apporte **Mario Meunier** à l'histoire de la philosophie grecque par des traductions impeccables, s'enrichit de deux publications pythagoriciennes.

Comme le pythagorisme est une tradition religieuse plus encore qu'une école philosophique, nous aurions tort de dédaigner les *Vers d'or* sous ce prétexte qu'ils émanent d'une secte plutôt que du philosophe son fondateur. C'est ici — et nous le pourrions aussi bien s'il s'agissait de Cyniques, de Stoïciens, d'Epicuriens — l'occasion de montrer à quel point la sagesse grecque a usé de moyens spéculatifs et didactiques semblables à ceux de l'Euraise. Ce texte est un véritable compendium de *sûtras,* pour parler comme les Hindous, c'est-à-dire la quintessence toute canonique d'un enseignement oral; sommaire si succinct, si chargé de sens, qu'il appelle aussitôt, pour devenir intelligible, un commentaire. Document aussi caractéristique que possible de la Grèce, et pourtant il n'en est pas de plus oriental par la forme et l'agencement. Nous devrions ajouter encore: par la portée salvatrice, car si l'intelligence de l'harmonie est le moyen, le but consiste en le salut des âmes. Nous nous garderons, d'ailleurs, de rappeler ici tout ce qu'implique de zoroastrien et de bouddhique, de chaldéen aussi, le contenu de la doctrine ou de l'ascèse.

Les *Fragments et lettres* de Théano, Périctioné, Phintys,

Mélissa et Myia composent un recueil où s'exprime « la sagesse des grâces ». Puissent nos intellectuelles lire non seulement avec l'esprit, mais avec le cœur, ces pages où des femmes ont revendiqué la plus haute culture et cependant proclamé leur mission irréductiblement féminine dont l'ornement suprême est réserve et pudeur! Jamais féministe ne sera plus affranchie par le zèle pour la vérité, que cette Théano si conservatrice dans sa piété pour les ancêtres et dans sa fidélité conjugale. Règles vivantes de mesure et d'harmonie, ces Pythagoriciennes comprenaient que beaucoup d'émancipations ne sont que dissipation. Simple, chaste et discrète, sûre et forte, cette femme antique idéale se révèle autrement libre qu'une garçonne. Elle ferme les yeux sur le libertinage de l'époux, et ne concurrence pas la courtisane. Elle vit sa vie en épouse et en mère. Ceci encore, si grec qu'il soit, s'avère plus que grec: R. Tagore ne s'exprime guère autrement quand il exalte l'harmonie qui s'irradie de la femme de haute caste, au Bengale.

Du pythagorisme à Spinoza, l'hiatus n'est pas si béant qu'on le pourrait préjuger: une source commune de sagesse établit le passage; et **H. Sérouya** poursuit, lui aussi, un effort multiple, méritoire, qui commande la sympathie.

Il peut sembler audacieux de fournir en 75 pages, après tant de précédents érudits ou spéculatifs, une esquisse du portrait de Spinoza et un exposé de sa « quintessence » philosophique. Cependant on aurait mauvaise grâce à nier que l'auteur a tenu sa promesse, pour autant qu'elle pouvait être tenue. Il regarde Spinoza comme foncièrement juif, non seulement de caractère, mais d'inspiration doctrinale. De tous les interprètes de sa pensée, c'est Lagneau qu'il prise le plus, parce qu'il s'est rendu compte de cette filiation. Spinoza, mystique et intuitif, ne conçoit de vérité que par déduction métaphysique à partir de l'unité totale, comme les Alexandrins apparentés à Philon. Il s'oppose donc à Descartes bien plus qu'il n'en procède; d'abord parce qu'il contemple au lieu de douter; ensuite parce que Descartes, lui, faisait aussi peu de métaphysique que possible, juste autant qu'il était indispensable pour fonder la science. L'analyse du système

est condensée, présente les textes fondamentaux et les éclaire par l'opinion des exégètes autorisés, Joël, Brunschvicg, Bréhier. Le dessein de l'auteur était de rendre « sympathique » au *general reader* ce prototype de l'homme libre que voulut être Spinoza: ce but est atteint. Et les 38 planches parsemées à travers le volume forment un ensemble iconographique dont aucun livre analogue ne fournit, à beaucoup près, l'équivalent.

Ici même, récemment, nous signalions, à propos du livre de Benrubi, plusieurs ouvrages d'introduction à la pensée contemporaine. Celui que nous soumet H. Sérouya n'envisage pas seulement la France, mais les pays voisins. Il n'a guère d'équivalent dans la production de notre pays; aussi doit-il rendre de réels services. La part de l'auteur y est moindre, cependant, que dans son *Initiation à la peinture d'aujourd'hui:* les chapitres qui étaient les plus difficiles à écrire ne font guère que résumer le livre ou l'article d'une personne supposée qualifiée. Ainsi ce qui est dit d'Hermann Cohen est tiré d'un ouvrage d'A. Stérlard, l'exposé de la phénoménologie utilise Gurvitch, les explications fournies sur Croce viennent de C. Schuwer, les pages consacrées à Alexander suivent un travail de Ph. Deveaux. Nous ne songeons pas, d'ailleurs, à élever un grief contre l'auteur pour avoir procédé de la sorte; sans doute a-t-il voulu aboutir vite et les livres mis à profit sont estimables.

Le livre de M. **J. Favre** atteste non seulement beaucoup de réflexion, mais de la réflexion personnelle et un tempérament philosophique. S'il se rencontre avec des œuvres célèbres dans sa critique de la pensée discursive, on sent que ce travail exprime non la nécessité de bâtir une thèse universitaire, mais l'édifice que construit pour son propre refuge une conscience tourmentée par les problèmes spéculatifs. Substituer l'intuition à la discussion, fort heureusement, ne lui suffit pas; il prétend montrer une voie par laquelle l'esprit se dégagera des oppositions dialectiques, fondées sur le seul langage, et retrouvera le réel sous la distinction artificielle des contraires. L'auteur a un sentiment très vif de la création parallèle de la raison et des choses, et considère les apories résultant du langage comme le principal obstacle à

cette double élaboration, obstacle sur lequel la raison dévie vers le factice. La dualité du froid et du chaud a cédé devant la notion de température; celle des sexes est en voie de réduction (Dr Marañon), celle du passé et de l'avenir aussi (Einstein), comme celle du bien et du mal (Nietzsche). Les antithèses moi-non moi, individu-collectivité pourraient sans doute être surmontées par une expérience inspirée de celle des Yogins, si la science européenne condescendait à éprouver leurs pratiques. Nous nous garderons d'y contredire, ayant nous-même professé que le « fait métaphysique » pouvait être élucidé par l'expérimentation mystique, et que des fonctions supramentales se constitueraient peut-être par un entraînement approprié.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une nouvelle Collection: *Actualités scientifiques et industrielles;* Hermann. — Th. Cahn : les Phénomènes biologiques dans le cadre des sciences exactes. — Néda Marinesco: *Influence des facteurs électriques sur la végétation;* Exposés de Biophysique, sous la direction de R. Wurmser. — Vera Dantchakoff: *le Devenir du sexe;* Exposés de Biologie (Embryologie et Histogénèse), sous la direction de E. Fauré-Frémiet. — Ch. Fraipont et Suzanne Leclerq: *l'Evolution, Adaptations et Mutations* (Berceaux et Migrations), et Ch. Fraipont: *Adaptations et Mutations* (Position du problème); la Paléontologie et les Grands Problèmes de la Biologie générale, sous la direction de Ch. Fraipont. — Jean Trillat: *Organisation et Principes de l'enseignement en U.R.S.S.;* les relations entre la science et l'industrie.

La librairie Hermann, fondée il y a déjà longtemps par un universitaire indépendant, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, a toujours été cotée dans les milieux scientifiques. M. Freymann, son actuel directeur, est en train d'inaugurer en France des méthodes nouvelles d'éditions; la Collection des **Actualités scientifiques et industrielles** a déjà une très bonne presse. Je n'ai pas eu encore l'occasion d'en parler, car la maison Hermann s'était confinée jusqu'ici dans les publications relatives aux sciences mathématiques et physiques. Mais les *Actualités* comprendront désormais des *Exposés de Biophysique,* sous la direction de René Wurmser, des *Exposés d'Embryologie et d'Histogénèse,* sous la direction de Fauré-Frémiet, des *Exposés de Paléontologie,* sous la direction de Ch. Fraipont, des *Exposés de Zoologie,* sous la direction de Ch. Pérez, etc., etc... Dans des fascicules fort bien

édités, en un nombre de pages restreint, des spécialistes seront appelés à exposer leurs recherches et à en dégager l'essentiel.

Deux travailleurs de l'Institut de Biologie physico-chimique, Th. Cahn et Néda Marinesco, publient l'un onze pages sur les **Phénomènes biologiques dans le cadre des sciences exactes,** l'autre une courte étude expérimentale intitulée **Influences des facteurs électriques sur la végétation.** De plus en plus, on reconnaît que beaucoup des phénomènes de la vie impliquent des phénomènes électriques, sont fonction de différences de potentiel, c'est-à-dire de différences de niveau électrique. Celles-ci peuvent déterminer des courants électriques, des déplacements de liquides (osmose électrique). Néda Marinesco montre que, par l'intermédiaire d'un potentiel de contact existant entre la sève de la plante et les parois des tubes ligneux qui la transportent, la plante est électriquement subordonnée au milieu ambiant. Dans les livres classiques de Botanique, on trouve exposées un assez grand nombre de théories se rapportant au mécanisme de l'ascension de la sève; on a invoqué pour expliquer celle-ci la capillarité, la pression osmotique, la cohésion, le vide produit dans les feuilles à la suite des phénomènes de transpiration ou de synthèse; mais l'analyse de ces diverses hypothèses conclut à l'insuffisance des facteurs invoqués. On a reconnu qu'un champ électrique dirigé de haut en bas appliqué directement ou indirectement sur la tige d'une plante augmente le flux de la sève ascendante; or, il existe dans l'atmosphère terrestre un champ électrique de forte intensité, ayant une valeur moyenne d'un volt par centimètre, et subissant d'ailleurs des fluctuations notables. Néda Marinesco a pu vérifier que le mouvement de la sève subit ces fluctuations.

Mme Véra Dantchakoff, d'origine russe, a longtemps séjourné aux Etats-Unis, où elle travaillait dans divers laboratoires; elle avait même professé à l'Université de Columbia (New-York); plus récemment, elle s'est employée à organiser un Institut soviétique de Morphogénèse expérimentale à Moscou. Venue dernièrement à Paris, elle fut invitée d'exposer au Collège de France, en trois conférences, ses idées sur l'origine des cellules sexuelles; on trouvera cet exposé dans **Le devenir du sexe.** Au début du développement, les futures

cellules sexuelles circulent dans l'organisme avec le sang; dans une certaine région qui deviendra celle des reins et des gonades (glandes reproductrices), le courant circulatoire subissant mécaniquement un ralentissement, les gonocytes (ancêtres des ovules et des spermatozoïdes) se déposent et se greffent en quelque sorte, pour achever leur évolution. L'originalité de ces conclusions, fruit de longues et patientes observations, est que les gonocytes ne naissent pas *in situ*, ne sont pas des cellules prédestinées.

Charles Fraipont, professeur à la Faculté des Sciences de Liége, se propose de discuter dans une série de brochures les Problèmes de la Biologie en relation avec la Paléontologie, tels que ceux concernant **Adaptations et Mutations.** Aujourd'hui il conclut qu'il importe d'abandonner la vieille idée des « berceaux » d'origine des diverses espèces animales et l'abus flagrant des migrations. J'ai déjà exposé la question ici à propos de l'*Ologénèse* de D. Rosa.

§

Je voudrais insister plus particulièrement sur **Organisation et Principes de l'enseignement en U. R. S. S.,** par Jean Trillat, professeur à l'Université de Besançon. C'est le résultat d'une enquête très sérieuse faite en Russie.

Tout d'abord, dit l'auteur, le développement de la Russie soviétique est basé sur le matérialisme; le mysticisme religieux, qui faisait partie intégrante de l'âme russe, a été brusquement remplacé par un autre mysticisme, que l'on pourrait appeler le mysticisme de la machine. C'est la machine qui est le Dieu qu'adore la plupart des Russes, c'est au développement à outrance du machinisme que tendent tous les efforts des dirigeants: développement qui doit, selon eux, améliorer progressivement le sort et la vie des travailleurs.

On a souvent prétendu que le machinisme est à l'origine de la crise du capitalisme. A cela les communistes répondent: si le développement de la science et du machinisme en régime capitaliste est stérile, et ne peut que s'accompagner de misère, en régime collectiviste, au contraire, il apportera nécessairement le bonheur. C'est à voir; pour M. Trillat, une telle affirmation est encore prématurée.

Quel est « le système de l'enseignement public en U. R. S. S. »? Ce qui le caractérise essentiellement est que tout doit être rattaché au labeur des ouvriers et des paysans, d'où une liaison étroite entre l'école et l'usine. Le but essentiel de l'école soviétique est de « créer des édificateurs de la société socialiste, possédant une culture élevée, sachant relier la théorie à la pratique, en possession parfaite des conceptions marxistes ». Le système actuel en U. R. S. S. est le suivant. *Premier degré :* L'école de 7 ans, donnant l'instruction primaire générale pour tous les enfants et adolescents, et comprenant trois variantes, suivant les régions: l'école industrielle, l'école rurale, l'école municipale. *Second degré :* Enseignement polytechnique secondaire comprenant les technicums, avec leurs diverses spécialités (agriculture, électricité, coopération, médecine, pédagogie...) et les écoles d'apprentissage industriel. Une différence essentielle apparaît entre l'école soviétique et l'école dite capitaliste: c'est la disparition totale de l'enseignement classique.

Plus loin, l'auteur expose « la nouvelle conception de la science en U. R. S. S. ». Pendant de trop longues années, l'Académie des Sciences avait voulu vivre à part, dans une espèce de « splendide isolement », et conserver le culte de la « Science pure ». Cette attitude fut jugée hostile au nouveau régime: « La Science ne peut subsister, ni se développer comme un système autonome, en vase clos, sans être stimulée par la vie. »Mais il n'entre pas dans les intentions du prolétariat de supprimer la pensée scientifique; au contraire, le prolétariat tient à la développer et à la faire servir à l'édification socialiste; la science doit être le serviteur de la révolution. Les dirigeants russes réclament la « démocratisation » de la science; la science pure, d'après eux, est une idée périmée, un fétichisme à rejeter.

Evidemment, ajoute M. Trillat, ces idées sont très éloignées de celles que nous cultivons dans nos pays, où la science pure et désintéressée est considérée à juste titre comme un idéal, où le savant a toute la liberté de pensée, et où la recherche s'accommode mal d'une inspiration en quelque sorte imposée.

La Russie possède actuellement un corps scientifique de valeur: des savants comme Joffé, Ipatiev, Navachine (mort en 1931), Pav-

lof, Gamov, Bach... Le plus grand nombre d'entre eux appartient aux anciennes générations...

Il reste à savoir si le nouvel idéal scientifique, si étonnant pour nous, sera susceptible de produire à son tour des savants de grande envergure, ou si, au contraire, tout en élevant le niveau moyen du peuple, il n'aura pas pour résultat de stériliser partiellement le génie humain.

Les communistes estiment qu'il est inexact que seuls des savants entraînés par des dizaines d'années de laboratoire soient capables de faire progresser la science. « La science socialiste doit être l'œuvre, non de quelques milliers de spécialistes, mais de millions d'inventeurs » sortis du peuple. Les inventions doivent être « œuvres de la masse ». Il faut que la Science « se débarrasse des entraves de la religion, du mysticisme, des survivances de toutes sortes, et se place tout entière sur le terrain ferme du matérialisme dialectique ». L'économie soviétique est, comme on sait, régie par la notion du « plan quinquennal, dont le but est de prévoir et de préparer pour toutes les branches de l'activité un ensemble de travaux théoriques et pratiques, systématisés et régularisés selon les besoins de la reconstruction socialiste ». D'où la nécessité d'une « planification » du travail scientifique!

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

M. A. Hérubel, *Les origines des ports de la Loire maritime*, 1 vol. in-8°, 152 p., 12 fig., Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1932. — Pierre Deffontaines, *Qu'est-ce que la géographie humaine?* (Avant-propos du vol. de Georges Hardy, *Géographie et colonisation*, 1 vol. in-8°, Paris, Gallimard, 1933, prix 30 fr.).

Poursuivant ses études sur la vie maritime et commerciale des estuaires français depuis les temps les plus reculés, M. Hérubel, après son travail sur la *Seine maritime*, nous donne aujourd'hui les **Origines des ports de la Loire maritime.**

Au point de vue de la géographie, comme à celui de l'histoire, la comparaison s'impose entre les destinées maritimes et fluviales des deux estuaires. Comparaison qui fait ressortir beaucoup plus de différences que de ressemblances. Ce sont les premiers mots de l'auteur; ce sont aussi les derniers.

Par définition, les estuaires fluviaux comptent au premier rang parmi les rares points de la planète où il est possible de discerner des mouvements du sol postérieurs à l'apparition des hommes. Ils ont été fréquentés de très bonne heure. Ils ont été extrêmement instables et continuent à l'être. Archéologues et géologues fouillent avec ardeur le sol meuble en bordure des estuaires et de la mer. Ils y trouvent des traces d'oscillations dans les deux sens. Ils en trouvent, parfois, plus qu'il n'y en a. Tel semble bien être l'avis de M. Hérubel au sujet de la basse Loire et du pays plat qui l'environne. Plusieurs archéologues ont cru y trouver de grands changements depuis l'ère romaine. Il semble vraisemblable, au contraire, que si l'estuaire a vu de nombreux mouvements d'exhaussement et d'affaissement jusqu'au paléolithique, il est à peu près stable depuis le néolithique, sauf une légère transgression nommée transgression flandrienne, et sauf aussi les progrès de l'alluvionnement qui ont amené le reflux des eaux sur les terres basses et la formation du grand marécage de la Brière: événements récents, car ils ne remontent qu'à deux ou trois millénaires.

Les plaines de l'estuaire de la Loire ont été habitées en permanence depuis la civilisation du bronze (de 2500 à 1300 avant notre ère); elles ont été un des points de rendez-vous de l'industrie et du commerce du bronze; plus tard, la civilisation du fer a eu de la peine à y pénétrer; elle ne date guère dans ce pays que de 500 avant notre ère; c'est déjà l'ère de la Gaule. La Loire maritime possède alors un port, *Corbilo*, dont nous ignorons l'emplacement exact; peut-être, selon Hérubel, vers Penhoët-Saint-Nazaire.

A l'époque gallo-romaine paraît la ville de Nantes sous le nom de *Condevincum* donné par Ptolémée au centre principal des Namnètes. L'activité maritime de *Corbilo* doit avoir émigré à *Condevincum*. Instabilité très fréquente dans les estuaires, remarque Hérubel. « Les ports ont toujours été, à leurs débuts historiques, des lieux instables, tant du fait de la nature que du fait des hommes. » Cela se voit, même aujourd'hui, pour les ports d'escale aussi bien que pour les ports d'estuaires : Colombo et Pointe-de-Galles, par exemple.

Nantes avait déjà des ports complémentaires. Le *Brivates*

Portus de Ptolémée doit être placé probablement à Saint-Nazaire. La pêche, la batellerie fluviale, l'industrie salicole et les transports maritimes alimentaient l'activité de l'estuaire. Les invasions des Normands et des Bretons ralentirent cette prospérité sans l'étouffer. Les Bretons enfoncèrent un coin de langue bretonne au pays de Batz et de Guérande. Mais ils ne parvinrent pas à faire de Nantes une ville bretonnante. Nantes demeura profondément française. Il y a trop de liens entre elle et la grande vallée qui entre au cœur de la France.

Mais cette vallée, malgré sa richesse et sa beauté, malgré sa prépondérance politique aux XVe et XVIe siècles, ne présentait ni la force d'action, ni la puissance de vie générale qui distinguent le bassin de la Seine. Voilà la principale raison qui a empêché Nantes de devenir un second Rouen, et qui, dans le présent et dans l'avenir, empêchera Saint-Nazaire de rivaliser avec le Havre. Auprès de cette raison-là, que j'aurais voulu voir mieux mise en lumière par Hérubel, tout le reste est secondaire ou de peu d'intérêt. On peut ajouter cependant l'infériorité de la Loire comme moyen de transport. La Loire, grand torrent à peine navigable, a été fréquentée pendant des siècles, faute de mieux, lorsque les routes terrestres étaient ou mauvaises, ou peu sûres, ou les deux.

Les XVIIe et XVIIIe siècle ont été, pour la Loire maritime et pour la ville de Nantes, une période de brillante activité, déterminée par l'industrie salicole, par les pêches de la morue et de la baleine, et bien plus encore, par le commerce des denrées coloniales (sucre, sirop de sucre, cacao, coton, indigo) et surtout par la traite des nègres. Nantes a été la capitale des négriers français.

Le tonnage croissant des bateaux nécessitait alors des transbordements et des allégements en Loire. Un avant-port devenait nécessaire. Ce fut d'abord Paimbœuf, qui joua ce rôle pendant un siècle environ. Mais le XIXe siècle vit naître et grandir Saint-Nazaire, ancienne commune rurale et petit port de pêcheurs et de pilotins. Il est curieux de remarquer que c'est au point de vue militaire que l'on songea d'abord à Saint-Nazaire, pendant les guerres de l'Empire. La paix revenue, ce furent la navigation à vapeur et, plus tard, le chemin de fer qui le firent triompher. La création d'un grand

bassin et la fonction transatlantique furent dévolues à Saint-Nazaire. Le bassin fut inauguré en 1856, le chemin de fer en 1857. Nantes, qui avait applaudi à la création de Saint-Nazaire, suivit ensuite ses progrès d'un œil jaloux. Même histoire de rivalité mesquine que celle de Rouen et du Havre. Le canal de la Martinière en résulta, comme en Seine le canal de Tancarville. Aujourd'hui, les deux ports de la Loire paraissent avoir compris qu'ils sont complémentaires, et non rivaux.

§

Je n'ai pas l'intention de reparler du volume de Georges Hardy, **Géographie et colonisation:** la chronique coloniale du *Mercure* lui a déjà consacré quelques lignes. Mais ce volume est le premier d'une collection qui s'appellera *Géographie humaine.* Cette antériorité lui vaut le privilège d'une préface générale par le directeur de la collection, M. Pierre Deffontaines: *Qu'est-ce que la géographie humaine?* Vingt-trois pages pleines de fusées d'enthousiasme juvénile. Elles appellent quelques remarques. Elles en appelleraient même beaucoup, surtout de la part de quelqu'un qui s'est donné la peine d'étudier longuement l'orientation et les méthodes de la géographie. Mais je ferai un choix: je ne veux pas trop gonfler ma rubrique du *Mercure.*

On peut s'étonner qu'aujourd'hui encore il faille vingt-trois pages pour définir la « géographie humaine ». La signification de ce mot a donc tant de peine à se dégager? Le mot a été créé par Ratzel sous sa forme grecque, *Anthropogéographie,* il y a une cinquantaine d'années. Il a été francisé en *Géographie humaine* par Jean Brunhes. Mais ni Ratzel, ni Brunhes n'ont créé la chose. Elle existait bien avant eux et ne paraissait point sibylline. Elle se répartissait entre plusieurs sciences, voilà tout, et peut-être avec autant de fruit, sinon davantage, dans les disciplines particulières qui s'en occupaient. Ce que la nouvelle géographie humaine apporte vraiment, c'est, n'en déplaise à M. Deffontaines, une orientation ou une tendance philosophique. Mais laquelle? On peut choisir entre plusieurs. Celle de M. Deffontaines n'est pas précisément la mienne. C'est assurément son droit d'avoir celle qui lui plaît. Mais il ne faut pas nous parler d'une révolution de nos connaissances. La géographie humaine ne nous

fait pas découvrir un monde nouveau. Elle n'est pas comparable à la physique et à la biologie contemporaines. Dire que ce nom de géographie humaine est *étrange* et *audacieux,* c'est donner un coup de tam-tam d'une sonorité creuse.

Dans une rapide esquisse de l'histoire de la géographie, M. Deffontaines attribue généreusement aux géographes tous les progrès faits par la reconnaissance systématique du globe. Cela s'appelle tirer la couverture à soi. La description et la cartographie de la planète sont dues aux mathématiciens, aux astronomes et aux explorateurs, et non aux géographes, qui n'ont fait qu'enregistrer les découvertes faites par d'autres et les positions qu'ils ont déterminées.

Poursuivons. « La nouvelle géographie, dit M. Deffontaines, nous a *appris à voir...* Il y a chez les géographes l'*amour secret du terroir...* Ils voient [sans doute mieux que d'autres] l'*immense mosaïque* des champs. » Mais pourquoi ces bucoliques, qui feraient des géographes de nouveaux Théocrite et de nouveaux Virgile? (Remarquons que Théocrite et Virgile ont le suprême mérite de n'être ni longs, ni ennuyeux.) C'est, paraît-il, « pour mieux faire comprendre tout ce qu'il y a de *particulier* à chaque région », parce que la géographie fait acquérir « cette notion essentielle de la discipline de l'observation *qui est la notion de type* ». M. Deffontaines ne paraît pas s'apercevoir qu'il se contredit d'une manière positive. La notion de type, si elle répond à quelque chose, est une généralisation sortie d'une abstraction. Elle n'est pas une photographie du particulier. C'est bien la peine de déclarer ensuite, *ore rotundo,* « qu'aucune science ne possède une pareille stratégie de l'observation ». Je crois bien. Les vraies sciences n'usent point de cette stratégie-là.

Tout cela pour la méthode de recherches. Mais les causes? L'explication? Quel est son domaine? M. Deffontaines ne nous laisse pas longtemps dans l'incertitude. « La géographie humaine, dit-il, est chargée de découvrir *le parachèvement par les hommes de la création naturelle primitive...* Aucune des autres disciplines *ne témoigne davantage de la grandeur des hommes.* » Viennent ensuite d'étonnants développements sur la médiocrité de l'œuvre accomplie jusqu'ici pour la domestication de la nature. Quand réussirons-nous à dompter « les

éléments constitutifs du climat »? Quand utiliserons-nous « les 1.500.000 espèces végétales », au lieu d'un petit millier seulement? Je n'ai jamais lu profession de foi plus naïvement finaliste. Encore une fois, c'est le droit de l'auteur d'être finaliste. Mais qu'il ne vienne pas nous dire après que « la géographie humaine n'a pas à supporter la servitude d'une apologétique, pas plus dans le sens finaliste que naturaliste ». M. Deffontaines se fait bel et bien le serviteur d'une apologétique. Il le fait, peut-on dire, sans discrétion, avec une franchise qui ne laisse pas place au moindre doute. Remercions-le de cette franchise-là.

On le voit encore mieux lorsque, à la fin de sa préface, M. Deffontaines, après avoir cité le nom d'un « grand géologue » (un moine, comme par hasard, que les vrais géologues ne connaissent guère), conclut triomphalement que « l'homme a amené une transformation générale de la terre par l'établissement à la surface de celle-ci d'une enveloppe nouvelle, *l'enveloppe pensante* ». Il faut ajouter cela, paraît-il, aux trois enveloppes solide, liquide et gazeuse. M. Deffontaines réserve exclusivement aux hommes le menu privilège cérébral auquel il attache tant de prix et qu'il appelle la pensée. Je me suis rappelé les beaux livres de Maeterlinck sur les abeilles, les fourmis et les termites. Et je me suis dit que la lignée de l'immortel docteur Pangloss n'est pas encore éteinte.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général Voisin : *La Doctrine de l'aviation française de combat* (1915-1918), Berger-Levrault. — Colonel Chiavarini : *Le Commandement par l'Avion* (Revue des Vivants, janvier 1933). — Réponse à la *Critica Fascista.*

Au moment où il est de mode de ne parler que d'anticipations dès qu'il s'agit de l'aviation, il n'est pas sans intérêt de s'arrêter quelques instants aux leçons que certains aviateurs, d'un sens plus rassis, ont essayé de dégager du rôle qu'on lui a vu jouer pendant la dernière guerre. Ce temps n'est pas si éloigné, et malgré les progrès accomplis, au point de vue de la vitesse et de l'endurance des appareils, de tels enseignements conservent toute leur valeur parce qu'ils con-

cernent surtout la psychologie du personnel navigant et la limitation que les conditions atmosphériques imposeront toujours à l'emploi de l'aviation. M. le Général Voisin, dans son livre **La Doctrine de l'aviation française de combat (1915-1918)**, se montre extrêmement prudent dans ses affirmations, appuyées d'ailleurs sur une documentation nombreuse, et s'efforce de rester aussi objectif que possible. Il n'hésite pas, d'ailleurs, à défendre l'aviation contre les injustices dont elle fut quelquefois la victime à ses débuts.

Au lendemain de la guerre, des études entreprises sous la direction du Maréchal Fayolle avaient eu pour conclusion l'organisation d'une aéronautique militaire, agissant en liaison avec les armées, mais sans mission stratégique spéciale en territoire ennemi. Le Général Voisin, alors lieutenant-colonel, dans une étude parue dans la *Revue militaire française du* 1er *janvier* 1924, avait montré le faible rendement de l'aviation de bombardement, même dans les conditions les plus favorables, c'est-à-dire aux derniers jours de la guerre, alors que l'ennemi n'avait plus d'aviation de combat pour interdire ses raids sur ses arrières. Ce qu'il est curieux de constater dans l'ouvrage actuel du Général Voisin est que les formules de ce qu'on peut appeler la mystique aérienne se font jour dès la constitution des premières formations d'avions. Ainsi, on lit dans les ordres de certains chefs de l'armée nouvelle ces formules stupéfiantes: *La victoire aérienne doit précéder la victoire terrestre dont elle est l'un des éléments et le gage,* ou encore celle-ci, que l'on trouve dans l'ordre de l'aviation du groupe d'armées, à la veille de l'attaque du 16 avril 1917: *La bataille aérienne n'est pas limitée dans l'espace,* et cette aviation recevait l'ordre de pousser au nord de Laon, alors que son emploi sur les lisières des défenses ennemies eût été autrement efficace. Ces formules sont d'ailleurs identiques à celles que l'on entend aujourd'hui; elles témoignent d'une déformation de l'esprit professionnel ou de ce qu'on appelle simplement l'esprit de bouton.

A de telles formules, le Général Voisin oppose des raisons inspirées par le seul bon sens :

Qu'importait aux Armées, de qui dépendait, en définitive, le

sort de la bataille, que nos chasseurs « descendissent du boche » à de pareilles distances, si ces victoires n'exerçaient plus leur répercussion sur la marche même des opérations? L'avance de l'infanterie est encore ce qui compte, et tout doit y concourir : l'artillerie, les chars, l'aviation d'observation qui renseigne, l'aviation de chasse enfin, qui veille sur les uns et les autres, tout en s'efforçant d'aveugler l'adversaire. Tout le reste, et en particulier *la bataille d'aviation préalable,* est hors-d'œuvre, chimère, ou passe-temps par secteurs calmes. La suite des événements devait le confirmer bientôt.

Le Général Voisin conclut :

Bref, ce que l'on a pu reprocher à nos groupes de combat, ce n'est certes pas leur inaction, seuls quelques esprits aigris ont pu le prétendre, c'est d'avoir, jusqu'à un certain point, manqué à la bataille, nous entendons celle qui se *livre à terre et immédiatement au-dessus.*

Et il cite des exemples « d'expéditions combinées d'avions de bombardement escortés d'avions de chasse, dans le but de contraindre à la lutte l'aviation adverse », qui demeurèrent sans résultats.

Ainsi, la leçon qui se dégage des faits qui illustrèrent la grande guerre, c'est que l'aviation n'aboutit à rien, chaque fois qu'elle s'employa à des raids éloignés. Elle se montra, par contre, extrêmement utile, dans son travail en liaison avec les armées de terre, à quoi doit se borner son rôle.

Cependant, ces erreurs, si nombreuses qu'elles fussent, ne purent empêcher la création en mai 1918 de la *Division aérienne,* c'est-à-dire de l'embryon d'une Armée de l'air, qui se révéla, comme nous l'avons vu, d'après l'étude du Lieutenant-Colonel Voisin, impuissante à agir d'une manière efficace sur les derrières de l'adversaire. Mais cette création était un triomphe de l'esprit de bouton de notre corps d'aviateurs. Ceux-ci, en général, très individualistes, assez rétifs à tout esprit de discipline qui prétendait régler et canaliser leur action, emportés et grisés par cette flamme particulière qui leur attirait les sympathies et l'enthousiasme de la foule, se rebellaient, déjà à cette époque, contre l'idée de n'être qu'une arme subalterne, comme l'artillerie, la cavalerie, etc... Cependant, dans cette longue guerre, les artilleurs ont joué un autre

rôle que l'aviation : on peut dire que les batailles ont consisté pour la plus grande part en des luttes d'artillerie. Il n'est cependant pas venu à l'idée des artilleurs de constituer une arme à part, devant relever d'un commandement spécial, agissant à sa guise, en dehors de toute liaison avec les autres armes.

§

Un autre aviateur, M. le Colonel Chiavarini, dans un article de la *Revue des Vivants* (Janv. 1933) a attiré l'attention sur un point capital, qui suffirait à lui seul à donner à l'aviation une importance de premier ordre : **Le Commandement par l'Avion.** Il est assez curieux que, parmi les hommes qui s'intitulent aujourd'hui les *Chevaliers de l'air*, aucun n'y ait songé.

Le commandement par l'Avion devrait paraître la chose la plus naturelle du monde. Il est incontestablement plus logique que l'emploi exclusif du téléphone. Si ce dernier est rationnel pour la conduite du feu de l'artillerie, parce que le Commandement voit le terrain, alors que l'exécutant ne le voit pas, celui-ci étant toujours défilé des vues de l'adversaire, il n'en est plus de même lorsque la Direction, éloignée des exécutants, n'a pour s'éclairer que des informateurs, reliés en cascade à elle-même, et qui ne voient ni les uns ni les autres quoi que ce soit de l'action, qui se déroule loin d'eux.

D'autre part, les agents de liaison rapportent des renseignements, qui peuvent n'être plus vrais au moment où ils parviennent à sa connaissance. L'avion personnel du commandant en chef permet en tout cas une solution élégante du problème.

Le Colonel Chiavarini base son travail sur une maxime de Napoléon : *Un général qui voit par les yeux des autres ne sera jamais en état de commander une armée comme elle devrait l'être.* A la suite de cette maxime, il nous cite, pour l'illustrer d'un exemple célèbre, la faute commise, la veille de la bataille d'Eylau, par Napoléon, s'en rapportant « aux jactances de Murat », qui réussit à le persuader que Benningsen « continuait à fuir ». Il nous cite encore l'exemple du maréchal de Moltke, procédant par hypothèses du fond de son

cabinet, celui de Joffre, déléguant ses pouvoirs au Général de Castelnau pour se rendre compte de la situation à Verdun, ou laissant au Général de Langle de Cary l'initiative d'évacuer la Woëvre. Si le Général Joffre, écrit le Colonel Chiavarini avait eu les moyens d'exercer ce don d'ubiquité dont il se plaint dans ses Mémoires d'avoir été privé, nul doute qu'il aurait pu, en une heure ou deux, se rendre compte par lui-même de la situation et régler ainsi ses décisions. Il est permis de faire quelques réserves pour le cas du Général Joffre, qui a toujours pris la précaution de déléguer à d'autres les responsabilités de sa charge; mais d'une manière générale, on peut dire que le Commandant en chef ne trouverait que des avantages à posséder les moyens de voir par lui-même les réalités du champ de bataille. Le Général Weygand, au cours des manœuvres de l'an dernier, en a donné un vivant exemple, en survolant pendant quelques heures, sans prévenir personne, les phases de la manœuvre en exécution.

L'étude du Colonel Chiavarini est une des plus intéressantes que nous ait fait connaître l'aviation. Elle demeure au moins dans le domaine des réalités.

!

Pour avoir écrit, l'an dernier (1), qu'il existait une « mystique de l'aviation et que cette mystique nous venait d'Italie, où le besoin d'illusion était encore plus grand que chez nous », j'ai été sévèrement pris à parti, par un anonyme, dans la **Critica Fascista.** Quoique relativement courtoise, cette diatribe, qui s'étend sur quatre colonnes de la revue, se ressent d'une pointe d'aigreur, soulevée par mon affirmation que « le besoin d'illusion » est encore plus grand chez nos voisins. — Pourquoi? me demande-t-on. — Je réponds simplement : parce que le peuple italien est moins évolué que le peuple français. C'est un fait. Il n'y a là rien de désobligeant pour la nation italienne. Ce que je peux dire à mon honorable contradicteur, en manière de consolation, c'est que notre budget de l'aéronautique s'élève à 2 milliards et demi, tandis que celui de l'aéronautique italienne est de 1 milliard et demi. La mystique de l'aviation exercerait donc moins de ravages, toutes proportions gardées, en Italie qu'en France.

(1) *Mercure de France,* chronique du 1er septembre 1932.

Quant à la doctrine du Général Douhet, ce n'est qu'une conception à priori, qui ne repose sur aucun fait d'expérience. Ce qu'elle comporte de nouveau, que la guerre ne doit plus avoir lieu entre armées, mais entre nations, est simplement une régression. Il ne suffit pas qu'un visionnaire déclare, *proprio motu*, qu'on entre dans une ère nouvelle, que le progrès mécanique permet l'emploi d'armes dont l'effet se révèle irrésistible, pour que les règles du Droit International soient abolies, à la suite de cette seule déclaration. Ces règles sont toujours existantes. Au cours de la dernière guerre, les belligérants se sont abrités derrière elles toutes les fois qu'ils ont pu le faire. Les Allemands, pour justifier leurs excès en Belgique, dès les premiers jours de la guerre, ont prétendu qu'ils n'agissaient qu'en représailles de violation du droit international par les populations civiles (francs-tireurs, atrocités commises sur des prisonniers, etc.). Les violations du Droit n'ont commencé ouvertement, délibérément, qu'avec les bombardements aériens. Leur insignifiance ou les massacres de victimes innocentes, n'ont eu aucune espèce d'influence sur le cours des hostilités.

Aujourd'hui, insensiblement on se laisse glisser sur la pente, en voulant paraître faire preuve de plus d'intelligence devant l'argument spécieux que des armes d'un effet terrible rendent la guerre plus courte. Il y a près d'un demi-siècle qu'on nous chante cette antienne; les propagandistes les plus ardents de la paix ont fini par adopter cet argument, concédant que faire une guerre atroce est le meilleur moyen de l'écourter et même de la supprimer, par la terreur qu'elle éveille d'avance chez les peuples. Conception enfantine, dénuée de la psychologie la plus élémentaire.

Il m'est indifférent de paraître un esprit attardé, au milieu du déchaînement d'ambitions et d'appétits auquel nous assistons, mais la conservation des richesses artistiques de Rome, de Paris, de Berlin, de Londres, m'intéresse beaucoup plus que l'état de prospérité d'une firme d'aviation.

Mon contradicteur masqué de la *Critica Fascista* me demande, avec une certaine arrogance, ce que je pensais de la guerre en 1916, au moment où Douhet exprimait l'avis qu'elle tournait à une guerre d'épuisement des nations. Je pensais

exactement comme lui sur ce point. Je n'ai pas cessé, pendant toute la guerre, de faire entendre à mes risques et périls, puisque j'étais parmi les combattants, que nos Directions militaires suivaient des méthodes inopérantes, et cela m'eût désespéré si je n'avais eu la conviction que le jour où la situation serait à la veille d'être perdue, on ferait appel à l'homme seul capable de la redresser. On peut retrouver aisément ce que j'écrivais à ce sujet dans mes chroniques de guerre du *Mercure de France*. Non, je n'ai pas l'illusion de croire que ce sont les baïonnettes de nos soldats qui ont chassé les Allemands de leurs tranchées. Ce n'est pas davantage les exploits de l'aviation. Ce sont les nouvelles méthodes tactiques de Foch, rompant, résolument, énergiquement, avec les errements de ses devanciers, qui ont redressé en deux mois une situation que tout le monde estimait perdue, et nous ont conduit quatre mois plus tard à la victoire.

Voici ce que j'écrivais dans ma chronique du « Mercure de France », le 16 août 1916 (p. 705) :

> La rupture d'équilibre ne pourra se produire avant que la pression ne se fasse sentir, presque simultanément, sous la forme d'une suite d'offensives échelonnées sur une période de temps très courte, sur tous les points du front.

C'est exactement ce que Foch devait faire, dès qu'il a été libre d'agir, à partir du mois d'août 1918. Je ne prétends pas, pour cela, que Foch, que je n'ai jamais vu, ni connu, ni avant, ni pendant la guerre, ait eu besoin de me lire pour prendre ses décisions. C'est moi qui étais imprégné de sa doctrine. Que mes contradicteurs me permettent de penser que ces simples suggestions avaient une autre valeur, au moment où elles étaient formulées, que les affirmations assez vagues qu'exprimait le Général Douhet, à peu près à la même époque. L'expérience a apporté d'ailleurs sa consécration à ces suggestions.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue du Siècle: témoignage de M. Léon Daudet sur la naissance du wagnérisme en France. — *Prolétariat:* littérature des prolétaires des P. T. T. — *La Nouvelle Revue française:* Tableau de la Poésie en France; un cultivateur; un jeune homme cultivé; un mutualiste. — Mémento.

« Wagner et nous » est le titre d'un bref et substantiel

article de M. Léon Daudet, publié par **La Revue du Siècle** (septembre). D'après l'auteur, Wagner, « Fichte sonore », « partie intégrante des intentions conquérantes et absorbantes de l'impérialisme allemand », « a frayé la voie aux armées ». C'est l'exactitude même. Dire que la vogue en France du fameux *Ton-Dichter* « a pris naissance d'abord dans les milieux scientifiques, dans les salles de garde des hôpitaux, etc. », est assez contestable, quant à la priorité que signale l'ancien étudiant en médecine qu'est M. Léon Daudet. Cette réserve faite, le témoignage de M. Daudet est précieux à connaître:

On peut dire que l'Allemagne a bénéficié de cette réaction de la jeunesse française [réaction spiritualiste contre le matérialisme et l'évolutionnisme] sous deux formes: le kantisme et le wagnérisme. Quelques-uns de mes amis, les plus intelligents, les plus laborieux, étaient ainsi complètement germanisés, proclamaient ouvertement la supériorité de la culture allemande en science et en art. Leur exemple était contagieux. A l'époque dont je parle, tout adversaire de la métaphysique allemande ou de Richard Wagner était considéré comme un imbécile, avec lequel il n'y avait même pas lieu de discuter. Une aristocratie intellectuelle était composée de ceux qui avaient fait le pèlerinage de Bayreuth, suivi les cours de Erb, de Wundt, des élèves de Virchow, ou fréquenté le laboratoire de Kölliker. Un grand nombre d'entre nous parlaient couramment la langue allemande, lisaient Gœthe dans le texte et récitaient les livrets de *Tristan et Iseult* et de la *Walkyrie* en s'extasiant: « C'est du Dante! »

Pour comprendre cet enthousiasme, il faut se rendre compte de la dépression morale des grands garçons de vingt à vingt-cinq ans, surmenés par les concours, passant leur matinée à l'hôpital, leur après-midi dans les laboratoires et les bibliothèques et opprimés par l'ambiance du plat réalisme, d'un « naturalisme » extrêmement grossier, ou d'un agnosticisme à la Renan qui, lui aussi, faisait fureur. Avec ce manque de choix qui caractérise, en général, les très jeunes gens, nous étions en quête d'un idéal, d'une fenêtre qui ne donnât pas sur un chantier, ou sur une doctrine désespérante ou morne, ou sur un doute. Wagner était là, avec ses histoires embrouillées d'or du Rhin pris et repris, de nains, de géants, de vierges guerrières, de héros purs, de « par pitié sachant », — *durch mitleih wissens,* — et cette mythologie de fer-blanc qui, aujourd'hui, nous fait sourire. On se jeta avidement sur sa symbolique.

On analysa ses intentions morales et amorales, on scruta finement sa mystique. Que de fois, au lit des malades, dans ce jour gris d'hiver qui tombe maussadement des fenêtres des hôpitaux, à la salle d'opérations, autour des microscopes en batterie, j'ai entendu fredonner le thème du feu, celui de l'épée, celui du sommeil, celui du destin, courtes évasions vers le rêve, hors du réel immédiat et brutal. Dès que nos conversations d'étudiants s'élevaient au-dessus du terre-à-terre quotidien, ou du professionnel, ou des brigues et intrigues de Faculté, le nom de Wagner reparaissait. Le jeudi soir, accouraient chez mon père une vingtaine de mes compagnons d'études, totalement étrangers à la littérature, mais désireux de rencontrer là des musiciens ayant connu le maître de Wanhfried, des poètes comme Mendès, ou des correspondants de journaux allemands ayant été admis dans son intimité. On les harcelait de questions, on ne se rassasiait pas d'entendre de leur bouche comment *il* s'habillait, comment *il* riait, comment *il* parlait, comment *il* grimpait aux arbres ou imitait le chien furibond pour fuir les importuns. Je me rappelle le mot d'un de mes amis, aujourd'hui médecin célèbre, devant le convoi de Victor Hugo à travers Paris: « Qu'est-ce que ce Hugo à côté de Wagner?... Un moustique! » Un autre disait: « Wagner est le premier des embryologistes et des ethnographes de tous les temps. Son œuvre a un goût de genèse. Elle est un pont entre la science et l'art. »

§

Après une éclipse, **Prolétariat** reparaît, mensuellement et « bientôt » bi-mensuellement. Le numéro d'août-septembre fait une place importante à la littérature du personnel prolétarien des P. T. T. Celle-ci ne va point sans un tribut au calembour, rendu par M. André Savanier qui intitule ses souvenirs de postier: « L'être à la poste. »

Mlle Henriette Valet, « demoiselle du téléphone », doit se plaindre un peu moins du métier qu'elle exerce — souhaitons-le-lui — depuis la généralisation de l' « automatique ». Elle écrit:

Pendant nos heures de service, nous ne savons pas s'il vente, s'il pleut, s'il fait soleil. Les fenêtres sont cachées par les hauts meubles de bois brun. Nous sommes murées pendant les plus belles heures de la journée. Rien ne pénètre du dehors. Et pourtant, les voix du monde entier nous traversent. Mais on ne réalise même plus que les paroles sortent des bouches humaines. On ne

pense pas que nous arrivent les échos de l'océan, de la montagne, des pays sous la neige et en même temps des vastes étendues ensoleillées. On n'a pas le temps de rêver; trop l'habitude aussi de les entendre, ces voix lointaines! Il arrive, cependant, qu'une vieille rombière excitée nous vrille dans les oreilles sa voix piaulante. « Enfin, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là-dedans? Vous prenez le thé sans doute. » C'est une seconde d'éclaircie. On voit la vieille gesticuler devant le téléphone, rouge, les yeux larmoyants ou exorbités de fureur. Image fugitive, film. D'autres fois, c'est un homme que l'on imagine énorme à cause de sa voix tonitruante. « Bon dieu de putains; qu'est-ce que vous foutez donc dans votre boîte! » Autre image. Les seules qui nous relient vraiment à l'extérieur. A ce moment aussi, on se sent moins automate. C'est bon d'être injurié. Ça donne l'agréable sensation d'être en vie. On n'engueule pas un distributeur automatique, ni une balance, ni une pédale de bicyclette.

« Tournée d'étrennes », de M. Lucien Brunel, montre les rapports du facteur avec l'excellent écrivain et le brave homme que fut Edouard Rod, qui aurait été membre de l'Académie française, s'il avait consenti à l'abandon de sa nationalité suisse :

C'était dans un de ces petits hôtels, le deuxième à gauche en prenant la rue des Marronniers par l'angle de la rue Boulainvilliers, qu'habitait monsieur Edouard Rod, un des bons romanciers du xxe [xixe] siècle. Souvent, sinon tous les jours, j'allais chez lui pour recueillir une signature contre un objet recommandé. Je le trouvais toujours assis à son bureau, la plume à la main, au milieu des piles de livres, écrivant, travaillant.

Quelle joie n'éprouvais-je pas, quand, pour la première fois, je me trouvai face à face avec Edouard Rod dont j'avais lu et goûté presque toute son œuvre. Les quatre murs de son cabinet de travail étaient garnis de piles de livres que distraitement je regardais. Rod, de ses yeux noirs qui brillaient derrière son lorgnon m'observait: — « Vous regardez mes livres », me dit-il de sa voix douce et traînante. Je lui répondis que j'avais lu presque tous ses écrits et que plus particulièrement son « Sens de la vie » m'avait charmé et ému. « Pas possible! » s'exclama-t-il. « Vous aimez la lecture? » — « Enormément ». — « Alors, mon ami, je vais vous faire cadeau de quelques-uns de mes livres ». Et je reçus de ses mains la Vie de Michel Teissier, la Roche Blanche et les Unis, le dernier ouvrage qu'il ait écrit, livre que je conserve religieusement dans ma modeste

bibliothèque. Edouard Rod était non seulement un grand écrivain, mais, de plus, un très honnête homme et un bon père de famille. Après que nous eûmes fait plus ample connaissance, nous causions des Alpes en vrais fils de la montagne, de littérature, de philosophie même. J'étais intimidé, moi qui étais un paysan, ancien berger, et embarrassé d'oser donner mon avis sur tel auteur à un disciple de Zola et de Huysmans. Cependant, je sentais que le plus étonné de nous deux, ce n'était pas moi.

La femme de chambre d'Edouard Rod était jeune et jolie. Mariée depuis peu, elle était déjà en instance de divorce et vivait séparée de son mari. Quand je me présentai avec mon calendrier, Marie me remit les dix francs d'étrennes.

Dans une maison de tolérance du quartier de l'Ecole Militaire, la patronne prenait seize almanachs. Et M. Lucien Brunel d'écrire:

Et elle me remettait mes étrennes, qui étaient larges. Le vice a toujours mieux payé que la vertu.

§

La Nouvelle Revue Française (1er octobre) commence la publication d'un « Tableau de la Poésie en France », constitué d'un choix opéré d'entre « dix mille poèmes et témoignages ». Il en est d'une « bouchère de 55 ans »; d'un « chef d'escadron de hussards » né en 1880; d'un cordonnier septuagénaire qui juge Pégase un « canasson rétif »; d'un cultivateur de 29 ans qui chante Noémie sans détour:

Si tu ne viens pas ce soir, gare!
J'en ai assez de bâiller, bête
Tu t'es laissée trop peloter,
Je me veux en toi tout à fait.
Ne t'en va pas, si tu me quittes,
Je courtiserai Marie, — ah!

M. G. de Bellet se définit: « danseur, courtier en meubles, etc. ». Il a trente ans d'âge. Il donne sur soi ces renseignements:

Je suivis les cours de Janson de Sailly, où je connus dans leur fleur — voire leurs bourgeons — beaucoup d'auteurs contemporains. Ils jouaient très bien à la balle au pied. Je préférais la lit-

térature. Naturellement la vie devait faire d'eux des écrivains connus et de moi un pauvre diable.

Au collège, je me livrais aux pastiches. Mes professeurs leur trouvaient de l'originalité, mes vers voulaient dire quelque chose. Ils avaient douze pieds, des césures exactes et des rimes riches. Il ne leur manquait que la poésie...

De dix-huit à vingt ans je devins malheureux en me découvrant un cœur. Je jouais aussi au désabusé. Je pris l'habitude de ruminer mes désirs et mes déceptions. Les mêmes mots, les mêmes pensées, les mêmes sons me revenaient périodiquement, comme dans les rêves, les couleurs. Je jetais cela au fur et à mesure sur du papier. Puis je brûlai. J'ai ainsi perdu et oublié la plupart de ce que j'ai écrit. Ce qu'il en reste dans ma mémoire devait apparemment y rester. Ces quelques poèmes s'associent ainsi parfaitement avec mes souvenirs.

Je n'ai jamais pu renoncer à la rime ou tout au moins à l'assonance. Il y a dans le cerveau de tout homme des poèmes de couleurs et d'images. Ils ne sont tels que par une certaine répétition, un accord périodique de nuances, de sensations, ou de sentiments. C'est là le principe de la rime. L'enlever au vers, c'est lui enlever sa fatalité.

J'ai pour le Concours de la *N. R. F.* sorti de ma mémoire tout ce qui y demeurait encore. Ce sont un tas de fragments, d'actions ou de passions gravés sur mes cellules. Pour moi, ils forment un tout. Il n'en serait probablement pas de même pour les lecteurs.

Dans l'existence j'ai été successivement clerc de notaire, employé de banque, cultivateur, caricaturiste, commerçant colonial, planteur de piment rouge, journaliste, avocat, danseur et courtier en meubles anciens.

Je crois avoir oublié de dire (ce qui peut avoir pour vous son importance) que l'on m'a enfermé pendant trois mois dans une maison de fous. Je ne comprends pas encore très bien pourquoi l'on m'a relâché...

Mon rêve serait d'être un escroc...

Malheureusement, je manque d'envergure.

Alors, vous seriez bien aimable de me classer parmi vos poètes...

Il semble que M. de Bellet se soit amusé à pasticher ci-dessus (en tout cas, dans les quatre derniers alinéas) la manière de M. Max Jacob dans ses courtes proses. On ne manquera de reconnaître dans le poème qui suit un disciple de Jules Laforgue;

RENGAINE DU DOIT ET DE L'AVOIR

On voudrait des élans mystiques
et l'on voudrait des mots si doux
que l'on sentirait entre nous
la volupté des soirs antiques.

Mais malgré les mots esthétiques
le cœur humain a pour dessous
les clairs de lune à quatre sous
et les baisers automatiques.

On raille les gens d'à côté,
On va, parlant d'éternité,
on pense dépasser les Causes...

On fait en somme un peu de mal
et tout cela c'est si banal
que mieux vaut parler d'autre chose.

M. Alexandre Rey, « mutualiste, né en 1878 »:

Trente-cinq ans de services mutualistes et altruistes lui ont valu une trentaine de récompenses recueillies aux grandes expositions de France ou de l'Etranger.

Nous lisons encore ceci:

Il n'est pas jusqu'à la Belgique et la Pologne qui n'aient reçu d'Alexandre Rey un hommage admiratif et consolateur dans la forme littéraire et inédite du « losange ».

Enfin, telle est la poésie de M. Alexandre Rey:

ELOGE DE LA CAISSE NATIONALE
DES RETRAITES
POUR LA VIEILLESSE

Oh! combien cette Caisse en sa présence au monde,
Par tous saluée avec un vrai transport,
Pour le travailleur et contre le sort
A comblé tout un espoir qu'il fonde
Que sa vie ait un soir meilleur!
Car du bien-être elle est sœur
Par l'aide si discrète
Qu'à l'homme elle prête
Pour ne cesser

D'effacer
Les pertes.
Certes
Oui !
Aussi
D'elle on parle,
En prose, en vers,
Quand par des revers,
Tout comme à Monte-Carle,
La fortune vous trahit
Par le hasard le plus subit
Et vous plonge en la noire misère
Le travailleur peut donc braver le sort
S'il lui verse un peu du gain de son effort:
La rente qu'elle fait n'est point une chimère !

MÉMENTO. — *La Grive* (octobre) : « Le sculpteur Albert Poncin », par M. A. Thibaudet. — « Le jardin sur la colline », poème de M. André Payer. — Poèmes de M. Pierre Neyrac. — « Renaud d'Ardenne chez le roi Ys de Gascogne », vers de Mme L. Dromart, d'après les quatre fils Aymon. — Souvenirs du comédien Jehan Adès.

La Nouvelle revue (1er octobre) : « Eugénie Nau et *la Fille Elisa* », par M. H. L. de la Mauvinière.

La Proue (juillet-octobre) : Fragments d'une Paraphrase de l'Ecclésiaste », par M. Gustave Kahn. — Poèmes de MM. Marcel Millet, H. Savage, etc., de Marie Batilliat, de Mme Alla Baud, A. Petibon, etc., etc...

Les Amitiés (août-septembre), numéro consacré à la mémoire de Victor de Laprade, pour le cinquantenaire de sa mort, avec des poèmes inédits.

La Revue hebdomadaire (30 septembre) : « L'Emir Fayçal », par M. A. de Falgairolle.

Revue des Deux Mondes (1er octobre) : « Sur le chemin de la guerre (février-mars 1913) », par M. Maurice Paléologue. — « Les amants de Hué », par M. J. Dorsenne. — « Le métabolisme basal », par M. L. Plantefol.

Marsyas (septembre-octobre) : « Chansons », par M. Amy Sylvel. — « D'un thème traité par Hugo et par Mistral », par Sully-André Peyre. — « La sensation : Montherlant », par M. Denis Saurat.

La Revue de Paris (1er octobre) : M. G. R. Manue : « Un été au Maroc ». — « Le cas Gobineau », par M. Robert Dreyfus, qui démontre que l'attribution de l'antisémitisme à Gobineau est le fait

d'une exégèse tendancieuse de sa philosophie des races. — De M. Albert Flament, dans sa chronique « le Salon de l'Europe », un bien curieux récit des circonstances où Renoir peignit « La Loge », une de ses plus admirables toiles avec « la Femme au châle gris ».

Le Correspondant (25 septembre) : le R. P. Lagrange : « Le Messianisme de Virgile ». — De M. J. S. : « Lettre de Trèves ».

La Coopération des Idées (septembre-octobre) : « Vers la bolchévisation universelle ». — « Pacifisme d'abattoir », par M. Georges Deherme.

La Revue de France (1er octobre) : « Victor Hugo, avocat », par M. Jacques Hamelin.

Crapouillot (octobre) : « Les marchands de canons contre la nation », par MM. J. Galtier-Boissière et R. Lefebvre. — Le titre exact serait : «...contre *les nations.* » Car, d'août 1914 à novembre 1918, les magnats des industries de guerre ont agi en internationalistes qui sacrifiaient les vies humaines de tous les belligérants, sans distinction de drapeau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Début de saison. Les Concerts : M. Louis Husselmans, Mlle Slenczynski. — Le Théâtre. Opéra : *Aïda; Le Crépuscule des Dieux.* — Empire : *Deux sous de fleurs*, opérette de M. Paul Nivoix, musique de M. Ralph Benatzky. — Bouffes-Parisiens : *O mon bel inconnu*, comédie musicale de M. Sacha Guitry, musique de M. Reynaldo Hahn. — La Musique et la Radio. — Le Diapason.

La vie musicale, en sommeil à Paris durant l'été, s'est réveillée soudain. Les trois baguettes de MM. Paul Paray, Albert Wolff et L. Hasselmans se sont levées à pareille heure, avec le synchronisme habituel, samedi 7 octobre, au Châtelet, à la salle Gaveau et aux Champs-Elysées. Le lendemain, toujours en fin d'après-midi, les Concerts Poulet, sous la direction de M. F. Cooper, faisaient leur très brillante réouverture. Hormis les débuts de M. Hasselmans et de Mlle Ruth Slenczynski aux Concerts Pasdeloup, ces séances de rentrée ne nous offraient que l'agrément prévu de retrouver bien « en forme » les orchestres et les chefs, avec des programmes sans surprise, la tradition voulant qu'il n'y ait point de premières auditions ces jours de rentrée. Je me borne donc à enregistrer le succès de **M. Louis Hasselmans**, chef plein d'autorité, de précision,

de finesse, sobre de gestes, et qui nous donna une interprétation parfaite de la *Troisième Symphonie* de Saint-Saëns et des *Préludes* de Liszt. Quant à Mlle Ruth Slenczynski, elle a mis la salle en délire. Il faut dire que **Ruth Slenczynski** a tout juste huit ans et qu'elle a joué le premier *Concerto* de Beethoven non point en jeune prodige, mais en véritable artiste. Cela, c'est déjà extraordinaire, mais ce n'est pas tout, puisqu'elle a interprété ensuite, seule, du Bach d'une manière qui peut soutenir la comparaison avec le jeu des plus grands pianistes. Je n'aime guère les petits phénomènes et j'éprouve ordinairement pour eux plus de pitié que d'admiration. Mais cette enfant si merveilleusement douée n'inspire aucun autre sentiment que le plaisir musical le plus pur. On la sent joyeuse elle-même devant le clavier; elle n'a ni crainte ni effronterie de jeune cabotine. Elle est simple et naïve. Des gens, derrière moi, disaient: ce n'est pas un « phénomène », c'est un miracle — et c'est, ma foi, vrai.

§

Venu l'autre soir à l'Opéra pour entendre Mlle Marjorie Lawrence dans le *Crépuscule des Dieux,* j'ai applaudi Mlle Hoerner dans **Aïda.** Je ne l'avais pas encore entendue dans ce rôle. Elle s'y montre très brillante. La voix est fort belle, fort bien conduite; le jeu est intelligent, plein de vivacité. La représentation quasi impromptue était bonne : voilà qui fait honneur au théâtre.

Remise du surmenage qui l'avait éloignée de la scène si fâcheusement, Mlle Marjorie Lawrence a chanté quelques jours plus tard **Le Crépuscule des Dieux** avec le plus vif et le plus mérité des succès. Je vous avais signalé la belle création du rôle de la prêtresse Keltis, faite, à ses débuts, par Mlle Marjorie Lawrence dans le *Vercingétorix* de M. Canteloube. Il n'y a point de doute que l'Opéra ait fait en elle la plus précieuse des recrues: Mlle Lawrence possède une grande voix de falcon. Le timbre et l'ampleur en sont admirables; elle joue avec une fougue et une ardeur où s'emploie toute sa jeunesse. Elle est une Brunnhilde d'une qualité rare.

§

Je n'ai pas reçu de service pour les Bouffes, où l'on a donné **O mon bel inconnu,** comédie musicale de M. Sacha Guitry,

musique de M. Reynaldo Hahn, mais on m'assure que cette musique est pleine d'invention et d'agrément. Pourquoi faut-il, en revanche, que j'aie à parler de la musique de **Deux sous de fleurs,** la nouvelle opérette à grand spectacle de l'Empire, alors que tout est charmant dans ces dix-huit tableaux montés avec un luxe, un souci des couleurs, une science de la mise en scène vraiment remarquables, mais que la musique de M. Benatzky est d'une pauvreté qui fait déplorablement tache au milieu de ces richesses? Cela semble fabriqué « en série » et pour plaire aux moins difficiles. Et l'on éprouve bien du regret en constatant une fois de plus que le théâtre se contente — s'il ne les exige — de partitions aussi médiocres, alors qu'il donne tant de soins à ce qui doit plaire aux yeux... Il s'agit là d'une féerie dont l'intrigue ressemblerait à toutes celles que l'on donnait jadis au Châtelet si les fées n'y étaient remplacées par un noble lord. L'action se passe sous le règne de la reine Victoria, ce qui est prétexte à costumes et à décors amusants. Et, comme dans les féeries, un poète sans le sou devient millionnaire au dénouement et épouse la propre fiancée du lord qui la lui abandonne (ce qui évitera, certes, à ce noble front un ornement moins estimé qu'une couronne). Il y a une chasse à courre, des lavandières qui, telles les vendangeurs antiques, foulent, de leurs pieds nus, le linge dans des cuves, une fête de patinage, une réception dans un château historique, un effet de brouillard à Londres, il y a, que sais-je encore? vingt entrées de « girls » et cinq grands ballets, des décors de Vertès d'une ingéniosité délicieuse, et puis il y a Dranem, André Dubosc (un lord d'une étonnante dignité), il y a Friant et J. Noguero, Mlle Rita Georg et Mme G. Duclos, et puis encore les charmantes Max Rivers Girls. Mais il y a la musique de M. Benatzky, l'heureux auteur de l'éternelle *Auberge du Cheval Blanc* — et cela, pour les gens qui aiment vraiment la musique, gâte quand même un peu le plaisir...

§

Il faut avoir le courage de le dire et de le redire. La musique française souffre de la médiocrité et de l'ignorance des auditeurs français. Nous avons une élite musicale et des créateurs que l'Europe peut actuellement nous envier, mais la facilité avec la-

quelle on dupe notre public est un perpétuel sujet d'irritation pour les témoins de sa sottise.

Ces lignes, qui s'appliquent si bien à ce qu'on vient de lire, sont extraites d'un article de M. Emile Vuillermoz publié dans *Candide* du 28 septembre, au sujet de **la Radiodiffusion.** Car la question dont je vous ai déjà entretenus à plusieurs reprises continue de passionner le monde musical et inspire de très nombreux articles. Dans celui que je citais tout à l'heure, M. Vuillermoz se demande si la T. S. F., au lieu de remonter ce courant qui descend vers plus de bassesse, a fait, jusqu'ici, quelque chose pour éveiller dans la foule cet appétit et ce besoin du beau sans lesquels l'art d'un pays ne peut se développer et vivre. Et il conclut fort justement que, grâce à son pouvoir de suggestion, disons le mot, d'obsession, la T. S. F., si l'on en veut tirer parti, doit pouvoir transformer complètement l'imagination auditive de tout un peuple, l'affiner, l'éduquer. Mais, comme nous le disions ici même, M. Vuillermoz demande que les millions providentiels de la taxe, *le Pactole,* — ainsi intitule-t-il son article — soient bien affectés à la réalisation de cette pédagogie nationale : l'essor de la musique française en dépend.

Même conclusion de M. Pierre-Octave Ferroud qui, dans sa chronique de *Paris-Soir* (6 octobre), veut bien citer quelques passages de mon précédent article. M. Ferroud voudrait que les musiciens fissent entendre, et très haut, leur avis:

Ils ne sont pas gens bavards, écrit-il, mais le jour où ils ont tranquillement, énergiquement, élevé la voix, leur clameur inattendue a suffi à intimider le ministre d'alors, M. Mario Roustan, et à sauver sur le billot la tête de M. Jacques Rouché. Le précédent n'a pas été oublié.

Pareille union serait donc nécessaire aujourd'hui pour obtenir que le Pactole — dont parlait M. Vuillermoz — ne soit pas détourné de son cours et n'aille pas arroser des rives fort peuplées, certes, mais de gens plus soucieux de leur intérêt privé que du sort de l'art français.

Il ne s'agit, dit encore M. Ferroud, ni de distribuer des aumônes ni de favoriser des « combines ». Les ondes passent les frontières, elles peuvent répandre le scandale. Il y va de notre orgueil artis-

tique, lequel, hélas, n'est que trop compromis à toute heure par des diffusions de basse qualité, tant par la nature des programmes que par celle des exécutions, ou par la valeur technique des émissions elles-mêmes... Au reste, quand un de nos postes s'avise de composer un honorable programme d'œuvres de Bach, il s'attire en remerciement les sarcasmes de certain critique en renom, qui estime que cela sort des règles du jeu. Alors?... Alors, formons nos bataillons et marchons bon pas!

Mon Dieu, oui, car nous sommes, malgré tout, plusieurs « bataillons » qui pensons ainsi, et, au surplus, le nombre compte moins que la volonté pour assurer la victoire.

§

L'Instrumental a confié récemment au compositeur Paul Le Flem une enquête sur **le Diapason.** On sait la fâcheuse tendance à hausser le diapason manifestée par les solistes, et singulièrement les violonistes. Et le résultat est effroyable... Parmi les réponses adressées à M. Paul Le Flem, je veux au moins citer ce passage de la lettre de M. Gustave Lyon:

« Croyez-vous que Beethoven ait écrit sa *IX*e *Symphonie* pour être chantée dans la tonalité qu'on lui donne aujourd'hui? Mais, de nos jours, ce chef-d'œuvre « tourne au vinaigre ». Du temps de Lully, de Bach, de Mozart, de Glück, de Beethoven, le diapason était basé sur le *la*^{3} à 810 vibrations, alors que le diapason fixé en 1859 partait du *la*^{3} donné par 870 vibrations simples. Ajoutons que dans la pratique une aberration sans excuse, car sans utilité, a considéré comme nécessaire d'admettre pour les exécutions symphoniques un diapason dit « d'orchestre » atteignant environ 882 vibrations alors qu'on attaque les premières mesures d'une partition. Comme le diapason de départ s'élève toujours progressivement, on arrive dans la plupart des cas à dépasser 910, voire même 920 vibrations. Or, le *la dièse* du diapason normal est donné par 922 vibrations. La conclusion de ceci est mathématique, on chante le chœur final de la *IX*e *Symphonie* — je prends comme exemple la *IX*e *Symphonie,* mais cette remarque s'applique naturellement à toute la musique classique — un demi-ton au-dessus du diapason normal, lequel diapason normal est déjà un demi-ton au-dessus du diapason utilisé aux XVIIe, XVIIIe et commencement du XIXe siècle. On

chante donc en transposant, sans qu'on s'en doute, un ton au-dessus. »

Concluant son enquête, M. Paul Le Flem demande que l'on en revienne à la saine altitude du *la* légal, de 870 vibrations. Qu'on me permette de rappeler ce que j'écrivais ici même le 15 janvier 1932:

Peut-on obliger les *soprani* à surtendre leurs cordes vocales? L'absurdité de ces errements est évidente. Récemment, après un concerto de violon, on a régalé l'assistance d'une *Symphonie en la*, de Beethoven, transposée en *si bémol*. Il y a sans doute beaucoup de gens que cela ne gêne pas...

Il y en a — et parmi les plus qualifiés, — l'enquête de l'*Instrumental* le prouve, — que cela gêne beaucoup, et qui ne manqueront plus une occasion de le dire.

RENÉ DUMESNIL.

HISTOIRE DE L'ART

Le Congrès de Stockholm. — Le XIII[e] Congrès international d'histoire de l'Art a tenu ses séances à Stockholm, du 4 au 7 septembre. Préparé avec beaucoup de soin par le Comité international d'histoire de l'Art, que dirige le grand savant belge M. Léo Van Puyvelde et par un comité suédois présidé par M. Roosval, il a obtenu un vif succès; on compta plus de six cents participants, et comme l'organisation matérielle fut excellente, ils emportèrent tous le meilleur souvenir de leur voyage.

La séance d'inauguration ne manqua ni d'éclat ni de discours. Le prince héritier de Suède s'y exprima en un français excellent; il montra d'ailleurs, pendant tout le Congrès, combien il s'intéressait aux questions artistiques; il en fut de même du prince Eugène qui fit aux Congressistes les honneurs de sa belle résidence de Djurgarden.

Le Congrès tint ses assises ordinaires dans les locaux du Parlement suédois, près du Palais Royal et en face du Norrbrö: cadre magnifique, presque trop somptueux, car il fut assez difficile d'aménager les salles de commissions en

salles de conférences. Le programme semblait très chargé, si l'on considérait le grand nombre de sections et celui des communications. Mais notons d'abord qu'on eut à regretter l'absence de savants notoires d'Italie, d'Espagne et de France. En outre, certaines sections, très squelettiques, auraient pu être supprimées; l'art populaire, qui aurait été étudié à Stockholm plus utilement qu'ailleurs, fut à peine évoqué, et encore dans quelques manifestations secondaires. En revanche, les sections concernant l'art médiéval, l'art italien, le bloc des pays du Nord et le XVIII[e] siècle donnèrent lieu à d'utiles communications; de même celles qui furent consacrées à la muséographie et à la critique d'art. Mais il faut bien dire que tout cela se faisait un peu en ordre dispersé et qu'on n'y trouvait pas cette cohésion qui doit caractériser un Congrès.

§

Une seule tentative vraiment intéressante marqua celui de Stockholm: au cours de trois séances plénières fut étudié, par des savants de divers pays, le thème suivant: « Quand, dans l'histoire de l'art d'une certaine nation, peut-on, pour la première fois ou d'une façon nette, distinguer un caractère national? » Il aurait été nécessaire de désigner d'autres thèmes, d'autres sujets généraux à étudier, et au fond on ne devrait réunir un Congrès que pour confronter des points de vue différents sur des problèmes déterminés. Sans quoi on tombe dans l'infiniment petit, qui a son intérêt, certes, mais qui n'est peut-être pas destiné au public international d'un Congrès comme celui de Stockholm.

Il fut d'ailleurs curieux de voir comment réagirent les représentants des diverses nationalités en face d'un problème aussi délicat que celui-ci: « Art et nation ». Ce fut tout simplement l'occasion, pour certains, de se livrer à des manifestations très nettes de nationalisme. Les Allemands ne pouvaient pas manquer une si belle occasion de proclamer leur nazisme artistique. Leur « rococo » devint une manifestation très pure, très « raciale » de leur génie et on vit bien qu'ils étaient convaincus de son originalité et de sa supériorité. Aussi bien les Polonais manifestèrent-ils une évidente répul-

sion à considérer que leur art ait pu devoir quoi que ce soit aux conceptions germaniques; un de leurs représentants, esprit distingué, soutint avec raison que les monuments de Wilno, tant au moyen âge qu'à l'époque baroque, avaient subi l'influence néerlandaise ou italienne, mais jamais celle de l'Allemagne.

Il y eut d'autres manifestations de ce nationalisme artistique, qui peut parfois se justifier, mais qui la plupart du temps apparaît comme essentiellement factice. Les contemporains du « rococo » n'étaient-ils pas en effet aussi éloignés que possible de cet état d'esprit qui est étroitement lié au développement inconsidéré du principe des nationalités? Il n'y avait pas au XVIIIe siècle de frontières linguistiques ou fondées sur l'idée de la race; aussi bien tout ce qui était du domaine intellectuel ou artistique avait-il un caractère d'universalité que ne semblent nullement comprendre les nationalistes contemporains. On ne saurait trop déplorer l'intrusion de la politique dans l'histoire du passé intellectuel d'un pays ou d'une nation. Que ceux qui sont responsables de semblables erreurs d'optique songent à la facilité avec laquelle s'imposait autrefois en Europe la suprématie du talent et de l'esprit, où qu'elle se manifestât!

Au prochain Congrès qui aura lieu à Berne en 1936, il faudra donc trouver des sujets moins brûlants et des thèmes moins litigieux; encore cela ne sera-t-il pas bien facile, puisque le virus nationaliste s'insinue même dans les problèmes de pure archéologie.

§

Le Comité du Congrès de Stockholm avait eu l'idée très heureuse d'éditer un guide des monuments et des collections suédoises, intelligemment rédigé et extrêmement précieux. On y trouvait résumé de nombreux travaux d'érudition, et on pouvait, en deux cents pages, se faire une idée assez précise de l'art suédois et des influences qu'il a pu subir au cours de son histoire. Pendant le Congrès même, des conférenciers bénévoles se mirent à la disposition de ceux qu'intéressait spécialement tel ou tel ensemble artistique. En sorte que les séances tenues en dehors du Congrès ne furent pas les moins

intéressantes. On eut ainsi le loisir de visiter de nombreuses collections d'œuvres d'art, qui sont, en temps ordinaire, d'un accès difficile. Toutes n'étaient pas d'une égale valeur. Celles de M. Rasch et de M. Laurïn s'imposaient par la qualité des œuvres réunies et le goût avec lequel elles étaient mises en valeur. Chez M. Erickson on trouvait un des plus beaux ensembles de peinture suédoise contemporaine qui existe actuellement : dans un long article qu'il lui a consacré dans la *Konstrevy*, M. Ragnar-Hoppe, conservateur au Musée national de Stockholm, et parfait connaisseur de l'art ancien et moderne, nous dit l'intelligence avec laquelle M. Erickson a constitué cette collection; et en effet nous y retrouvons, très bien représentés, tous ceux, peintres et sculpteurs, qui honorent l'art suédois entre 1900 et 1933.

L'impression que l'on ressentait à visiter le Musée Hallwyl n'était pas tout à fait la même. On sait que depuis plusieurs années, M. Roosval et quelques collaborateurs travaillent au catalogue, somptueusement illustré, de ce Musée; ce n'est que lorsque ce catalogue sera achevé que le Palais Hallwyll sera définitivement ouvert au public. Exceptionnellement on le laissa visiter aux congressistes sous la conduite de conférenciers chargés d'en dire tout l'intérêt : intérêt plutôt relatif, car les grandes pièces chamarrées d'or nous montrent un luxe de mauvais goût et non de l'art véritable. Le contenu de ce palais, nous dit M. Roosval lui-même, « ne se compose pas seulement de meubles, de tableaux, d'urnes, de porcelaines, de bronzes chinois, mais aussi de cafetières, de bocaux, de bouteilles de vin, de chaussures, de parapluies, d'outils pour automobiles... » Cet ensemble hétéroclite est-il vraiment beau, comme le prétend M. Roosval? C'est ce dont il est vraiment permis de douter.

Ce palais composite, d'un étrange « rococo » vingtième siècle, contraste avec ce qui fait le charme de Stockholm, la simplicité des lignes architecturales. Rendons hommage à cette leçon de goût continuelle que recevaient les congressistes à travers les rues et les canaux de la capitale suédoise. Les châteaux de Drottningholm et de Gripsholm, bien d'autres constructions qui jalonnent les bords du lac Maelar, les créations de l'urbanisme contemporain, tout cela révèle

l'amour des Suédois pour les lignes sobres et belles; grâce à quoi Stockholm a cette allure de capitale que possèdent si peu de villes et se présente en définitive comme un véritable lieu d'élection pour un Congrès d'histoire de l'art.

JEAN ALAZARD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Dans les musées étrangers: enrichissements des musées de New-York, de Philadelphie et de Cleveland; l'exode des œuvres d'art françaises aux Etats-Unis et l'incurie administrative française. — Au Musée national d'Athènes : le *Zeus* trouvé à Artemision. — Enrichissements du Musée archéologique de Berlin et des Musées du parc du Cinquantenaire à Bruxelles. — La nouvelle Pinacothèque Vaticane. — *L'Orage* de Giorgione acquis par l'Etat italien.

Les enrichissements des musées étrangers, que, depuis plusieurs mois, nous avons été contraint, faute de place, de passer sous silence, méritent notre attention, particulièrement ceux des Etats-Unis, qui, grâce à leurs ressources financières et à la générosité d'opulents mécènes, ne cessent de s'accroître considérablement. Nous ne signalerons ici que les plus marquants de ces enrichissements.

Au **Musée métropolitain de New-York,** ç'a été en premier lieu le legs, par Mme veuve H. O. Havemeyer, de l'importante collection réunie par elle et son mari (1). Tous deux amateurs délicats et avisés, ils n'avaient acquis que des pièces de la plus rare qualité, leur immense fortune leur permettant de conquérir sans compter les joyaux les plus précieux. Toutes les écoles de peinture, à l'exception de l'école anglaise, sont représentées dans ce merveilleux ensemble. Au premier rang des chefs-d'œuvre qui s'y trouvent, il faut citer six toiles de Rembrandt, dont les plus belles sont les portraits de P. Van Beresteyn et de sa femme, du « *Doreur* » (Herman Doomer), et de la mère de l'artiste, à quoi s'ajoutent huit dessins du maître; puis les portraits de Petrus Scrivanius et de sa femme par Frans Hals, un exquis chef-d'œuvre de

(1) V. sur cette donation le fascicule de mars 1930 du *Bulletin of the Metropolitain Museum of Art*. La liste complète des œuvres qui la compose a été donnée dans le numéro de janvier 1929 de la revue *Beaux-Arts*, et M. Arsène Alexandre a publié des études détaillées sur les tableaux modernes de cette collection dans la *Renaissance* de juin et octobre 1929 et février 1930.

Pieter de Hooch, *La Visite*, un portrait d'homme par Hugo van der Goes, des peintures de Fra Filippo Lippi, de Véronèse, de Bronzino, d'Andrea del Sarto, deux Greco exceptionnels: l'impressionnant portrait du grand inquisiteur Don Fernando Niño de Guevara qu'on admira autrefois à Paris, et une *Vue de Tolède;* deux beaux paysages de Poussin sur le thème d'Orphée et Eurydice. — L'école moderne n'est pas moins bien représentée: Goya avec cinq œuvres; Ingres avec un portrait d'homme; Manet avec huit toiles, dont le *Christ aux anges* et le *Torero*, admirés à Paris en 1931, à l'exposition de l'Orangerie, puis la *Femme en costume d'espada* et la *Femme au perroquet;* Corot avec quatre, dont la *Bacchante couchée au bord de la mer;* Delacroix avec une variante de son *Christ sur le lac de Génésareth;* Millet avec la *Jeune fille à la brebis* de l'ancienne collection Faure; Daumier avec le *Wagon de troisième classe* et deux aquarelles; *L'Amateur* et un portrait de Corot; Courbet avec un imposant ensemble de vingt toiles, parmi lesquelles la *Belle Irlandaise;* Monet avec neuf; Renoir et Puvis de Chavannes avec une chacun; Cézanne avec quatre; Degas avec trente-six (parmi lesquelles le *Ballet de « Robert le Diable », Répétition d'un ballet sur la scène* et quantité d'études de danseuses), plus soixante-neuf de ses petits bronzes; etc. A cela s'ajoutent des gravures originales en épreuves rares depuis Rembrandt jusqu'à Degas et une collection de sculptures et d'objets d'art comprenant notamment quelques œuvres gothiques, des bas-reliefs italiens en marbre, des faïences italiennes et hispano-moresques.

Deux autres legs importants ont été, en 1931, ceux de M. Theodor M. Davis et du colonel Michel Friedsam. Le *Bulletin* du Musée métropolitain leur a consacré deux fascicules hors série qui en décrivent les richesses : pour le legs Davis, antiquités égyptiennes (dont deux panneaux sculptés du trône de Touthmès IV), monnaies, bijoux étrusques, peintures italiennes, flamandes et françaises (un Puvis de Chavannes) au nombre de trente et une, parmi lesquelles on remarque surtout une *Vierge avec l'Enfant* de Giovanni Bellini, un portrait de procurateur vénitien par Catena, un autre d'une prieure de couvent par Moroni; parmi les sculptures,

un chapiteau en marbre hispano-moresque du xᵉ siècle, une *Vierge avec l'Enfant*, ivoire français du xɪvᵉ, ainsi qu'un autel portatif également en ivoire; une *Vierge à l'Enfant*, bas-relief siennois du siècle suivant; des bronzes italiens de la Renaissance, des bijoux byzantins du xɪᵉ siècle, une magnifique « verdure » des ateliers bruxellois du xvɪɪᵉ siècle, des tapis orientaux, etc.

La collection Friedsam n'est ni moins importante ni moins remarquable. Elle est riche surtout en peintures choisies de toutes les écoles; la nôtre y est représentée notamment par un triptyque de Jean Bellegambe, un portrait de Charles IX adolescent par François Clouet, une réplique du précieux petit portrait de Jean de Rieux, comte de Châteauneuf, attribué à Corneille de Lyon, conservé au Louvre, et dont il existe un autre exemplaire dans la collection Butler en Angleterre, un beau portrait de Benjamin Franklin par Duplessis. Parmi les œuvres des autres écoles, se remarquent surtout une *Annonciation* de Petrus Cristus, un portrait d'homme de Dirk Bouts, un portrait de Lionel d'Este par Rogier van der Weyden, un *Saint François d'Assise recevant les stigmates* de Gérard David, une *Annonciation* de Joos van Cleve, un portrait de Jean Mabuse par lui-même, un autre portrait masculin du peintre Hans zu Schwaz, une *Madone* de Cosimo Rosselli, un portrait de jeune fille par D. Ghirlandajo, des *Buveurs* de Brouwer, *Le Nouveau Testament*, peinture allégorique de Vermeer de Delft, dont on sait combien les œuvres sont peu nombreuses, *La Servante* par Pieter de Hooch, etc. La collection comprend également des sculptures (parmi lesquelles une statue de *Saint Jean* du xvᵉ siècle, un retable en pierre franco-flamand de la même époque, un buste de doge par A. Vittoria), des bronzes et des bijoux italiens de la Renaissance, des orfèvreries, des émaux limousins, une tapisserie bruxelloise du xvɪᵉ siècle et quelques objets d'art orientaux.

A ces trois legs importants, auxquels s'est adjointe la donation, par M. Georges Blumenthal, d'une *Vierge à l'Enfant*, sculpture française du xɪvᵉ siècle, il faut ajouter les enrichissements qui proviennent d'acquisitions. Ce sont, en premier lieu, quelques œuvres antiques de premier ordre: un *Apollon*

grec archaïque du VIe siècle, puis deux morceaux de la célèbre collection d'antiques de lord Lansdowne vendue à Londres en mars 1930: une admirable tête féminine, fragment d'une stèle grecque du Ve siècle, et la fameuse statue d'*Amazone,* copie romaine d'un original attribué à Polyclète; ensuite, grâce au fonds constitué par M. John D. Rockefeller jun., une œuvre remarquable de la sculpture espagnole du XIVe siècle: la tombe d'Armengol VII, comte d'Urgel, statue couchée sur un socle décoré de bas-reliefs et soutenu par des lions.

De semblables monuments connaissent, hélas! de plus en plus l'exil hors de leur patrie natale, et trop souvent c'est la nôtre qui se trouve ainsi appauvrie: nous avons jadis signalé ici l'exode au même musée de l'admirable *Mise au tombeau* du château de Biron et de beaux et nombreux morceaux de sculpture gothique réunis maintenant dans l'annexe du Musée métropolitain dite « des Cloîtres ». Or, récemment, le **Musée de Pensylvanie à Philadelphie** s'enrichissait à son tour de dépouilles similaires arrachées à notre sol, qu'il a présentées, en y adjoignant d'autres sculptures venues d'Italie, dans un ensemble non moins éloquent. La revue *Beaux-Arts* (1) et la *Revue de l'Art* (2) nous en ont apporté des photographies qu'on ne regarde pas sans mélancolie : c'est pour le XIIe siècle un cloître entier, aux arcades de marbre roses et blanches, provenant de Saint-Genis-des-Fontaines, en Roussillon, au milieu duquel on a placé une cuve baptismale sculptée originaire de l'abbaye royale de Cuxa; du même siècle, la façade de l'église abbatiale de Saint-Laurent, dans la Nièvre; du XIIIe siècle, un charmant portail provenant de Limoges, un autre qui appartint jadis à la commanderie des chevaliers de Saint-Antoine à Aumonière près de Langres, etc.; et dans les petites galeries voisines on trouve des médaillons de vitraux provenant, suivant le directeur du musée, M. Fiske Kimball, de Saint-Denis! Un autre cloître entier, celui de Marciac, en Gascogne, qui n'était pas plus classé que celui de Saint-Genis-des-Fontaines, a été, lui aussi, livré à l'avidité yankee par l'intermédiaire d'un antiquaire parisien qui, nous

(1 et 2). Numéros d'avril 1931.

apprend M. Albert Sauzède (3), « l'acheta 7.000 francs et le vendit 11 millions au gouvernement américain ». Un de ces jours, un musée de là-bas exhibera ce trophée.

Et voici qui n'est pas moins lamentable: en 1930, nous apprenions que *quatorze* chapiteaux historiés du XII[e] siècle provenant de l'ancienne église abbatiale de Preuilly-sur-Claise (Indre-et-Loire) (4) venaient, grâce au don d'un généreux mécène, M. John L. Severance, d'entrer au **Musée de Cleveland,** qui s'enorgueillit de posséder ainsi le plus important ensemble de sculptures romanes existant en Amérique. Ornés les uns de scènes de la vie du Christ, les autres de représentations symboliques, ces chapiteaux, par la noblesse de style des figures et l'ingéniosité savoureuse de leurs motifs, pouvaient être comparés, pour leur intérêt et leur beauté, à ceux de Moissac et de Vézelay (5). C'est peut-être pour nous une satisfaction et, en quelque sorte, une consolation de voir les musées américains montrer, en s'appliquant à réunir et à mettre en valeur des spécimens choisis de notre art médiéval, en quelle estime ils le tiennent; mais cette consolation est loin d'égaler les regrets que nous cause la perte définitive de ces créations de notre art national. On se demande pourquoi, elles aussi, n'avaient pas été classées et comment elles ont pu être arrachées à leur milieu d'origine, et l'on souhaite vivement que la commission des monuments historiques, par des mesures prises à temps, mette enfin énergiquement obstacle désormais à des exodes aussi scandaleux.

Ces musées de Philadelphie et de Cleveland se sont également enrichis de divers objets (autel d'or portatif, croix d'or ornées de pierreries, reliquaires, etc.) ayant appartenu au fameux « trésor des Guelfes » dont les derniers débris nous ont été montrés en 1930 à l'exposition d'art byzantin au pavillon de Marsan. Constitué vers 1040 par la comtesse Gertrude de Brunswick, enrichi ensuite par le duc Henri le Lion, qui, au retour des Croisades, fit exécuter pour les reliques qu'il

(3) *Le Temps*, 5 décembre 1931.
(4) Sur ce bel édifice, cf. l'ouvrage de M. l'abbé G. Picardat, *Un joyau d'architecture chrétienne et française en 1000, ou l'église abbatiale de Preuilly-sur-Claise :* Preuilly, 1895, in-8 ill.
(5) Ils sont tous reproduits, accompagnés d'une importante notice historique et critique, dans le numéro d'avril 1930 du *Bulletin* du Musée de Cleveland.

avait rapportées des reliquaires merveilleux, il s'était encore accru à l'époque gothique, au point de devenir le rival du trésor royal de Saint-Denis. Complété encore au début du XVI[e] siècle, il devint la propriété de la maison de Hanovre. Après sa défaite par la Prusse en 1866, le roi Georges de Hanovre l'emporta, comme sa propriété privée, en Autriche, où il demeura jusqu'en 1918, date à laquelle il fut mis en sûreté en Suisse. Enfin, il fut acquis en 1929 par un consortium d'antiquaires de Francfort. A lui seul, le Musée de Cleveland a acquis huit pièces hors ligne, dont son *Bulletin* a donné la description et la reproduction: un bras-reliquaire en argent et émaux, œuvre allemande des environs de 1175; une patène en argent niellé attribuée à saint Bernward de Hildesheim, animateur de cet important centre artistique à l'époque romane, et montée au XIV[e] siècle dans une monstrance en argent; un médaillon du Christ en émail cloisonné, œuvre franque du VIII[e] siècle; un olifant sculpté en ivoire, dit « corne de saint Blaise », œuvre byzantine du XI[e]; un reliquaire en forme de livre, formé d'une plaque d'ivoire sculpté, œuvre mosane du XI[e] siècle, dans un encadrement d'argent du XIV[e]; le magnifique « reliquaire de Gertrude », en forme d'édifice à coupole, exécuté à Cologne vers 1175; enfin, deux croix en or serties de pierreries, du XI[e] siècle.

§

Parmi les enrichissements des musées étrangers européens, un des plus notables a été l'entrée au **Musée national d'Athènes** d'une sculpture qui s'est classée tout de suite au nombre des grands chefs-d'œuvre de l'art hellénique du V[e] siècle: une statue colossale en bronze de Zeus, haute de 2 m. 09, trouvée en septembre 1928 dans la mer, près d'Artémision, au nord-est de l'île d'Eubée (Nègrepont), par M. Chr. Caronzos. Repêchée à peu près intacte (il n'y manquait que les bras, qui furent retrouvés à part), elle est apparue, après un simple décapage à la vapeur sans acide (6), dans tout l'éclat de sa patine noire originelle. Une simple description

(6) La revue *Beaux-Arts* a publié dans son numéro du 20 février 1930, avec un article de M. Philadelpheus, une curieuse photographie montrant cette opération effectuée dans les ateliers de restauration du Musée d'Athènes.

ne saurait donner une idée de la grandeur et de la beauté de style de cette sculpture. Aussi renvoyons-nous aux reproductions qu'en ont données les principales revues d'art (7) et surtout aux deux magnifiques planches publiées, avec une étude de M. Georges P. Oikonomos, dans le volume de 1929 des *Monuments et Mémoires* (fondation Eugène Piot), édités par l'Académie des Inscriptions; la tête, en particulier, vue de profil, avec sa pureté de lignes, la majesté de son expression, est d'une beauté grandiose. Le dieu se dresse debout, les jambes écartées, les bras étendus, dont l'un brandit la foudre. M. Salomon Reinach pense voir dans cette figure la principale statue d'un monument que les Grecs auraient érigé sur le rivage d'Artémision pour commémorer la victoire remportée par les Grecs sur la flotte perse en 480: ils avaient représenté Zeus fulminant, sauvant les Grecs par l'orage qu'il déchaîna en cette circonstance; l'expression farouche du visage et l'attitude générale de la statue s'accordent bien avec cette interprétation. Avec l'*Aurige* découvert à Delphes en 1896 par notre Ecole française, et qui est contemporain du *Zeus*, celui-ci est maintenant le plus bel ornement du Musée national d'Athènes.

Outre cette statue, les scaphandriers ont repêché au même endroit celle, mutilée, en bronze, d'un jeune cavalier et une partie d'un cheval au galop (sans doute celui que montait cet éphèbe), l'un et l'autre de grandeur naturelle et d'une époque sensiblement postérieure au *Zeus*.

§

Le nouveau **Musée archéologique de Berlin,** inauguré en octobre 1930, et qui abrite notamment le célèbre autel de Pergame (8), s'est accru, au commencement de cette année, de dix-sept salles nouvelles, consacrées à l'art islamique de l'Orient et à l'art préislamique persan sous la dynastie sassanide (226-637 de notre ère). On y remarque surtout la

(7) Notamment la *Revue de l'art ancien et moderne* de janvier 1929 avec une étude de M. Ch. Picard, et la *Gazette des Beaux-Arts* de mars 1929 dans le « Courrier de l'art antique » du regretté Salomon Reinach, courrier périodique que nous recommandons à tous ceux qui veulent se tenir au courant des découvertes archéologiques.

(8) V. *Mercure de France*, 1er avril 1931, p. 193 et suiv.

façade, longue de 33 mètres et haute de 5, du palais de M'chatta, édifié par un calife à l'est du Jourdain, construction en calcaire ornée de bas-reliefs que le sultan Abd ul Hamid avait donnés en 1904 à Guillaume II, puis des panneaux sculptés et peints provenant d'Alep, des tapis, des faïences, des miniatures hindoues, etc.

§

En même temps, les **Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles** (parc du Cinquantenaire) s'enrichissaient d'un important monument venu également d'Orient: un grand portique, long de 35 mètres et haut de 6, provenant des fouilles entreprises, grâce aux subsides du Fonds national de la recherche scientifique, par le professeur F. Mayence et l'architecte Lacoste sur l'emplacement d'Apamée (Syrie), dont la splendeur remonte à deux siècles avant J.-C. et qui fut une ville prospère jusqu'au VIIe siècle de notre ère. La rue principale était bordée de portiques semblables auxquels venaient aboutir les rues latérales de la ville, construite en damier. On a retrouvé également un grand sarcophage, une très belle statue d'Atlante asiatique portant son fardeau sur les mains, et d'admirables mosaïques. La moitié des pièces découvertes restant la propriété de la Syrie, les autres — notamment 100 mètres carrés environ de mosaïques — viendront aux Musées royaux (9).

§

Deux événements importants ont eu lieu en Italie. D'abord, au mois d'octobre 1932, l'inauguration à Rome de la nouvelle **Pinacothèque Vaticane,** réinstallée dans un édifice construit par l'architecte Beltrami et se composant de cinq corps de bâtiment d'une superficie totale de 9.600 mètres carrés. Les tableaux, au nombre de quatre cents environ — c'est-à-dire une centaine de plus que dans l'ancienne pinacothèque — sont répartis chronologiquement en quinze salles. Dans les premières, consacrées aux peintres primitifs, l'œuvre la plus précieuse est le polyptyque de Giotto commandé en

(9) V. sur ces découvertes l'article du professeur F. Mayence dans le *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, n° de janvier 1933 (av. 6 fig.).

1300 pour la primitive basilique de Saint-Pierre et qui, après la démolition de celle-ci, avait été divisé en plusieurs fragments. Il est recomposé maintenant dans sa forme originelle. Des salles spéciales ont été réservées à Melozzo da Forli, à Léonard de Vinci, et plusieurs à Raphaël, dont on a groupé, à côté des peintures, les célèbres tapisseries conservées précédemment dans la galerie des Candélabres. Dans les salles du XVIIe siècle figure un portrait du pape Clément IX par le peintre Carlo Maratta, qui appartint à la famille Rospigliosi et qui a été offert au Vatican par un Américain, M. Mendelssohn.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art connaissent, au moins de réputation, le merveilleux et énigmatique petit tableau de Giorgione connu sous les noms de *La Tempête,* ou *L'Orage,* ou *La Famille du peintre,* une des trois ou quatre œuvres qui n'aient jamais été contestées à ce beau peintre. On n'est pas encore arrivé à expliquer le sens exact de cette composition où l'on voit, dans un décor de nature et de ruines dominé à l'arrière-plan par la petite ville de Castelfranco, patrie de l'artiste, et dans une atmosphère d'orage dont le peintre a su rendre admirablement l'impression de lourdeur angoissante, une jeune femme assise, demi-nue, l'air inquiet, allaitant un enfant, tandis que vis-à-vis d'elle un jeune homme en veste rouge, debout, appuyé sur un bâton, semble l'observer. Un savant allemand, M. Wickhoff, a voulu voir là un épisode de la *Thébaïde* de Stace, où est contée l'histoire d'Adraste et d'Hypsipyle; un autre érudit d'outre-Rhin, M. Hartlaub, conservateur du Musée de Mannheim, croit plutôt que nous avons affaire, de même que dans les *Trois astronomes* du même artiste au musée de Vienne, à une de ces créations symboliques chères aux académies qui se fondèrent en Italie à l'époque de la Renaissance, sortes de clubs d'initiés où l'on s'adonnait à des recherches hermétiques dérivées des enseignements de Pythagore (10). Quoi qu'il en soit, ce merveilleux petit panneau est un des joyaux de la peinture vénitienne. Il

(10) Lire à ce sujet les commentaires de M. Louis Hourticq dans son ouvrage *Le Problème de Giorgione* (Hachette, éd., p. 52 et suiv.), livre plein de vues ingénieuses où sont passées au crible d'une critique sévère toutes les œuvres attribuées à ce maître, et l'intéressant article de M. Louis Gillet dans l'*Echo de Paris* du 24 février dernier.

était conservé jusqu'ici dans la famille princière des Giovanelli. Le gouvernement italien l'a acquis l'an dernier pour la somme de 5.000 lire, et il figure maintenant dans la Galerie royale de Venise (11).

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Maurice Coulombeau: *Chartres*, Desclée de Brouwer. — Mabille de Poncheville: *Saint-Martin de Tours*, Flammarion.

On doit à M. Maurice Coulombeau, sur la cathédrale de **Chartres,** si unanimement réputée, un nouveau livre qui est plutôt un commentaire de l'art médiéval qu'une description méthodique. Ce monument est en somme « la cathédrale-type, le modèle de génie qui fixa pour un siècle et pour toute l'Europe la formule du gothique ».

Du XII[e] au XVIII[e] siècle, les portails et le tour du chœur nous offrent cinq cents ans de sculpture. Pour les vitraux, c'est la gloire de Chartres; aucune cathédrale n'en conserve un pareil écrin.

On sait que le culte de la Vierge Marie paraît antérieur à la parution du christianisme, au moins dans la région chartraine, où l'on honorait en un lieu retiré — qui serait l'emplacement de la cathédrale actuelle — une effigie portant le nom de « *Virgo paritura* » ou la vierge qui doit enfanter. Cette assertion est confirmée par de récentes trouvailles archéologiques. Marie, mère de Dieu, se trouve ainsi être l'âme du sanctuaire. Comme la plupart des grandes églises actuelles, la cathédrale de Chartres fut édifiée sur l'emplacement de temples plus anciens. De ceux-ci il est demeuré peu de chose: un mur gallo-romain, une muraille circulaire percée de cinq fenêtres, deux piliers, une colonne ronde du X[e] siècle, etc. C'est l'église du IX[e] siècle qui eut le très grand honneur de recevoir le voile de la Sainte Vierge et de lui servir d'écrin, en attendant que l'orfèvre Tendon, au XI[e] siècle, lui fît une châsse splendide, recouverte d'or et enrichie par la suite

(11) Une excellente reproduction en couleurs en a été donnée dans le numéro d'octobre 1932 du *Bollettino d'arte* édité par le Ministère de l'Instruction publique italien.

de pierres précieuses. Ce voile est aujourd'hui encore considéré comme le Palladium de la cité. L'édifice antérieur avait été détruit par un incendie (en 1134) et une souscription, où s'inscrivirent les plus grands noms de la chrétienté, permit de reconstruire le monument actuel. C'est là que fut sacré Henri IV le 27 février 1594.

M. Maurice Coulombeau a consacré à la crypte un de ses meilleurs chapitres. Un autre décrit minutieusement l'iconographie de la cathédrale et ses admirables vitraux, où la femme tient une si grande place. Les deux derniers, intitulés: la cathédrale invisible, la cathédrale inspirée, visent à bien dégager l'âme de cette pure merveille. Quelques illustrations agrémentent heureusement l'ouvrage.

Chez Flammarion, dans la collection « Les Pèlerinages », M. A. Mabille de Poncheville vient de publier un volume intitulé **Saint Martin de Tours.**

Michelet a dit de saint Martin qu'il fut le saint le plus populaire de la France; en effet, plus de quatre mille églises lui sont dédiées. Le pèlerin commence son volume à Amiens, vient à Beauvais, à Paris, à Chartres, à Orléans, à Blois et enfin à Tours. Un tel voyage ne se réalise pas sans péripéties, et elles sont agréablement contées dans le livre, où l'on trouvera en même temps de curieux commentaires sur les divers sanctuaires visités. Un voyage semblable à pied permet de toutes autres constatations que les modes actuels de transport, et ce n'est pas le moindre charme de ce récit, où l'on verra combien les rencontres sur route peuvent être intéressantes ou curieuses, et que l'obligeance s'y rencontre fréquemment. L'auteur fait même route avec un communiste déjà important dans son poste et qui fut dégommé par des camarades envieux. A Orléans, il va saluer la mère de Péguy et parler un peu du disparu; à Cléry, il retrouve Louis XI avec le camail à coquilles des pèlerins de Saint-Jacques et commente cette curieuse figure; à Marmoutier, il visite, taillée en plein roc, la cellule dite Repos de saint Martin, conservée dans l'extrémité nord du transept, seul débris de l'église abbatiale. Enfin, il arrive à Tours, où il se dirige vers la cathédrale, qui est la huitième visitée au cours de son pèle-

rinage. Il nous décrit la Martinopole ou cité de Saint-Martin, dont l'orgueil, la fameuse tour Charlemagne, reste de l'ancienne collégiale, s'est écroulée récemment. Suit une description des fêtes de la Saint-Martin, de quelques curieux coins de la ville, etc.

Nous pouvons recommander la lecture de cet intéressant volume qui, nous en sommes persuadé, paraîtra trop court à ses lecteurs.

CHARLES MERKI.

LETTRES RUSSES

E. Séménoff: *La vie douloureuse d'Ivan Tourgéneff*, Mercure de France. — S. A. I. Marie de Russie: *Une princesse en exil*, Stock. — E. Piccard: *Université rouge*, Victor Attinger. — Ilya Ehrenbourg : *Dièn Vtoroï* (*Le deuxième jour de la création*), La Maison du Livre étranger. — Alexandre Eck : *Le Moyen Age russe*, avec une préface d'Henri Pirenne, Ed. de la Maison du Livre étranger. — N. de Baumgarten : *Saint Vladimir et la Conversion de la Russie*, Institut pontifical des Etudes orientales. Rome. — Mémento.

A l'occasion du cinquantenaire de la mort d'Ivan Tourguénief (1), M. Eugène Séménoff, tourguéniéviste distingué et convaincu, a fait paraître un recueil de lettres du grand écrivain russe à sa fille Pélagie (Pauline), accompagnées de nombreuses notes et de commentaires appropriés. Tout cela est parfait. Mais pourquoi ce titre: **La vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff?** Un pareil titre ne peut qu'induire le lecteur en erreur, car il évoque par trop ce genre d'exercice littéraire qu'on nomme : « vies romancées », quand en réalité il n'y a rien de romancé ni dans les lettres de Tourguénief ni dans les commentaires et notes qui les accompagnent. Et si même il y avait une raison quelconque pour évoquer ce titre, bien usé du reste, de « vie douloureuse », il aurait fallu l'appliquer dans le cas présent, et en toute justice, non à Tourguénief, mais à sa fille. Comment! voilà un enfant né de parents tout ce qu'il y a de plus russes (sa mère était une

(1) N'en déplaise à M. Séménoff, nous ne conservons, dans la finale des noms russes, qu'un seul *f*, car aucune raison phonétique, esthétique ou de logique ne justifie l'addition du second *f*. La terminaison en *ff* est purement germanique. Il va de soi que M. Séménoff a le droit d'écrire son nom avec tant de *f* qu'il le désire. C'est pourquoi nous ne nous permettons pas de l'amputer de son second *f*.

serve affranchie, du nom d'Eudoxie Ivanof) qu'on sépare de sa mère dès son plus bas âge et qu'on envoie à huit ans à Paris, dans la famille Viardot, c'est-à-dire dans un milieu tout à fait étranger pour elle par sa mentalité, son tempérament et sa manière de vivre, et qui, bien vite, lui sera hostile. En plus, toujours pour plaire à Mme Viardot (« je suis décidé à suivre vos ordres », écrivait Tourguénief à la cantatrice à la veille de lui expédier sa fille), on change son nom russe de Pélagie en celui de Pauline et on s'efforce systématiquement, des années durant, d'en faire une déracinée qui ne doit jamais connaître la Russie ni un mot de russe (2), une fleur artificielle; bref, une malheureuse. On va même plus loin. On la marie très jeune à un petit bourgeois français et on l'enterre pour dix-sept ans dans un trou, près de Vendôme. Elle en sort à la fin, mais pour se retrouver séparée de son mari et quasiment sur la paille, avec deux enfants sur les bras. Ça, c'est vraiment une « vie douloureuse » ! Evidemment, on peut avancer que son père l'adorait, qu'il lui avait toujours donné de l'argent, qu'il faisait pour elle tout ce qu'il pouvait au point de vue matériel. Rien de tout cela, cependant, n'efface le fait que Tourguénief, subjugué par Mme Viardot, s'était comporté vis-à-vis de sa fille, au point de vue moral, d'une façon inhumaine. Et M. Séménoff est bien obligé de le reconnaître, lui qui cependant n'a que de la dévotion pour Tourguénief (« le grand écrivain », « le grand Européen », « le grand civilisé », etc.) et une réelle admiration pour Mme Viardot (« artiste géniale », « la grande Pauline », etc.). Certes, il n'ose pas blâmer ouvertement Tourguénief; il use d'euphémisme pour s'expliquer, mais cela ne change rien à la chose.

Je dois dire, écrit M. Séménoff (page 240), en toute conscience, que sans la grande soi-disant « captivité » de Tourguéneff (par Mme Viardot) durant les derniers vingt ans de son existence, la vie de Paulinette [c'est ainsi que Tourguénief appele sa fille dans ses lettres] eût tout autrement évolué.

(2) « Elle [Pélagie-Pauline] a complètement oublié le russe — et j'en suis content. Elle n'a pas à se rappeler la langue du pays où elle ne retournera jamais. En un mot, je suis très heureux... » (Lettre de Tourguénief à Botkine, du 30 septembre 1856. Citée par M. Séménoff.)

Mais, après ces paroles, fort sensées à notre point de vue, M. Séménoff ajoute:

...Qui sait si Tourguéneff, dans ses longues nuits d'insomnie, en proie à des douleurs physiques atroces, ne voyait pas s'y ajouter encore des souffrances morales du fait de la vie brisée de sa fille!

Ceci, c'est déjà une supposition gratuite, car en réalité Tourguénief n'a jamais manifesté aucun remords à ce sujet.

Les lettres de Tourguénief à sa fille constituent un sérieux appoint à la biographie de l'auteur des *Mémoires d'un chasseur*. Les commentaires qui les accompagnent sont aussi d'un grand intérêt, car ils nous font connaître Tourguénief dans le rôle de père et nous dévoilent les côtés les moins reluisants de son « union » avec Mme Viardot, union qui ne fut, en somme, qu'une abdication complèt,e aussi bien intellectuelle que morale et matérielle (3). M. Séménoff cite à ce propos un passage des *Souvenirs* du poète Fet, auquel nous empruntons les lignes suivantes:

Le rêve qu'il [Tourguénief] avait exprimé jadis « du talon féminin qui écraserait sa nuque, face dans la boue », s'est réalisé [après sa mort] dans un sens-figuré, de la façon la plus brillante. Afin de sauver pour la Russie un lopin du bien assez grand de Tourguénief, transféré à l'étranger, je me suis empressé d'expliquer à ma nièce G...y ses droits sur Spasskoié.

Mais arrêtons-nous là. Non pas qu'il n'y ait plus rien à glaner dans l'ouvrage de M. Séménoff (4), mais parce que le spectacle de ce pauvre Tourguénief, entre sa fille et sa maîtresse, n'a rien de bien réjouissant et ne peut que diminuer la très grande jouissance esthétique que nous donne la lecture de ses œuvres. Car on a beau dire qu'il ne faut jamais juger

(3) Tourguénief, écrit M. Séménoff (p. 31), « vendit le droit d'éditer ses œuvres, déposa l'argent au nom de Viardot, et c'est Mme Viardot qui resta sa seule héritière ».

(4) Il existe une fâcheuse lacune dans l'ouvrage de M. Séménoff. On ne nous dit pas pourquoi la fille de Tourguénief se sépara de son mari, pourquoi elle alla se réfugier en Suisse avec ses enfants et comment il se fit qu'elle fut dépouillée de sa dot. M. Séménoff dit bien (p. 230): « Le drame de Paulinette se précipite ». Mais nous ne voyons rien venir et nous restons dans l'ignorance. Et que sont donc devenues les lettres qu'écrivit Tourguénief à sa fille entre 1873 et 1883? Car c'est à ces deux années que se rapportent les deux dernières lettres citées par M. Séménoff.

l'écrivain, le créateur, d'après sa vie privée, il est souvent bien difficile de séparer les deux. Alors, on se demande s'il ne serait pas préférable de ne rien lire sur un auteur dont on admire les œuvres.

Est-il nécessaire aussi de lire les confidences des personnages haut placés, surtout si ces personnages sont des femmes? Car, bien souvent, ils se cantonnent dans la description de leur vie privée, ou encore essaient de nous associer à leurs rancunes, à leurs déceptions, à leurs règlements de comptes touchant des gens avec qui ils eurent maille à partir. Même les plus illustres, les plus intéressants n'échappent pas à la tentation de se justifier, de s'expliquer devant leurs lecteurs, de les prendre à témoin. Tout cela serait assez risible si ce n'était pas plutôt triste.

Le nouveau livre de la grande-duchesse Marie de Russie, fille du grand-duc Paul, oncle du tsar Nicolas II, **Une princesse en exil**, est une de ces confidences vaines et même déplacées. On peut supposer que si, aux lieu et place de S. A. I. Marie Pavlovna de Russie, c'eût été une petite bourgeoise qui eût signé et présenté le manuscrit de ce livre, aucun éditeur n'aurait consenti à le publier. Mais voilà! C'est une grande duchesse qui tricote des chandails et des pull-over. Oh! alors, on ne peut se dispenser de marcher. C'est donc si touchant, si inattendu! Remarquez que S. A. I. aurait pu nous dire beaucoup de choses intéressantes sur sa vie passée, sur son premier mariage, par exemple, sur la cour de Suède, où elle séjourna un certain temps, etc. Elle n'en dit pas un mot, tout au moins dans ce livre-ci, qui perd par ce fait toute saveur réelle.

Ce n'est pas le cas du livre de Mme Piccard, **Université rouge**, dont certaines pages ont été publiées il y a quelque temps par le *Mercure de France*. Mme Piccard est née à Pétersbourg, où elle a reçu toute son instruction. Mariée à un Suisse professeur d'université, elle s'est vouée, elle aussi, à l'enseignement. C'est à ce poste que la révolution est venue la surprendre. Elle l'a subie et a continué à professer sous le régime soviétique, durant huit années.

« En ma qualité de professeur en Russie, écrit Mme Piccard dans la préface de son livre, avant et après la révolution

bolchéviste, j'ai pu prendre une part active à la vie intellectuelle de ma malheureuse patrie. De 1917 à 1925, année où j'ai quitté l'U. R. S. S., j'ai assisté, dans les écoles soviétiques des trois degrés, à la décadence progressive et rapide de l'enseignement. J'ai pu voir de mes propres yeux avec quelle persévérance cynique et aveugle s'effectuait la substitution de la « jeune science prolétarienne, basée sur le matérialisme dialectique », à la « vieille science bourgeoise », résultat de recherches désintéressées durant des siècles. »

Un livre tel que l'*Université rouge* ne se résume pas, car c'est une succession de tableautins qui dépeignent à merveille la vie quotidienne des milieux d'étudiants et de professeurs. En somme, toute cette jeunesse russe, telle que nous la présente Mme Piccard, est plutôt sympathique; elle est pleine de courage, d'abnégation et de foi robuste. Malheureusement, elle est assez fruste et ne sait pas grand'chose. Au surplus, ceux qui la dirigent lui ont inculqué l'idée qu'elle n'a aucun enseignement à recevoir du dehors, c'est-à-dire d'un univers qui attend, en pleine barbarie, l'heure d'être appelé à la culture prolétarienne. C'est ce qui fait que la jeunesse russe actuelle n'a aucune curiosité à l'égard du reste du monde; elle le méprise et n'en a cure.

Cependant, nous dit M. Ilya Ehrenbourg dans son nouveau roman, **Le deuxième jour de la création** (*Dién Vtoroï*), c'est cette jeunesse qui porte en U. R. S. S. l'énorme fardeau de l'édification matérielle et spirituelle qui marque « les années désormais historiques » du plan quinquennal. Nous voulons bien le croire, encore qu'il nous semble que ce fameux plan quinquennal soit surtout en faveur auprès des snobs et des intellectuels de l'Europe occidentale. Enfin, le fait qu'il a dû être suivi d'un second plan quinquennal montre assez qu'il n'a pas rempli toute la tâche que ses auteurs lui avaient assignée dans leur pensée.

Contrairement à ce qui s'était passé en Europe occidentale, où le moyen âge fut suivi d'un renouveau de la pensée, des lettres et des arts, en Russie c'est le moyen âge qui succéda à une époque florissante dans le domaine spirituel. Aussi, M. Alexandre Eck, professeur à l'Université libre de Bruxelles, mais Russe d'origine, a parfaitement raison de situer le

Moyen âge russe, auquel il vient de consacrer un gros volume, fruit de longues recherches et d'une patiente mise au point, entre le XIIIe et le XVIIe siècle, c'est-à-dire immédiatement après la chute de la principauté de Kiev et quelque peu après l'avènement de la dynastie moscovite des Romanof.

Mais cela ne veut pas dire que M. Eck ait dédaigné de nous parler dans son livre de la période précédente. Seulement, il en parle en économiste et en politique et ne nous dit presque rien sur la pensée, les lettres et les arts, qui avaient atteint un si haut degré dans la Russie kiévienne des XIe-XIIIe siècles.

Avec une modestie fort louable, M. Eck se refuse de croire que son livre soit écrit en un français irréprochable.

> Mon style, dit-il dans son avant-propos, manque inévitablement de facilité, de justesse et même de simple correction, malgré les quelques amicales indications dont j'ai pu bénéficier.

Et nous n'aurons pas la cruauté de le renforcer dans cette conviction, d'autant plus que c'est moins son style que l'aridité du sujet qu'il a choisi et sa manière de le traiter qui rendent son ouvrage quelque peu rébarbatif. Car quel était, en somme, le but que s'était assigné M. Eck en se mettant à écrire sur le moyen âge russe? C'était, nous dit-il, « de fournir, en m'appuyant autant que possible sur les sources, un exposé succinct de l'organisation sociale du peuple russe aux XIIIe-XVIe siècles ».

Faut-il dire qu'il a pleinement réussi dans la tâche qu'il s'était imposée et que son ouvrage si bien documenté, si complet, si plein de détails minutieux, fera les délices de tous les historiens qu'intéresse la Russie souzdalienne et moscovite? Mais nous ne serons pas aussi affirmatif en pensant au simple lecteur, même à celui qui n'est pas ennemi d'une lecture sérieuse, instructive, mais qui demande avant tout qu'on lui présente un tableau synoptique des événements historiques et qu'on lui en dégage les faits saillants. Et, dans cet ordre d'idées, l'intérêt que présente l'ouvrage de M. Eck est plutôt mince, car nous ne voyons à citer que quelques passages, comme par exemple celui où il s'efforce de démontrer que jamais, à aucun moment, l'organisation de l'Etat

moscovite ne fut influencée par les Mongols. « Le développement spontané, graduel et assez logique des institutions moscovites réfute une telle hypothèse », écrit notre auteur, et il ajoute:

La formation de la monarchie russe apparaît comme résultat d'une évolution intérieure normale, et les influences étrangères, avant tout byzantines, n'agissaient aux XVe-XVIe siècles que sur l'idéologie monarchique; le monde mongol ne paraît pas y avoir eu d'autre action que l'accélération du processus unificateur par la continuelle menace tatare : pour combattre ce péril extérieur, Moscou concentra les forces nationales éparses, et la monarchie naquit dans cet effort de défense militaire contre l'ennemi extérieur.

On trouverait, si l'on voulait, beaucoup à redire à cette assertion, mais ce n'est pas ici le lieu où s'engager dans une polémique. Bornons-nous plus simplement à regretter que l'ouvrage de M. Eck soit si peu maniable, d'un abord si difficile. Ainsi, pourquoi avoir appliqué, pour la transcription de certaines lettres russes en français, le système établi par le « Bureau de documentation des Etudes byzantines et slaves de la Bibliothèque Royale de Belgique » ? C'est la chose la plus vaine qu'on puisse imaginer, car cela ne fait qu'ajouter des difficultés à la prononciation des mots russes. Et puis, pourquoi, dans certains cas, les noms propres sont-ils écrits à la russe (Ivan), et dans d'autres cas à la française : Basile (au lieu de Vassili), Théodore (au lieu de Fédor), etc.? L'Italien Possevino devient « Possevin »; Contareni est traduit par « Contarin ».

L'ouvrage de M. Eck est accompagné d'une riche bibliographie et d'une sorte de petit dictionnaire russo-français, où les noms russes dont use l'auteur dans son texte sont traduits en français avec indication de la page où on les trouve. C'est peut-être une délicate attention, mais à la pratique cela ne fait que compliquer les choses, car le lecteur, chaque fois qu'il rencontre dans le texte du volume un terme russe, doit chercher sa signification à la fin du volume. Et cela autant de fois qu'il y a de mots russes dans la page. Encore n'y arrive-t-il pas toujours. Ainsi, il voudrait connaître la signification du terme « bojare ». Il va à la fin du

volume et il trouve : « bojare » (voir : boïaré), mais le mot « boïaré » ne se trouve pas dans la liste des termes russes donnés, et il faut qu'il le cherche dans la liste des termes français (p. 559), etc. Par contre, l'unique chose pratique: un index alphabétique de noms propres, est absent de l'ouvrage.

Evidemment, tous ces petits côtés accessoires ne diminuent nullement la valeur de l'ouvrage de M. Eck. Cependant, ils peuvent agacer le lecteur et émousser son attention.

Une dernière remarque peut être quelque peu pédantesque; M. Eck devrait savoir qu'il y a longtemps que les Khazars ne sont plus considérés comme un peuple de souche turque, c'est-à-dire touranienne. Il est généralement admis aujourd'hui qu'ils sont de provenance hittite (voyez Bachmakof, Contenau, etc.).

En terminant cette chronique, signalons aux amateurs et curieux de l'histoire de la Russie primitive l'ouvrage magistral de N. de Baumgarten, à qui nous devons déjà un travail remarquable sur les généalogies et mariages occidentaux des Rurikides russes du xe au xiiie siècle, **Saint Vladimir et la conversion de la Russie,** édité par l'Institut pontifical des Etudes orientales dans la collection de l' « Orientalia Christiana », vol. XXI–E. Il semble que ce nouvel ouvrage de M. de Baumgarten, doté d'une très riche bibliographie et de sources multiples, résout définitivement la question de l'introduction du christianisme dans la Russie kiévo-novgorodienne du xe siècle.

Mémento. — L'éditeur Payot a réimprimé en un joli volume le célèbre roman de l'écrivain russe Tchirikof, *Jeunesse*, dans la traduction de M. Lichnevski. Tchirikof, — il est mort à Prague un ou deux ans de cela, — dont une pièce, *Les Juifs*, fut représentée l'hiver dernier par la compagnie Pitoëff sur la scène du théâtre du Vieux-Colombier, appartenait à cette catégorie de romanciers russes qui fut illustrée par Tchékpof et Korolenko, pour ne parler que des plus représentatifs. Tchirikof était loin de voir la vie en rose, mais son talent n'était pas assez robuste, assez éclatant, pour qu'il eût pu élever son pessimisme à la hauteur du désenchantement d'un Léopardi, par exemple. Aussi n'évolue-t-il ordinairement que dans les méandres d'une vie grise et monotone. Ses romans se ressentent de

cet état d'esprit, *Jeunesse* en particulier, qui raconte la lutte que soutient vis-à-vis de lui-même un jeune homme dont toutes les aspirations vont vers un idéal presque mystique et qui fait souffrir, puis finalement abandonne sa fiancée, entraîné par une créature de passion et d'impulsions violentes. La « femme fatale », quoi !

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES CANADIENNES

Marcel Dugas : *Cordes anciennes,* Editions de l'Armoire de Citronnier.

M. Marcel Dugas est le faune de la littérature canadienne. Il en a le masque et le rythme, et sa poésie en prose est en communion avec les forces de la nature. Dans un festoiement de sons et de couleurs, le mystérieux travail de la vie, sans cesse renaissant de ses ruines, ne se borne plus à assurer la permanence des êtres et des choses : il s'ennoblit de symboles.

Est-il besoin de dire que cet art ne trouve pas que des admirateurs? Notre humanité a malheureusement perdu le sens dionysiaque. On ne croit plus guère aux incantations. Mais ceux qui en gardent la nostalgie, soit par goût naturel, soit par caprice de civilisés, admireront dans l'œuvre de M. Marcel Dugas l'atmosphère même des divines fantaisies.

L'élément essentiel de ses poèmes est la musique. Il a suivi le conseil de son maître Verlaine. Oui, toutes les musiques : un long *crescendo* qui, depuis les inflexions subtiles, un peu mièvres, du badinage amoureux parmi les ifs bien taillés, s'élève de terrasse en terrasse, de douceur en âpreté, d'irritation en violence, pour se tordre là-haut en rafales de désespoir. Alors le poète est possédé par son dieu. Les mots et les images se pressent sur ses lèvres. Et nous qui écoutions d'abord dans la joie des belles découvertes, une telle abondance parfois finit par nous accabler, ou bien le mouvement est si rapide qu'haletants nous renonçons à suivre cette inspiration jusque dans ses ultimes parades. Ivresse peut-être, mais n'est-ce pas le terme prévu à de semblables cérémonies?

Nous avons tort de nous plaindre d'offrandes trop généreuses. Et pourtant, si le recueil qui vient de paraître sous

le joli titre de **Cordes anciennes** nous plaît encore plus que ceux qui l'ont précédé, c'est à cause de sa discrétion. Seul le dernier poème est un peu long, et riche, et tendu. Evidemment, le salut au pays natal exigeait une ampleur particulière. Le Canada n'est pas de taille à se laisser comprimer dans un quatrain. Mais l'art a ses exigences, et le lecteur ses limites. Il eût mieux valu faire plusieurs poèmes sur le même sujet ou consentir à quelques sacrifices. L'architecture générale y aurait gagné, ainsi que l'unité d'impression. Tel qu'il est, cependant, le *Salve alma parens,* avec son lyrisme familier, nous repose de bien des niaiseries conventionnelles, inspirées par le patriotisme.

Le reste du volume contient des petits poèmes d'une page ou deux. La nature et l'amour en fournissent le thème. Il faudrait pouvoir les entendre lire avec accompagnement de violons en sourdine. Nuances, douceur, mélancolie. Tout cela est assez irréel, quand brusquement un coup de cymbales nous ramène par terre. C'est la douleur qui fait irruption, mais si savamment éplorée que notre surprise contribue sans doute à la réconcilier avec elle-même.

M. Marcel Dugas a enfin trouvé le cadre qui convient à son inspiration. La substance dont il use est trop précieuse pour être étalée. S'il ne renonce pas encore aux nouvelles versions de *Paillasse,* le succès de ses chansons canadiennes doit l'y engager. C'est ce qu'il a fait de mieux cette fois-ci. Quel charme dans cette paraphrase d'*A la claire fontaine:*

> Sur la plus haute branche le rossignol chantait...
> L'eau claire prit mon corps blessé d'amour, le roula,
> l'oignit de ses caresses.
> Sur la plus haute branche, le rossignol chantait.
> Ce fut là l'incident de ma promenade.
> Un incident que j'ai fait naître. L'eau était si belle!
> Ne pouvant étreindre ma maîtresse, c'est son image
> que mes bras désireux pressaient dans la vague. Cher
> rossignol, tu chantais devant ce triste bonheur.
> Mais l'image, pendant que sous les feuilles du chêne
> je me faisais « sécher », avait fui comme une onde perfide
> entre mes doigts.
> Sur la plus haute branche toujours le rossignol chantait.
> « Es-tu triste, es-tu gai, Rossignol? Dans ta voix est-ce

un appel d'amour ou le sanglot du regret? Chante encore pour que je tâche de deviner. Surtout si tu as le cœur gai, chante, Rossignol, chante, chante jusqu'à demain. »

Autrefois, M. Marcel Dugas était emporté par la sarabande de ses dons. Il était le serviteur de son imagination, de sa sensibilité, de ses rythmes. Maintenant, il va se faire obéir. Les ferveurs de la jeunesse ont fait place à une chaleureuse maturité, qui s'égaie plutôt à décrire le spectacle qu'à y prendre part. Les jeux des sens cèdent à ceux de l'esprit. Tout s'affine dans la sérénité. C'est l'heure idéale de la création, où l'équilibre s'établit de soi entre les qualités anciennes et les nouvelles.

Allons, Pan! L'univers est plein de merveilles, les hommes poursuivent leur folie d'amour... Prends ta flûte. Nous t'écoutons.

PIERRE DUPUY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des Affaires étrangères : *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 3e série, tome V (5 déc. 1912-14 mars 1913) ; Costes. — Paul Darcy : *L'Allemagne toujours armée;* Editions des Portiques. — Georges Suarez : *Les Hommes malades de la paix*, Grasset. — Germaine Picard-Moch et Jules Moch : *L'Œuvre d'une Révolution; l'Espagne républicaine;* Rieder.

La Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914 vient de faire paraître un nouveau volume qui comprend les **Documents diplomatiques français** du 5 décembre 1912 au 14 mars 1913. Grâce à l'heureux choix des textes reproduits et aux éclaircissements qu'apportent de savantes et judicieuses annotations, il constitue un récit attachant de nos relations étrangères pendant cette période.

Le 5 décembre 1912, les Alliés balkaniques (moins la Grèce et le Monténégro) venaient de signer un armistice avec la Turquie. Les négociations pour la paix allaient commencer à Londres, mais il ne pouvait en résulter de diminution de la tension entre la Russie et l'Autriche, car elle avait pour unique raison les menaces de l'Autriche contre la Serbie et celles-ci étaient la conséquence de l'intention de l'Autriche de s'opposer à certains agrandissements serbes. L'avertissement que le chancelier Bethmann Hollweg avait donné à la

Russie du haut de la tribune du Reichstag avait paru fort inquiétant. Sazonov affecta de ne pas en comprendre la gravité: « Il ne s'y trouve rien qu'on ne nous ait déjà dit, déclara-t-il le 5 à notre ambassadeur Georges Louis. L'Allemagne ne se mettra aux côtés de l'Autriche que si celle-ci est attaquée. » On aurait pu conclure de cette réponse que toute l'attitude de Sazonov était du bluff (et c'est en effet ce qu'il laissa entendre à Buchanan), mais il n'y a pas de trace qu'il l'ait dit à nos représentants et ceux-ci n'en ont jamais eu l'impression.

Outre la tension austro-serbe, une autre commençait à se produire : celle des compensations due à ce que la Roumanie exigeait de la Bulgarie à raison de l'agrandissement éventuel de cette dernière. Neratoff (l'adjoint de Sazonoff) « ne mettait pas en doute l'existence d'un lien militaire entre l'Autriche et la Roumanie ». L'existence d'un lien correspondant entre la Russie et la Bulgarie était ignorée de la diplomatie française.

Les prétentions autrichiennes et roumaines pouvant entraîner une extension de la guerre, Sir Ed. Grey avait proposé une réunion des ambassadeurs des Puissances pour aider à régler les points litigieux. Berchtold fit prévenir qu'il acceptait cette idée, « mais qu'en ce qui concernait le lieu, il avait personnellement une préférence pour Londres, croyant qu'il pourrait y avoir des difficultés au choix de Paris; il serait entendu dès maintenant que la Serbie n'obtiendrait pas de port sur l'Adriatique, ni aucune portion du territoire albanais ». Grey répondit « que formuler d'avance des réserves impliquant des solutions, c'était ouvrir la porte à des réserves d'autres puissances sur d'autres points et rendre la conversation inutile » (6 décembre).

Des bruits exagérés coururent alors en Suisse et à Berlin sur les armements de l'Autriche; Poincaré, le 7 décembre, y croyait sans avoir pris le soin de demander à nos consuls de vérifier. Millerand (le ministre de la Guerre) avait des craintes aussi déraisonnables; le 9, « préoccupé des mesures de mobilisation auxquelles procédait l'Autriche », il fit demander si l'état-major russe avait pris des précautions, « toute supériorité de préparation qui serait acquise à l'Autriche

pouvant, en effet, amener l'Allemagne à diriger vers notre frontière une partie des corps d'armée stationnés sur sa frontière orientale ». Le 8, on avait appris le renouvellement « précipité » de la Triple Alliance. Le lendemain, Paul Cambon conseilla à Poincaré de se résigner à ce que la Conférence ait lieu à Londres: « On y obtiendrait peut-être de meilleurs résultats qu'à Paris. » Poincaré s'y résigna le 10, « tout en se réservant d'insister pour le choix de Paris pour la Conférence générale ».

Le 9, Vesnitch prévint Poincaré que la Serbie « s'attendait à une démarche décisive de l'Autriche dans le cours de la semaine » et lui demanda conseil. Poincaré lui répondit que la Serbie dans ce cas-là devrait « déclarer qu'elle était prête à déférer aux avis de l'Europe ». Sazonov fut moins circonspect et conseilla à la Serbie de répondre « qu'elle était prête à déférer aux avis des puissances de la Triple Entente »; c'était provoquer une situation où la faiblesse de la Triple Entente apparaîtrait. Hartwig avait eu ordre de demander à la Serbie de faire immédiatement la déclaration préconisée par Sazonov. Poincaré, le 11, prescrivit à Descos d'insister pour qu'elle « s'en rapporte à l'arbitrage de l'Europe ». Dès le 12, Yovanovitch rappela que la Serbie avait déjà annoncé l'intention dans la question du port adriatique de s'en remettre à la décision des Puissances.

Le 14, à l'état-major russe, on donna au nôtre une leçon de bon sens: on y déclara à notre attaché militaire « que l'Autriche ne paraissait avoir pris sur la frontière russe que des mesures d'ordre défensif, qu'on ne croyait pas à une attaque de l'Autriche contre la Russie, que l'on regardait comme très peu probable une attaque de l'Autriche contre la Serbie, et qu'on estimait à l'état-major que la Russie ne ferait pas la guerre, même si l'Autriche attaquait la Serbie ». En transmettant ces déclarations, Louis remarquait: « Les affirmations que j'ai recueillies ces jours derniers au ministère des Affaires étrangères sont moins catégoriques, mais dans le fond concordent. M. Sazonoff nous disait au contraire le 13 novembre: « Un coup de force de l'Autriche déchaînerait « l'opinion russe sans que le gouvernement pût l'arrêter. » L'opinion publique russe est restée ce qu'elle était, mais il

est à remarquer que le gouvernement ne parle plus de l'opinion, soit qu'il ait résolu de lui résister, ou que toute décision soit réservée. » La Serbie ayant alors fait sa déclaration « qu'elle ne songeait pas à passer outre aux décisions éventuelles des Puissances dans la question du port adriatique », Ugron (le ministre d'Autriche) reconnut « qu'une détente se marquait nettement dans les rapports austro-serbes » (14 décembre). Le 17, en effet, un communiqué autrichien reconnut que le consul de Prizrend n'avait eu à subir aucun mauvais traitement.

Le même jour, la Conférence se réunit à Londres. Sur l'invitation de Grey, elle adopta immédiatement les résolutions suivantes: « Autonomie de l'Albanie, garantie et contrôlée par les six Puissances sous la souveraineté ou la suzeraineté du Sultan; un accès commercial sera réservé à la Serbie par un port albanais libre et neutre desservi par un chemin de fer international sous le contrôle européen et sous la garde d'une force spéciale internationale avec liberté de transit pour toutes les marchandises, y compris les munitions de guerre. » La question des frontières de l'Albanie fut réservée, Mensdorff ayant dit que l'Autriche « voulait éviter qu'aucun territoire habité par des Albanais ne soit détaché de la future Albanie; Scutari et toute la région confinant au Monténégro jusqu'à Ipek n'étant peuplées que d'Albanais, il serait impossible d'admettre une extension du Monténégro au sud ».

Le 18, la Conférence aborda la question des îles de la mer Egée. Benckendorff dit que la Russie réclamait le maintien sous la domination ottomane des quatre îles situées à l'entrée des Dardanelles: Imbros, Lemnos, Ténédos et Samothrace. Les autres ambassadeurs se déclarèrent sans instructions, sauf Cambon, qui dit que nous ne faisions aucune objection à la cession de toutes les îles à la Grèce. Sur la proposition de Grey, la Conférence décida que toutes les îles devaient être neutralisées sous la garantie des Puissances.

La Russie avait fini par s'émouvoir des préparatifs militaires de l'Autriche; pour y répondre, elle décida de maintenir sous les drapeaux la classe libérable. Soukhomlinov donna au général allemand Dohna l'assurance qu'elle serait renvoyée si l'Autriche cessait ses préparatifs (19 décembre).

Revenant le 21 sur les déclarations faites le 14 à l'état-major, Louis y ajoutait moins confiance: « En tout cas, écrivait-il, Nicolas II ne laissera pas défaire ce qu'ont fait ses prédécesseurs. » La veille, Bompard avait télégraphié que Michel de Giers avait eu l'ordre de déclarer à la Porte « que l'opinion russe avait rendu difficile à son gouvernement l'observation de *l'attitude pacifique* qu'il avait jusqu'alors conservée, mais qu'il lui serait impossible d'y persévérer s'il n'était fait aux Alliés des conditions de paix de nature à les satisfaire ». Le 24, Poincaré fit à ce sujet des observations à Isvolsky qui déclara que le renseignement transmis par Bompard était partiellement inexact, mais Poincaré lui répondit que « même avec cette interprétation restrictive, la démarche était trop importante pour avoir été faite sans que nous fussions d'accord ». Peut-être, par suite de reproches de la presse, le ministère russe était devenu moins conciliant; il adopta deux projets dont Sazonoff « nous avait entretenus en termes plus ou moins explicites: projet de démonstration sur la frontière turque et projet de mobilisation sur la frontière autrichienne ». (25 décembre.) Simultanément, de nouvelles difficultés se produisaient entre l'Autriche et la Serbie. Pachitch avait fait proposer à Berchtold par le futur président Masaryk de concéder à l'Autriche des avantages économiques si celle-ci consentait à laisser la Serbie acquérir un port commercial sur l'Adriatique. Berchtold refusa. (12 décembre.) Comprenant alors que son adversaire allait chercher à créer une grande Albanie capable de tenir la Serbie en échec, Pachitch fit annoncer que « la Serbie ne reculerait devant aucun sacrifice pour conserver les territoires que ses armées avaient pris en Vieille Serbie et en Macédoine ». La frontière albanaise ne devrait pas dépasser le lac d'Ochrida et le Drin. (26 décembre.) Sazonoff, le 27, annonça qu'il allait soutenir cette prétention. « Je viens, dit-il à Louis, de déclarer au comte Thurn que Scutari d'Albanie devait aller au Monténégro. Je crois que l'Autriche finira par céder. L'Angleterre nous a promis de se mettre de notre côté si nous tenons ferme. J'espère que le gouvernement français nous appuiera également. Il faudra aussi insister pour que l'Albanie ne dépasse pas à l'est la ligne de la Drina. Nous avons cédé au sujet du

littoral. C'est au Cabinet de Vienne de faire des concessions de l'autre côté. » A ce programme s'ajoutait la prétention que l'Autriche diminue ses effectifs. Berchtold, de son côté, fit savoir « que le consentement donné par l'Autriche à la combinaison du port albanais neutralisé n'était pas définitif, mais subordonné à une entente générale sur toutes les questions pendantes » (30 décembre). Le lendemain, pour répondre à l'augmentation de l'armée austro-hongroise (300.000 hommes, disait Sazonoff, ce qui était énormément exagéré), la Russie retint les 350.000 hommes de la classe libérable.

Le roi Nicolas de Monténégro eut alors une idée malheureuse: il essaya de gagner le consentement de l'Autriche au sujet de Scutari en lui cédant le Lovcen qui domine Cattaro; peut-être y avait-il été conduit par une insinuation autrichienne. On semblait en tout cas, à Vienne, enclin à cette transaction, mais on dut reculer devant l'indignation à Pétersbourg et à Rome (5 janvier 1913). Les négociations entre la Turquie et les Balkaniques n'aboutissaient pas et ces derniers avaient adressé à la première, le 3 janvier, un ultimatum. Le 9, Majoresco annonça au ministre de Russie que le gouvernement roumain était décidé à ordonner la mobilisation de l'armée roumaine et son entrée en Bulgarie avant quarante-huit heures si les demandes roumaines n'étaient pas acceptées. Daneff consentit alors à reprendre la négociation et Majoresco à surseoir à toute mesure militaire nouvelle.

Elu président de la République, Poincaré fut remplacé aux Affaires étrangères par Jonnart, le 17 janvier. Le nouveau ministre, quoique peut-être avec plus de réserve, continua la politique de son prédécesseur. Les négociations en cours n'avaient pas progressé et, le 23, Paul Cambon fit part de confidences que lui avait faites George V: le prince Henri, frère de Guillaume II, était venu trouver ce roi et, « envisageant la possibilité d'un conflit entre l'Autriche et la Russie qui entraînerait *nécessairement* l'intervention armée de l'Allemagne et de la France, lui avait demandé si l'Angleterre y prendrait part: « Certainement oui, avait répondu le roi, en certaines circonstances. » Henri s'était récrié, disant qu'à Berlin on n'imaginait pas la possibilité d'une guerre entre

l'Allemagne et l'Angleterre. Il avait essayé alors d'indiquer au roi le peu d'avantages pour l'Angleterre de son intimité avec la France. « Mon père, répondit le roi, a poursuivi pendant tout son règne, qui a duré neuf ans, la conclusion et le développement de notre entente avec la France et la Russie. Il avait ses raisons. Comment voulez-vous que moi, dont le règne n'a pas encore deux ans de durée, je change tout à coup de politique? C'est impossible. » L'ambassadeur d'Allemagne avait posé le même jour les mêmes questions à Grey et celui-ci avait fait les mêmes réponses.

Le 29, les Balkaniques rompirent les négociations de Londres et la guerre reprit entre eux et la Turquie. Comme la pression de la Roumanie sur la Bulgarie était devenue plus vive les jours précédents, le 30, la Russie fit renouveler au gouvernement roumain le conseil « d'une sage modération », car « une agression de la Roumanie... provoquerait dans l'opinion publique russe, en faveur de la Bulgarie, une telle explosion de sympathies que le gouvernement ne saurait y demeurer indifférent ». Le même jour, Sazonoff fit connaître à Louis que, depuis 1902, il existait une « convention militaire par laquelle la Russie devait donner à la Bulgarie sa coopération, notamment contre la Roumanie, surtout si celle-ci avait l'appui de l'Autriche ». Avant même d'en être informé, Jonnart s'était ému de la note à la Roumanie.

C'est annoncer en propres termes une intervention armée... L'Autriche interviendra simultanément. ...L'Allemagne serait vraisemblablement amenée à prendre le parti de son alliée, sans s'attarder à examiner de quel côté est venue l'agression. Le Gouvernement de la République fait donc toute réserve sur les suites...

Ce ne fut que le 19 février que l'incident fut liquidé: Isvolsky communiqua alors à Jonnart la convention de 1902 et il fut constaté qu'elle n'obligeait la Russie que pour le cas où l'Autriche interviendrait.

Le 3 février, une détente se produisit: de sa propre initiative, François-Joseph envoya le prince Godefroy de Hohenlohe porter à Nicolas II une lettre autographe. Le 22 suivant, la Roumanie accepta la médiation des Puissances. Les négociations entre celles-ci au sujet de la frontière albanaise avaient progressé aussi: le 27 février, il ne restait plus en

litige que le sort de Diakova. Le roi Nicolas espérait toujours garder Scutari quand il l'aurait prise, mais même les Russes lui étaient devenus défavorables. Le 11 mars, l'Autriche et la Russie publièrent une note annonçant la réduction de leurs effectifs, mais l'agence télégraphique russe ayant fait suivre la note d'une phrase relative aux intentions non agressives de l'Autriche à l'égard de la Serbie, François-Joseph « s'en montra particulièrement affecté comme si le gouvernement russe avait abusé d'une confidence ». Rien d'autre n'était encore définitivement réglé, et la discorde commençait entre les Balkaniques, ce qui augmentait l'imbroglio.

M. Paul Darcy est un spécialiste en ce qui concerne l'Allemagne: il a habité Berlin jusqu'à la guerre et y est retourné quand l'armistice l'a permis. Avec un soin admirable, il a recueilli tous les témoignages qui se sont produits au sujet du réarmement de l'Allemagne et il en donne *un résumé précis et impressionnant* dans un livre qu'il vient de publier sur **l'Allemagne toujours armée.**

Quand, en janvier 1919, les Quatre discutèrent à Paris le désarmement de l'Allemagne, l'opposition des points de vue de Lloyd George et de Clemenceau fut telle que, le 24 janvier, une commission d'experts dut être nommée pour les départager. Elle adopta le projet des experts américains et anglais: l'Allemagne devait conserver une armée de 200.000 hommes recrutée par la conscription. Ce projet échoua, grâce au veto de Clemenceau, mais ce ne fut qu'à la fin d'avril que fut rédigé l'article du traité imposant à l'Allemagne de n'avoir qu'une armée de police de 100.000 hommes chargée du maintien de l'ordre et recrutée par engagements pour douze années. Le gouvernement allemand a toujours cherché à éluder l'exécution de cette partie du traité. Il fallut l'occupation de Francfort pour l'obliger à réduire l'effectif de la Reichswehr à 100.000 hommes. Il avait d'abord essayé de la doubler avec des troupes de Sicherheitspolizei (par abréviation Sipo), habillées en feldgrau et coiffées du casque de tranchée. Les trois premiers régiments de Sipo firent leur apparition à Berlin dès octobre 1919; des formations semblables eurent lieu ensuite dans toutes les provinces de l'Allemagne. Leur

effectif atteignait déjà 60.000 hommes quand les Alliés, à la Conférence de Boulogne du 22 juin 1920, en exigèrent la dissolution. Comme compensation, d'ailleurs, l'Allemagne fut autorisée à doubler l'effectif de sa police bleue (Schutzpolizei, Schupo) et à la porter à 120.000 hommes. C'est sur la base de la Reichswehr, de la Sipo et de la Schupo que l'organisation militaire alla se développant; esquissée par le général von Seeckt, dès 1919, sous le ministère du député socialiste Noske, elle fut poursuivie inlassablement depuis sur le même plan sous les ministères Gessler, Seeckt et Schleicher. Chacune des concessions faites par les Alliés par esprit de conciliation a eu pour contrepartie un renforcement de la Reichswehr, la développant suivant le plan de von Seeckt.

Ce plan reposait sur des conceptions quelque peu révolutionnaires. Une armée de choc de 600.000 hommes serait formée dont l'armature serait constituée par l'armée de métier (Reichsheer [la Reichswehr comprend en plus la marine et l'aviation]). L'effectif de ce groupement *de choc* étant modéré, on pourra fréquemment, rapidement et sans grandes dépenses, modifier son armement de telle sorte qu'il dispose des meilleures armes existantes au moment de l'entrée en campagne. C'est une supériorité sur les armées du type 1914. Celles-ci, en raison de l'énormité des stocks à constituer pour les réserves et de l'importance des sommes engagées, ne modifiaient leurs armements (qui par suite vieillissaient) qu'en cas de nécessité.

Cette armée de choc sera appuyée par une armée populaire comparable à l'excellente milice suisse, mais mieux encadrée. Les hommes, bien instruits, ne recevront d'armes comparables à celles de l'armée de choc qu'au moment des hostilités.

Une mobilisation industrielle minutieusement préparée doit permettre le succès de ce plan. Avant l'époque choisie pour l'entrée en campagne, elle permettra de fabriquer sans bruit, grâce à des fonds secrets, l'armement nouveau de l'armée populaire. Peu de jours après le début des hostilités, elle atteindra le maximum des possibilités de fabrication en armes, munitions et avions. M. Darcy prévoit qu'après une préparation de deux ou trois ans, les deux armées pourront

aligner une centaine de divisions, de valeur inégale, mais supérieurement armées.

Cette préparation a-t-elle commencé? M. Darcy n'aborde pas cette question. Son exposé s'arrête en fait à l'arrivée au pouvoir de Hitler. A ce moment, les dépenses de l'Allemagne pour son armée s'élevaient au moins à 5.700 millions de francs-papier par an. Elles ont dû considérablement augmenter depuis, « mais, écrit M. Darcy, il est devenu encore beaucoup plus difficile qu'auparavant de connaître la vérité ».

M. Georges Suarez commence son livre sur **Les Hommes malades de la paix** par une pensée inexacte: « L'idée de paix, écrit-il, est liée indissolublement à celle du rapprochement franco-allemand. » C'est une erreur; elle est liée à la formation (ou au maintien) d'un groupement suffisamment fort pour ne pas laisser d'espoir de succès à ceux qui voudraient faire des conquêtes. Ce groupement existait en 1919: il s'est désagrégé petit à petit depuis. Croire à la certitude de maintenir la paix avant qu'il se reforme est une utopie. Le danger découle de ce que Hitler et ses coreligionnaires ont vu qu'il serait facile à l'Allemagne, groupe de 65 millions d'habitants, d'écraser successivement chacun des Etats voisins s'ils ne s'unissent pas contre elle. Or, par la faute de Clemenceau, le sentiment existait dans l'un d'eux, l'Italie, qu'il fallait, par des *combinazioni*, obtenir réparation de l'injustice subie lors du traité de paix. La crise actuelle vient de cette réclamation de l'Italie, prête à se jeter sur nous dès que nous aurons des embarras du côté de l'Allemagne. Croire à une possibilité de rapprochement avec cette dernière tant qu'on n'aura pas mis fin d'une façon quelconque à cette situation est une chimère. Seule la crainte d'un échec peut arrêter Hitler. Il faut donc arriver à constituer une coalition capable de lutter contre lui s'il attaque un de ses membres. Son plan est d'écraser la France d'abord, l'Italie ensuite, la Russie après; pour faciliter l'opération, il commencera par attaquer ses petits voisins (Autriche, Danemark, Pologne, Tchécoslovaquie) avant de régler notre compte. Ainsi, jadis, Philippe de Macédoine conquit les petites villes grecques de Thrace et de Thessalie avant d'attaquer Thèbes et Athènes.

M. Suarez considère comme naturel que nous le lui facilitions.

Supposons, écrit-il, que dans la fièvre hitlérienne des premières heures, les troupes nazis aient envahi le corridor de Dantzig; qu'aurions-nous fait? Qu'aurait fait la Pologne? Aurait-elle déclaré la guerre? C'est peu probable, et il est moins probable encore que l'exécution de l'accord militaire franco-polonais qui nous oblige, dans ce cas, à prêter main-forte à la Pologne, aurait trouvé en France un gros succès. Vraisemblablement, la Pologne aurait négocié; la France, l'Angleterre et l'Italie auraient eu aussi leur mot à dire; mais à quelles conditions? Une opinion allemande exaspérée, des frontières violées, la soldatesque partout, un état de guerre virtuel entre les deux peuples. Est-ce qu'il ne serait pas préférable que l'on prévînt de semblables éventualités?... Oui! me dira-t-on, mais quel pourrait être l'enjeu d'une négociation franco-allemande, si ce n'est la révision des traités?... Serait-elle plus dangereuse pour la paix que le *statu quo?* On n'osera plus l'assurer quand l'Allemagne réarmée, par l'effet de l'égalité des droits, nous mettra brutalement en face du fait accompli.

A ces naïvetés défaitistes, M. Suarez en ajoute bien d'autres. Citons seulement ce qu'il préconise sans cesse de traiter directement avec l'Allemagne, c'est-à-dire *sans* la médiation de l'Angleterre. Il loue fort M. Laval de l'avoir fait. Je ne puis voir ce que nous avons pu ou pourrions y gagner, l'Angleterre n'ayant jamais rien exigé pour elle-même en échange de ses bons offices; si M. Mussolini était médiateur, on verrait la différence. La situation est claire; nous ne pouvons nous maintenir sans l'appui de l'Angleterre ou de l'Italie, et c'est pour cela que M. Macdonald cherche à nous rapprocher de cette dernière: c'est pour éviter à son pays une décision angoissante en cas de rupture franco-allemande.

Inexact dans ses théories générales, le livre de M. Suarez n'en est pas moins des plus intéressants. M. Suarez raconte énormément de choses suggestives ou peu connues qu'il a apprises au cours de sa vie de journaliste. Malheureusement, il n'apporte guère de critique dans l'accueil qu'il fait à toutes ces indiscrétions et à ces on-dit; aussi, nombre des faits qu'il rapporte doivent-ils être inexacts. Je signale comme tels les renseignements qu'il donne sur Hindenburg, p. 308.

Mme Germaine Picard-Moch, avocat à la Cour de Paris, et

M. Jules Moch, député de la Drôme, marxistes pleins d'enthousiasme pour le socialisme et la Révolution, sont allés en Espagne étudier l'état politique et social de **l'Espagne républicaine.** Leur récit de leur enquête et leur exposé de l'œuvre de la Révolution sont également intéressants. Le lecteur a le sentiment de se trouver en présence d'une étude faite avec conscience et racontée avec sincérité et talent. Sans doute, dans mainte remarque, on trouve un écho du fanatisme des deux auteurs; que veut dire, par exemple, la phrase sur « la singulière protection dont le général Martinez Anido jouit en 1932 de la part du préfet de police à Paris »? Devrait-on lui refuser l'asile dont ont joui et jouissent tous les autres réfugiés? Les deux auteurs ne veulent point admettre que le gouvernement démocratique, c'est l'évolution progressive où le socialisme peut trouver son compte au fur et à mesure qu'il fera comprendre qu'il a raison; ils sont sans pitié pour Alphonse XIII, croient à toutes les calomnies de Blasco Ibañez sur lui et traitent d' « heure de comédie » sa tentative de rentrer dans la légalité. Ils reconnaissent pourtant qu'il « avait trahi Primo »; or, c'est ce bon mouvement, joint à l'alliance des républicains et des socialistes, qui a permis à la République de s'établir. L'événement a prouvé, même à nos deux auteurs, que M. Besteiro et les minoritaires qui, en février 1931, s'opposèrent au participationnisme, se sont trompés.

Conduits par M. de Madariaga, nos deux auteurs furent reçus par M. Alcala Zamora au Palais Royal; le président de la République, qui continue à passer les nuits dans son domicile privé, se rend chaque matin à son bureau comme les autres fonctionnaires. C'est un ancien monarchiste; il n'est venu à la République que quand Alphonse XIII accepta la Dictature: « Je ne pouvais permettre à mon roi de violer la Constitution, dit-il à ses interviewers; j'ai compris mon devoir... Je crois que la République va bien. Elle a fait l'expérience d'une nouvelle Constitution et l'a faite avec succès. La Chambre, orientée résolument à gauche, a élu pour président de la République un représentant de ses éléments les plus modérés. » M. Alcala se qualifiant ainsi lui-même, on conçoit qu'il ait appelé récemment à la présidence du Conseil M. Lerroux.

Celui-ci, disent nos auteurs, est un opposant né. Républicain au temps du roi, il devient conservateur lorsque la République devient démocratique. Il s'oppose — avec quelle vigueur — aux lois sociales de M. Caballero, rompt des lances avec ses alliés, quitte le ministère, poursuit une campagne violente contre le socialisme... On lui prête ce mot... « Je veux une République espagnole aussi conservatrice que la française ». Il mène en tout cas le « kulturkampf » contre le marxisme... Son parti, le deuxième, numériquement, de la Chambre, compte actuellement 89 députés. Les prophètes de toutes couleurs prévoient [aux prochaines élections] un sérieux déchet au profit, soit des radicaux-socialistes, soit de l'Action républicaine. Amis français de l'Espagne, ne faites pas aux républicains espagnols le chagrin d'assimiler les radicaux de M. Lerroux aux nôtres. « M. Lerroux, ici, c'est Paul Reynaud chez vous, ou même Louis Marin », nous disait un ministre radical-socialiste (1).

Nos deux auteurs concluent:

Le changement en Espagne est profond. La République a commencé la démocratisation de l'école... D'Alphonse XIII et de sa dynastie, nul ne parle plus... De nouveaux pronunciamientos livreront-ils la République au hasard des dictatures militaires? L'hypothèse, au début du régime, pouvait n'apparaître pas invraisemblable... Mais Sanjurjo déclassé, au sens propre du mot, transformé en bagnard, devenu simple matricule dans la foule misérable des criminels, voilà qui certes fera réfléchir les amateurs de coups d'Etat... En outre, tous les officiers « limogés » (dont le nombre atteindra bientôt 10.000, donc la moitié de l'effectif) ne touchent chaque mois leur pension qu'à condition de demeurer cois... Qu'on ajoute à ce tableau la noblesse « détruite en tant que classe sociale » ...dépouillée de son assise économique, de ses grandes propriétés terriennes, par la nouvelle loi agraire, 145 des siens (et des plus arrogants), avec deux Bourbons parmi eux, déportés dans les sables de Villa Cisneros, et voilà la base matérielle d'éventuels complots rendue bien instable... La loi sur la défense de la République, nécessaire dans son principe, mais que les circonstances ont contraint d'appliquer d'une façon pénible (il y avait des *ouvriers* parmi les premiers déportés en Afrique) a peut-être fait du tort à la République espagnole dans l'esprit de certains de ses amis de France: elle l'a sauvée en Espagne.

(1) M. Lerroux a depuis formé un ministère, mais a été renversé par les Chambres au commencement d'octobre.

Ces résultats ont été obtenus grâce au participationnisme des socialistes, mais il leur pèse. D'après nos auteurs, ils acceptaient la participation, « non au pouvoir, mais à la Révolution » et ne tenaient nullement à accepter le pouvoir pour « agir en bourgeois ». La constitution d'un gouvernement socialiste homogène à Madrid paraissait une éventualité improbable.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Eugène Paumès : *Arpad blessé ou la Hongrie nouvelle;* M. d'Hartoy. — Jean Tillet : *Dans les coulisses de la guerre;* L'Impartial, 2 *bis*, imp. du Mont-Tonnerre, Paris (15e).

Le livre de M. Paumès : **Arpad blessé**, est surtout consacré à décrire la genèse de *la Hongrie nouvelle*, et la partie la plus intéressante en est celle qui raconte l'intervention française dans ce pays en 1918-1919.

C'est le 7 novembre 1918 que le prince Alexandre et Franchet d'Esperey entrèrent à Belgrade. Karolyi, le président du Conseil des ministres, arriva aussitôt après pour traiter; ce ne fut cependant que le 19 novembre qu'un accord fut signé; il réduisait l'armée hongroise à 8 divisions et prescrivait le recul de ses troupes pour créer une zone d'occupation; en conséquence, le Banat reçut des troupes françaises. Une armée française de Hongrie fut créée.

Le Conseil des Cinq décréta ensuite la constitution d'une zone neutre de 150 kil. de profondeur, ce qui imposa aux troupes hongroises un recul de 250 km. (18 mars). Karolyi protesta et la situation incertaine qui en résulta rendit plus facile à Bela Kun de s'emparer du pouvoir. M. Paumès décrit d'une façon intéressante les actes du gouvernement bolchéviste. Les patriotes hongrois qui, à Szeguedin, préparèrent la lutte contre lui, trouvèrent un appui dans les troupes françaises du général de Lobit. Les relations entre ces troupes et les bolchévistes hongrois ne prirent d'ailleurs jamais un caractère absolument hostile. Un bataillon d'infanterie coloniale, transporté par chemin de fer, ayant été par mégarde aiguillé en territoire bolchévique, fut il est vrai désarmé et conduit à Budapest, mais il fut peu après renvoyé avec

ses armes. Finalement, le 10 août, deux divisions roumaines, entrant triomphalement à Budapest, mirent fin au gouvernement de Bela Kun.

Le livre de M. Paumès, écrit en grande partie d'après des sources hongroises, n'est pas exempt d'inexactitudes; la sympathie de l'auteur pour la Hongrie le rend en particulier souvent injuste pour nos alliés serbes et roumains.

L'éloge de l'ouvrage de M. Jean Tillet s'impose à un critique du *Mercure*, car les neuf premiers chapitres ont été publiés dans cette revue le 15 octobre et le 1er novembre 1923. Mais, même sans cette raison, j'en dirais le plus grand bien. Ex-chef de la Sûreté d'une armée et du service spécial du commandement supérieur du territoire d'Alsace, M. Tillet, ayant voulu faire connaître l'*espionnage* et le *contre-espionnage*, s'est vite attaché à raconter surtout les traits d'héroïsme de quelques-uns des innombrables martyrs alliés. C'est l'un des mérites de son excellent livre. A l'époque actuelle, où le défaitisme est si bruyant et si insolent, c'est un réconfort de lire ces récits vraiment épiques qui sauvent de l'oubli le dévouement de héros sans peur, mus uniquement par le patriotisme et l'amour de l'humanité.

La dernière histoire racontée par M. Tillet est particulièrement émouvante. C'est celle des braves de Monthermé. Paulin Jacquemin fut le plus actif d'entre eux. En août 1914, il fit des reconnaissances pour renseigner les troupes françaises. Quand elles furent parties, il se dévoua pour sauver nos soldats débandés. Il se mit ensuite en rapport avec notre état-major pour recevoir des pigeons voyageurs et guider des émissaires déposés par des avions. Malheureusement, ces derniers allèrent voir leurs familles. On jasa. Les Allemands furent renseignés. Le 24 juin, ils allèrent arrêter Jacquemin; il essaya de fuir et fut blessé mortellement par eux. Le Belge Léon Parent, un de ses principaux aides, fut fusillé le 8 décembre suivant. Mais la plupart des autres purent se maintenir dans la forêt d'Ardenne, vivant dans des huttes, sans cesse traqués par les chasseurs allemands. Le récit des épreuves d'un de ces proscrits, Grafteaux, est une admirable épopée. Quand il put revenir à Monthermé, on compta sous

sa peau environ 80 points noirs, attestant la présence des plombs de chasse restés dans ses chairs.

ÉMILE LALOY.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Directeur de journal. — J'ai reçu un jour la visite d'un directeur de journal, — il a passé la main, depuis. Il s'agissait d'un journal fort connu. Il venait me demander de vouloir bien lui envoyer des volumes pour comptes-rendus. Il eut la courtoisie de me prévenir qu'il en serait de ces comptes-rendus selon qu'il les *autoriserait* ou non. C'est ainsi que se pratiquaient chez lui la critique littéraire et la critique dramatique. Il pouvait paraître en librairie un chef-d'œuvre, il pouvait se jouer un chef-d'œuvre sur un théâtre. Ses lecteurs n'en étaient informés qu'autant qu'il *l'autorisait*. Je souligne à dessein ce mot qui revenait à chaque instant dans ses propos. Comme je lui faisais cette remarque que c'était bien mal tenir ses lecteurs au courant, et, d'autre part, bien mal servir la cause des lettres et de l'art dramatique, il n'eut que cette réponse: « Mais, monsieur, je suis chez moi. J'ai bien le droit d'y faire ce qui me plaît. » Il m'amusait si bien, en m'étalant ainsi son importance, et les mœurs qu'il mettait en lumière m'éveillaient si bien l'esprit, que je lui tenais intérieurement, en l'écoutant, ce petit discours que j'ai noté aussitôt son départ: « Vous devez certainement être un grand connaisseur en littérature, un puits de savoir, un juge excellent. Pour en user comme vous faites, pour montrer cette autorité! Pour que vos critiques s'inclinent ainsi devant vos veto! Dites-moi un peu ce qu'était Chevrier. Son principal ouvrage. Où il est mort. De quelle façon. Le mot d'une comédienne de l'époque, célèbre pour son esprit, sur cette mort. Dites-moi l'histoire de la mise au jour et des éditions successives du *Neveu de Rameau*. L'opinion qu'on peut prendre de la personnalité et de l'état d'esprit de Saint-Simon à la lecture de ses *Mémoires*. Quel est votre avis sur les rapports réels de Louis XIV et de Molière? Vous savez que M. Paul Bourget a soutenu la thèse de Molière soutien politique du roi. A-t-il dit vrai, ou n'a-t-il pas faussé la vérité au bénéfice de ses théories politiques, ce qu'il a fait une autre fois pour Stendhal? La vérité n'est-elle pas

que Molière faisait partie, en se cachant, il le fallait bien, d'un petit groupe séditieux aux yeux du régime? Quels étaient les membres de ce petit groupe? Connaissez-vous le philosophe qui a eu certainement une influence sur Molière? Une rue voisine du cimetière Montparnasse porte son nom. Ne pensez-vous pas, au contraire des théories de M. Paul Bourget, que Molière eût été encore plus hardi sans le roi? Connaissez-vous des signes de cela dans certaines de ses œuvres? Notamment, un athéisme complet? Comment voyez-vous l'origine du théâtre? Quoi a détourné, un moment, le théâtre français de son caractère original? Quelles sont les pièces, après cette déviation passagère, dans lesquelles on retrouve la vraie tradition de notre théâtre? Quel est le plus vrai de Corneille et de Racine, ou ne sont-ils pas faux tous les deux? Quel est le phénomène littéraire qui éclate si fortement chez Villon, par exemple, chez Charles d'Orléans, chez Mathurin Régnier, dans certaines pièces de Ronsard? Quel est le pseudonyme dont Pascal signa les *Provinciales?* A quel ouvrage a répondu *Candide* et quel objet se proposait Voltaire en l'écrivant? Dites-moi la phrase de Pascal qui montre à elle seule l'absurdité de l'idée de Dieu? A quelle époque s'opéra la transformation de la langue française? De quel côté vous rangez-vous, quant à la thèse contenue dans le *Paradoxe sur le Comédien?* Qui publia la première édition complète de Villon et à qui fut-elle dédiée? On s'accorde à dire que le grand écrivain est celui qui exerce ou a exercé une influence. Connaissez-vous de grands écrivains qui n'en ont eu aucune? Quelle est la caractéristique des traductions françaises d'auteurs étrangers, aujourd'hui encore plus qu'autrefois? Quelle critique fondée peut-on faire des méthodes employées par les traducteurs? Quel est le premier traducteur en France de Shakespeare? Est-ce toujours par le livre que les poètes ont fait connaître leurs œuvres? Connaissez-vous à notre époque des exemples de survivance d'une ancienne manière? Avez-vous entendu parler d'un écrit qui a pour titre *Le Conte du Tonneau?* De quel genre est-il? Quel en est l'auteur? Cet auteur a-t-il écrit d'autres ouvrages? Quel est l'auteur anglais auquel on attribue tout ou partie des œuvres de Shakespeare? Savez-vous ce qu'était Métra, et à quelle époque il vivait? Quel point

d'opposition peut-on relever entre Rivarol et Chamfort? Quelle est la première phrase du portrait de La Rochefoucauld par le Cardinal de Retz? Citez-moi quelques titres des imitations des *Lettres Persannes*. A quel acte apparaît Tartufe dans la pièce de Molière? A qui sont adressées la plupart des lettres de Mlle de Lespinasse? Quel est le mot, assez remarquable, de Faguet, pour caractériser l'œuvre de Voltaire? Citez-moi la première et la dernière phrase de la *Prière sur l'Acropole*. Quel était le sujet du concours dont s'entretinrent Rousseau et Diderot quand le premier alla voir le second à Vincennes? Connaissez-vous l'auteur du premier *Don Juan?* Le sujet passa d'Espagne en Italie, puis en France et en Allemagne. Quels sont les principaux auteurs qui le traitèrent? Tous ont-ils présenté le personnage de même façon, ou chacun lui a-t-il donné un caractère différent? Vous ne savez rien de tout cela ni du reste, et votre critique littéraire et votre critique dramatique (1) ne le savent probablement pas davantage. Vous voyez que vous avez tort de les censurer et que vous êtes, au contraire, tous les trois bien faits pour vous entendre. »

Je lui dis toutefois ouvertement, comme il me quittait, que des écrivains de grand talent ont vécu dans la misère et sont morts de faim, par le silence organisé à leur sujet par des gens pratiquant ses méthodes. Il n'eut qu'un haussement d'épaules.

PAUL LÉAUTAUD.

CONTROVERSES

La Chèvre d'Or. — M. Charles Terrin a pris ses précautions: « Reste enfin les érudits, dit-il, qui se proposent de tout comprendre et qui ne réussissent parfois qu'à tout brouiller. » On n'ose après cela, même si on ne se considère pas comme un érudit, lui dire qu'il a fait de la méthode historique un emploi interdit, en allant chercher des explications « non érudites » du thème de la *Chèvre d'Or* jusque dans l'époque préhistorique, admettant ainsi une mémoire collective de plus de vingt mille ans; ou en prenant au sérieux les histoires de Sarrasins qui sortent tout droit des

(1) MM. Raymond Escholier et Pierre Veber.

Chansons de Geste. Et on ose encore moins lui dire que ce thème de la *Chèvre d'Or,* avec ou sans Sarrasins, mais d'ordinaire avec le trésor, n'est pas spécifiquement provençal.

Il y a assez longtemps, en effet, qu'Albert Meyrac (*Traditions, Légendes et Contes des Ardennes,* Charleville, 1890, pp. 351-352) a signalé, en rappelant les versions provençales, qu'il existe tout un cycle de la *Chèvre d'Or* dans les Ardennes françaises et belges. Voici quelques-unes de ses versions:

1° La Chèvre d'Or de La Roche. Un pauvre serf est père de six enfants; sa femme se lamente et invoque le Diable; celui-ci paraît; la paysanne demande que sa chèvre soit changée en or; mais elle ne peut la soulever; elle demande à Jésus de l'aider; mais la terre s'ouvre, la femme et la *Chèvre d'Or* sont précipitées dans un souterrain, où il y a des trésors immenses; la Chèvre les garde. Au XVIIIe siècle, les habitants d'Eteignères, curé en tête, se rendirent aux souterrains, avec le Saint-Sacrement; mais on ne sait s'ils rapportèrent le trésor.

2° Dans les bois d'Anchamps vivait une *Chèvre d'Or,* ainsi nommée parce qu'elle avait les deux cornes en or; les loups en avaient peur; mais un braconnier la tua; et depuis, les loups n'ont plus peur des chèvres (donc, légende étiologique).

3° Au château de la Haute-Roche, une *Gatte d'Or* garde des trésors; selon Meyrac, cette légende « se reproduit dans maint endroit de la contrée » et aussi en Wallonie.

4° Il cite, en effet, la légende de la *Gatte aux Crotales d'Or* recueillie dans l'Ardenne belge; cette chèvre appartenait à la fée de la Lienne, petite rivière divinisée, qui la donna à un jeune chevalier; la chèvre resta, dit-on, propriété de la famille jusqu'en 1684.

Au cycle des Ardennes et de la Belgique wallonne se rattache probablement celui de l'Aisne, signalé par Sébillot (*Folklore de France,* t. IV, p. 109), où les ruines sont aussi attribuées aux Sarrasins et contiennent des trésors gardés par une *Cabre d'Or.* Non seulement Sébillot rappelle à ce propos la *Gatte d'Or* de Dinant, puis la *Chèvre de Bronze* de Namur, mais aussi la *Cabro d'Oro* de Mistral, dont le *Trésor du Félibrige* a été utilisé avec adresse par M. Charles Terrin.

Dans les Pyrénées, « il est des chèvres qui gardent les trésors enfouis sous la terre, les métaux que les Anglais ont jadis exploités et sur lesquels ils ont jeté un charme, en quittant la Bigorre : elles surgissent du fond des mines et frappent de leurs cornes d'or l'indiscret visiteur »; d'autres chèvres légendaires, mais rouges, sont les gardiennes des châteaux (Eugène Cordier, *Superstitions et Légendes des Pyrénées*, Ext. du Bulletin de la Société Ramond, Bagnères-de-Bigorre, 1867, p. 9).

Ces légendes de trésor gardées par un animal sont pour ainsi dire universelles; les ressemblances ne sont pas des preuves de filiation ou d'emprunt, et rien ne permet de rattacher la *Chèvre d'Or* au bélier à la *Toison d'Or* de la Colchide.

Et il ne faut pas croire tiré de la Bible le cycle localisé à la fois dans le Limousin et à Moisdon (Loire-Inférieure) où c'est un *Veau d'Or* qui garde un trésor dans des ruines (détails dans Sébillot, *ibidem*, t. IV, pp. 109, 204). En Scandinavie, on trouve dans les mêmes conditions un *Cheval d'Or;* mais je doute que l'*Ane d'Or* d'Apulée soit à ranger dans cette série.

Quant à l'extension du thème dans les Alpes, que M. Charles Terrin limite au nord à Suze-la-Rousse, en Vaucluse, elle est bien plus considérable qu'il ne l'imagine. D'abord, il y a une localisation du thème de la *Chèvre d'Or*, qu'on prétend avoir été une divinité adorée par les Sarrasins, dans les ruines du château des Feuillards, à Prébois-en-Trièves (voir mon *Folklore du Dauphiné, Isère*, pp. 568, 570). Plus au nord encore, j'ai deux versions de la *Chèvre d'Or* en Savoie, toujours avec ruines, trésor et Sarrasins. Près d'Annecy, la Chèvre est remplacée par un *Bouc Noir*. Dans les vallées vaudoises du Piémont, au lieu d'une chèvre, c'est un *Poussin Doré* qui garde un trésor, version qui fait partie d'un autre cycle connu dans le Berry (Sébillot, *ibidem*, p. 204) et en Auvergne et très répandu en Italie (Marie Bonnet, *Traditions orales des Vallées vaudoises du Piémont*, Revue des Traditions populaires, 1912, pp. 276-277 et note comparative) et dans l'Inde (Stith Thompson, *Motif Index of Folk-Literature*, Helsinki, 1932, p. 295, 101.1).

J'espère, avec ces quelques notes « d'érudition », n'avoir pas « tout brouillé ». Quant à essayer de « comprendre » des légendes de ce type... Qu'y a-t-il à comprendre? Le point de départ est un fait d'observation, des ruines plus ou moins imposantes, dont les paysans ne savent rien: ni qui a construit le monument, château-fort le plus souvent, ni qui l'a détruit. Un tel monument suppose des richesses. Et tous les hommes, en tous pays et à quelque race qu'ils appartiennent, sont à la poursuite de biens gagnés par chance et sans travail. Témoin le succès de notre Loterie tellement Nationale. Le trésor supposé, puisqu'il est si difficile à trouver, doit être « gardé ». Ici c'est par un animal, ailleurs par des revenants, ou par le Diable, ou par des lutins. Et que cet animal soit tantôt un bouc, cher à Satan, tantôt un animal lui aussi en or, chèvre (de préférence, parce qu'elles trouvent leur nourriture dans les rochers et les ruines), veau, poulet, etc., se « comprend » par un raisonnement analogique populaire.

D'autre part, on a si souvent trouvé des statues d'animaux dans les ruines que l'idée vient normalement aux paysans que ces animaux ont représenté des divinités, ou ont été eux-mêmes des divinités. Les Gaulois avaient une Déesse-Cheval (Epona), un Dieu-Mulet (Mule). Dans la légende du Trièves, la *Chèvre d'Or* est donnée comme une divinité adorée par « les sectateurs de Mahomet »; idée bien européenne, mais nullement musulmane, puisque même Allah ne peut être représenté par une statue; idée pourtant qui s'exprime dans nos Chansons de Geste comme conséquence du terme technique d' « idolâtrie », repris au sens primitif de « culte d'idoles », alors que le sens courant équivalait à « hérétique ».

Ce sont précisément ces confusions qui prouvent que la localisation du thème, en un endroit ou un autre, n'a pas de base historique proprement dite. On trouve des légendes de Sarrasins en Belgique et en Suisse, dans des régions où jamais les Sarrasins ne sont allés; pour la Savoie (*Religions, Mœurs et Légendes*, tome IV, pp. 147-250) et pour le Dauphiné (*Isère*, pp. 569-573), j'ai prouvé que les histoires de Sarrasins, même strictement localisées par des légendes, n'avaient aucune réalité historique. Pour la Provence, le problème est un peu plus complexe, mais se résoudra de la

même manière, par la psychologie populaire comparée.

Si l'on élimine les commentaires touffus, mais peu probants, de M. Terrin, il reste que le thème de la *Chèvre d'Or* est localisé populairement à Suze-la-Rousse (Vaucluse), dans une grotte située sous des ruines; à Sustancion, près de Montpellier, dans un rocher; à Cordes, près d'Arles; à Laudun (Gard), le *Veau d'Or* de Vauvert (Gard) se rattachant au cycle limousin. Le transfert du thème à Eze par Paul Arène n'a pas de valeur folklorique; fabriquée est la localisation en Camargue, car la *Chèvre d'Or* dont rêve le gardian Cabruno est visiblement celle d'Arles. Complètement artificielle est la légende localisée à Saignon, près d'Apt, où d'ailleurs il n'est pas dit que la chèvre était en or. Et à un tout autre cycle appartiennent les légendes sur des chèvres prétendues druidiques (jamais il n'y eut de Druides en Provence) dont on dorait les cornes au Vernègue (B.-du-R.) et à Lorgues (Var).

Ce qui nous donne en fait deux localisations populaires en Provence et deux aussi en Languedoc, autrement dit, un cycle très pauvre par rapport au cycle beaucoup plus riche des Ardennes, de l'Aisne et de la Wallonie belge. Que de cette *Chèvre d'Or* Mistral, Baroncelli et Paul Arène aient fait un symbole est un fait littéraire et savant, mais non pas populaire, bien qu'ensuite, à en croire du moins les littérateurs eux-mêmes, le peuple ait accepté le symbole.

Fabriqué aussi par les demi-savants et les écrivains de l'autre siècle est le rattachement du cycle aux Templiers, sous l'influence du romantisme à la Walter Scott. Dans toutes nos provinces ont surgi des romanciers qui ont à toute force voulu doter leur pays de légendes pseudo-historiques. En Savoie nous avons Replat et Charles Buet. En Dauphiné, on a Louise Drevet. Et les bêtises lamentables de Jules Canonge et de l'auteur, non nommé par M. Terrin, de la prétendue légende de Saignon ne déparent pas cette collection d'inepties mal écrites. De Paul Arène, du moins, on sait qu'il galéjait; et possédait cet « esprit de malice » qui rend lisible, même encore maintenant, sa *Chèvre d'Or*.

A. VAN GENNEP.

§

Lettre à M. Alfred Vallette

Mon cher ami,

La légende de la *Chèvre d'Or* dont M. Terrin rappelle, dans le dernier *Mercure,* les versions provençales, existe aussi en Wallonie, dans le pays de Liége. Toujours elle y est associée à l'idée d'un trésor caché, et, selon le docteur Bovy que je citerai plus loin, à l'idée d'une âme en peine qui reparaît sous cette forme cornue. La chèvre est un peu la cousine du diable...

On retrouve la légende à Franchimont et dans les vallées de l'Amblève, de l'Ourthe et de la Meuse, localisée autour de quelques ruines immémoriales, aux souterrains inexplorés. Plusieurs de ces châteaux en décombres sont attribués « aux quatre fils Aymon » par une tradition que je crois fort ancienne. La geste de *Renaud de Montauban* (elle date des premières années du XIIIe siècle, selon Bédier) nous montre les fils Aymon échappant à Charlemagne qui les assiège sur la Meuse, et se réfugiant alors en Ardenne, à « Espau ». Dans *Espau* on peut découvrir une graphie primitive de *Spa;* et tout proche de Spa, précisément, sont les ruines du château de Franchimont, lequel est mentionné dès le temps des Carolingiens. A quelques kilomètres de là, le château d'Amblève fut une autre résidence traditionnelle des fils Aymon, — à qui le menu peuple de la contrée assigne généreusement les plus anciens vestiges féodaux dont l'origine est demeurée incertaine; — et à Amblève comme à Franchimont, comme à Logne, à Moha ou à Beaufort-sur-Meuse, reparaît fidèlement la légende de la Chèvre d'Or et du trésor caché.

Ce thème est parfois enrichi de développements adventices; tel érudit local a voulu le rattacher à un fait historique... J'avoue ignorer, d'une manière générale, ces broderies ajoutées à un mythe que mon enfance recueillit en sa simplicité. Mais voici, à titre d'exemple, la forme demi-savante acquise par la légende aux environs du château de Logne, dont les ruines, non loin de Bomal, dominent la vallée de l'Ourthe. Je transcris d'après les *Promenades historiques dans le pays de Liége,* du docteur Bovy (Liége, 1841), ou-

vrage assez rare et non sans quelque mérite, malgré les naïvetés de sa rédaction.

Berlioz était jadis un fief obligé de veiller à la garde de la forteresse de Logne. Au commencement du XIII[e] siècle, il y existait un donjon qu'habitait un vieux chevalier, de ceux qu'on appelait *Milites casati*, père d'une fille, son enfant unique, d'une rare beauté. Marthe, ainsi se nommait la jeune fille, écoutait volontiers les doux propos de ses nombreux adorateurs; mais un seul possédait son cœur: c'était le jeune Alard, l'un des écuyers de Valeran, duc de Luxembourg (1), Haut-Voué de l'abbaye de Stavelot, résidant au château de Logne.

Alard, chéri de tout le monde, était particulièrement attaché au service de la duchesse, qui connaissait l'amour des jeunes gens et l'approuvait.

Ils étaient à la veille d'être unis, lorsque Marthe vint au château de Logne. L'éclat de ses charmes produisit une si vive impression sur le duc que bientôt la voix de la raison et celle de l'honneur furent réduites au silence. Une cause majeure força la duchesse de partir subitement pour son domaine de La Roche (2). Le duc se débarrassa d'Alard en l'envoyant à la forteresse de Poilvache, près de Dinant. Marthe, infidèle à ses serments et ingrate envers sa bienfaitrice, se laissa séduire par l'appât de l'or. Elle en devint insatiable. Alard mourut de douleur; mais la perfide n'en fut point émue; elle se consolait de la perte de son fiancé, de son déshonneur et du mépris public, en se couvrant de joyaux et de riches parures. Insolente et cupide, elle devint l'objet de l'exécration générale.

Il arriva un jour, sans que l'on pût deviner ni pourquoi ni comment, que son corps, chargé de chaînes d'or, fut trouvé privé de vie dans le souterrain qui porte le nom *dell gatte d'or* (2). Depuis cet événement, on voit de temps en temps, mais surtout la veille des grandes solennités, une chèvre brillant de l'éclat des bijoux qui la couvrent, parcourir le souterrain. Si une fois on pouvait la saisir par la queue, elle serait contrainte, dit la légende, d'indiquer la place où le trésor de Marthe est enfoui.

Cette opinion, que le souterrain de Logne recèle un trésor, est généralement accréditée dans toute la contrée.

(1) Valeran II, mort en 1126 [lisez 1226]. (Note du D[r] Bovy).
(2) La comtesse Ermesinde, fille du comte de Namur, Henri-l'Aveugle, avait épousé en premières noces Thibaut de Bar, lequel succéda au comté de Luxembourg à titre d'époux d'Ermesinde: il mourut en l'an 1214. Ermesinde épousa Valeran à l'âge de 29 ans. Morte en 1246 (note du même).
(3) *Dell gatte d'or,* dialecte liégeois: *de la chèvre d'or.*

La chèvre d'or, vous le voyez, mon cher ami, habite mon pays natal aussi bien que la Provence. Sans doute l'a-t-on vue cabrioler encore dans plus d'une région. De cette quasi-identité des deux traditions, attestée par cent autres exemples et par tant de chansons populaires qui nous sont communes, j'aimerais à conclure à une certaine affinité du sentiment et, pour tout dire, à un puissant lien spirituel et familial entre la Wallonie et la France. Mais cette parenté n'est-elle pas démontrée par des arguments moins fragiles que celui-là?

Affectueusement à vous.

ALBERT MOCKEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Pierre du Colombier et Roland Manuel : *Tableau du XXe siècle, 1900-1933. Les arts. La musique et la danse;* Denoël et Steele. 25 »

Divers : *L'Art byzantin chez les Slaves. Les Balkans.* Premier recueil, 1re et 2e *partie.* (Coll. *Orient et Byzance,* IV) ; Geuthner, 2 vol. » »

Divers : *L'Art byzantin chez les Slaves. L'ancienne Russie. Les Slaves catholiques.* Deuxième recueil, 1re et 2e *partie.* (Coll. *Orient et Byzance,* V) ; Geuthner, 2 vol. » »

Fernande Olivier : *Picasso et ses amis.* Préface de Paul Léautaud. Avec 16 illustrations. (Coll. *Ateliers*) ; Stock. 30 »

Education

Tobie Jonckheere : *La méthode scientifique et la pédagogie ;* Lamertin, Bruxelles. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

C. Bouglé : *L'homme et ses dieux;* Edit. René Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 7 »

Ethnographie, Folklore

E. Violet : *Autrefois en Mâconnais.* Légendes, choses et gens du vieux Clessé; Renaudier, Mâcon. 12 »

E. Violet : *La ferronnerie populaire du Mâconnais et de la rive bressane de la Saône;* Chez l'auteur, Hurigny, Saône-et-Loire. 16 »

E. Violet : *Les histoires du terroir mâconnais;* Renaudier, Mâcon. 12 »

E. Violet : *Le patois de Clessé-en-Mâconnais,* lexique et textes. *Proverbes, dictons, récits;* Droz. 24 »

Géographie

Camille Vallaux : *Géographie générale des mers.* Avec 16 planches, 4 cartes h. t., et 114 figures et dessins de l'auteur; Alcan. 150 »

Histoire

Oswald Spengler : *Le déclin de l'Occident,* esquisse d'une morphologie

de l'histoire universelle, traduit de l'allemand par M. Tazerout. Deuxième partie: *Perspectives de l'histoire universelle*, tomes I et III; Nouv. Revue franç. 2 vol. » »

Littérature

Lauro de Bausis : *Icare*, version française de A. Ferdinand Herold. Avec une préface de Romain Rolland, et suivie de *L'Histoire de ma mort;* S. n. d'édit. Tirage à 1.000 ex. h. c.

William Beebe: *Dans la jungle de Guyane*. (Coll. *Les Livres de nature*); Stock. 12 »

Gœthe : *Campagne de France et Siège de Mayence*, traduction et préface par Hippolyte Loiseau; Edit. Montaigne. 20 »

Jean Hercourt: *Jeune terre*, morceaux; Edit. de l'Anglose, Genève. » »

Maurice de Laborderie: *L'amant de la solitude*, essai; Figuière. 12 »

Frédéric Lefèvre: *Une heure avec...* VIe série. (Anatole de Monzie. Heinrich Mann. Maurice Bedel. Pierre Janet. Somerset Mangham. Luc Durtain. André Thérive. Jacques Chardonne. G. de la Fouchardière. André Chamson. E. M. Remarque. Aldous Huxley. Marcelle Tinayre. Paul Valéry. Jean Richard - Bloch. Thomas Mann. Pierre Benoit. Maurice Genevoix. Jules Romains. Myriam Harry. André Maurois. Joseph Caillaux); Flammarion. 12 »

Joseph de Maistre: *Choix de textes*. Introduction d'Alexis Crosnier; Desclée De Brouwer. » »

Paul Reboux: *Le Maréchal de Richelieu et ses femmes*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Hanns Sachs: *Bubi ou l'histoire de Caligula*, traduit de l'allemand par Charles Wolff; Grasset. » »

Pierre Viguié: *Figures singulières*. (Coll. *La Primevère*); Edit. Provinciales, 7, cours Anatole-France, Bordeaux, et Grande Librairie Universelle, 40-42, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Paris. » »

Orientalisme

Gobineau: *Religions et philosophies dans l'Asie centrale;* Nouv. Revue franç. 18 »

Dr J.-C. Mardrus: *L'oiseau des hauteurs*, récit oriental d'amour selon le texte ancien et la traduction de l'auteur; Emile-Paul. » »

Philosophie

Maurice Caullery, C. Bouglé, Pierre Janet, J. Piaget, Lucien Fèbvre: *L'Individualité*, Exposés, Discussions (3e semaine internationale de synthèse); Alcan. 15 »

Poésie

Fernand Dauphin: *A l'unisson du monde;* Le Divan. » »

Clément Dave: *Une voix dans ma solitude ;* Edit. René Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 5 »

André Payer: *Petits ciels;* Le Divan. 12 »

Marianne Rauze Comignan: *La fleur aux ouragans*. Illust. de Jules Tillier; Edit. Poésie et Réalité, 86, rue de Maubeuge, Paris. 15 »

Claude-Albert Schmidt: *Au seuil de la vie*. Avec des bois originaux de Schmidt Albert; Edit. René Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 10 »

Pierre Vallette: *Certitude;* Jullien, Genève. » »

Politique

Louis N. Le Roux: *En avant!* (*La Bretagne en marche*); Edit. de Breiz-Atao, Rennes. » »

X. : *Le nationalisme breton*, aperçu doctrinal; Edit. du Parti national breton, Rennes. 4 »

Edmond Fleg: *Jésus raconté par le Juif errant;* Nouv. Revue franç. 15 »

Préhistoire

M. Louis: *Le Néolithique.* Avec des illust.; Imp. Larguier, Nîmes. » »

Questions médicales

René Johannet : *Les merveilleuses guérisons du Docteur Gillet;* Albin Michel. 15 »

Questions religieuses

Georges Goyau: *La femme dans les missions;* Flammarion. 12 »

R. Piacentini: *L'Ave Maria avec Bernadette;* Desclée De Brouwer. » »

Mgr Sagot du Vauroux: *Saint Paul.* (Coll: *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Renée Zeller: *Le Rosaire.* (Coll. *Les belles fêtes*); Flammarion. 10 »

Roman

Jean d'Agen: *L'étincelle;* Figuière. 12 »

Marc Aldanov: *L'Evasion,* traduit du russe par Mme Tatiana Landau; Plon. 15 »

F. Anstey: *Le vase de cuivre,* traduit de l'anglais par Roger Desrateaux; Nouv. Revue franç. 15 »

André Billy: *Princesse folle;* Flammarion. 12 »

Jean Blanzat: *A moi-même ennemi;* Grasset. » »

Paul Brulat: *La faiseuse de gloire;* Figuière. 12 »

Maurice Courtanzy: *L'aventure du professeur Posanges;* Figuière. 12 »

Louis Dumur: *La Fayette, nous voici!* Albin Michel. 15 »

Maxime Gorki: *Un événement extraordinaire,* traduit du russe par Michel Dumesnil de Gramont; Rieder. 12 »

Ian Hay: *Le chevalier 5 HP;* Flammarion. 12 »

Alice Kampmann: *Constant Pichu.* Préface d'André Suarès. Lettre de Romain Rolland; Nouv. Editions Latines, 21, rue Servandoni, Paris. 12 »

Charles Mauban : *Les Feux du matin;* Grasset. » »

Jean Misère : *L'éternel roman;* Nouv. Editions Argo. 10 »

André Paul: *Midi-Soleil;* Lemerre. 15 »

M. Sanson, Dr G. Daniel: *Le trou du capucin;* Figuière. 10 »

François de Saulieu: *Un soir sur l'Euphrate;* Edit. Corymbe. 12 »

Jean Schlumberger: *L'Inquiète paternité,* nouv. édition; Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Silvestre: *Le passé d'amour;* Plon. 12 »

Juliette Simon: *Le neuvième commandement;* Nouv. Editions Argo. 15 »

Maxence Van der Meersch: *Quand les sirènes se taisent;* Albin Michel. 15 »

Edmond-Fernand Xau: *La ronde infernale;* Baudinière. 12 »

Colette Yver: *Mammon 1924;* Calmann-Lévy. 12 »

Sciences

Havelock Ellis: *L'Eonisme ou l'Inversion esthético-sexuelle,* édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep. (*Etudes de psychologie sexuelle,* XV); Mercure de France. 20 »

Sociologie

Octave Aubert: *Le moulin parlementaire. Plus de son que de farine.* Préface de M. Léon Bérard. Illust. de H.-P. Gassier; Quillet. 12 »

René Cabannes: *Le Marxisme aux champs;* Librairie populaire, 12, rue Feydeau, Paris. 1 »

Pranas Dielininkaitis : *La liberté scolaire et l'Etat. Régimes soviétique, français, belge et hollandais. Vers une solution synthétique;* Alcan. » »

Otto Ruhle: *Karl Marx.* (Coll. *Les Ecrits*); Grasset. » »

Jean Lescure: *Hausses et baisses des prix de longue durée;* Edit. Domat-Montchrestien. 25 »

A. Losovski: *Marx et les syndicats;* Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. 10 »

Karl Marx: *La guerre civile en*

France 1871. La Commune de Paris. Avec introduction d'Engels et lettres de Marx et d'Engels sur la Commune de Paris; Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. 6 »
André Maurois: *Chantiers américains;* Nouv. Revue franç. 12 »
B. Montagnon, Adrien Marquet, Marcel Déat: *Néo-socialisme? Ordre. Autorité. Nation.* Préface et commentaire de Max Bonnafous; Grasset. » »
Marcel Ribardière: *U. R. S. S. 1933.* Impressions politiques et économiques. Avec des illust.; S. n. d'édit. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Communiqués. — A propos de Marc de Papillon. — Une protestation de M. Fagus. — A propos du domaine de Sceaux. — Une lettre inédite du colonel Boutin. — Verlaine, la cathédrale d'Arras et l'exemplaire anoté de « Sagesse ». — Rectification au sujet de l'exemplaire de « Sagesse ». — Le roi jaloux du poète. — Provocation au port d'arme prohibé. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Communiqués.

Un monument à Maurice Boukay. — Un comité, présidé par M. Edouard Herriot, vient de faire élever par le sculpteur Niclausse, à Dampierre-sur-Salon (Haute-Saône), son pays natal, un monument à Charles Couyba, qui fut député, sénateur, deux fois ministre, qui fut surtout le poète Maurice Boukay, des populaires *Stances à Manon.*

L'inauguration, qu'on assure très prochaine, comportera un discours de M. Edouard Herriot et peut-être un autre de M. Jeanneney, président du Sénat. M. Léon Riotor lira des *Stances pour Maurice Boukay,* dont il est l'auteur. M. Riotor, poète, fut en effet, vingt-cinq années durant, collaborateur et ami de Couyba, avant de devenir conseiller municipal de Paris.

§

La Fondation américaine pour la pensée et l'art français, créée à la fin de la guerre par Mme George Blumenthal, et dont M. George Blumenthal assume la présidence, distribuera dans le courant de l'été 1934, comme par le passé, ses 14 bourses: 3 pour la Littérature, 2 pour la Peinture, 2 pour la Sculpture, 1 pour la Gravure, 4 pour les Arts décoratifs, 1 pour l'Architecture, 1 pour la Musique (composition musicale).

Chacune de ces bourses s'élève à 20.000 francs, payables en deux annuités, à raison de 10.000 francs par an.

Le Comité tient bien à préciser que la Fondation distribue des bourses — non des prix — ces bourses ne visant pas à récompenser une œuvre particulière ou un ensemble réalisé, *mais à aider de jeunes talents à tenir leurs promesses d'œuvres.*

Le Comité invite les candidats, hommes ou femmes, âgés de moins de 35 ans, c'est-à-dire nés après le 1er juillet 1899, à adresser dès maintenant leur candidature au siège de la Fondation, 15, boulevard de Montmorency, Paris (XVIe). Nulle candidature ne sera valable passé le 31 mars 1934.

§

A propos de Marc de Papillon. — Nous avons reçu de M. Louis Perceau la lettre suivante:

A Monsieur Alfred Vallette, directeur du « Mercure de France ».

Paris, 15 octobre 1933.

Cher Monsieur,

Je lis dans les Echos du *Mercure* la discussion engagée au sujet de Marc de Papillon, « découvert » par M. Marcel Coulon. Je ne serais pas intervenu dans cette petite querelle si M. Marcel Coulon n'avait affirmé (*Mercure* du 15 octobre 1933) que « des spécialistes de l'érudition et de la compilation érotique ou gaillarde », tels que... MM. Fleuret, Perceau... ne le donnaient point [le Capitaine Lasphrise].

Il est vrai que Marc de Papillon ne figure pas dans mon *Cabinet Secret du Parnasse*. Mais la raison en est fort simple. Cet ouvrage n'est pas une anthologie *complète* de la poésie licencieuse. Il est conçu sur un plan tout différent. Il se borne à réunir les œuvres complémentaires des grands poètes et des poètes secondaires de leur école. Les titres des premiers volumes indiquent nettement cette conception : *Pierre de Ronsardet la Pléiade* (1928) ; *Mathurin Regnier et les Satyriques* (1930) ; *François de Malherbe et ses Escholiers* (1932) ; *Théophile de Viau et les Libertins* (sous presse). Encore que Marc de Papillon ait ronsardisé comme toute la seconde moitié du XVIe siècle, il eût été abusif de l'annexer à la Pléiade. Et d'ailleurs ses poésies ne virent le jour que treize ans après la mort de Ronsard. Il ne pouvait figurer davantage parmi les Satyriques du début du XVIIe siècle. Dans le plan que j'avais conçu, et qui se réalisera peut-être, Marc de Papillon aurait pris place parmi les poètes « mineurs » de la fin du XVIe siècle. Mais il m'était si peu inconnu que j'avais reproduit des pièces de lui, à deux reprises, plusieurs années avant la publication de *Ronsard et la Pléiade*.

Voici, en effet, les références de deux ouvrages publiés par Fernand Fleuret et moi, et où le Capitaine Lasphrise est « donné » :

Fleuret et Perceau : *Les Satires françaises du XVIe siècle*, Paris, Garnier, 1922. Tome II, page 178. Quatorze pages sont consacrées à Marc de Papillon.

Fleuret et Perceau : *Le Cabinet Satyrique*, Paris, Fort, 1924. Tome I, page 116, et tome II, page 455. Une pièce et Notice.

Voilà pour Fernand Fleuret et Louis Perceau.

En outre, Marc de Papillon est à sa place dans toutes les biographies littéraires, depuis un ouvrage aussi commun que le Vapereau, jusqu'à Lanson et à Frédéric Lachèvre. Il est donc exagéré de le qualifier d'inconnu.

Pour ce qui est de la place à lui accorder dans le Panthéon poétique, c'est affaire de goût personnel.

Je ne sais quel fabricant d'anthologies, il y a quelques années, plaçait bien au-dessus de Malherbe, au XVIIe siècle, un auteur de quatrains de mirliton nommé Pierre Mathieu. Cet éloge tardif et intempestif n'a point tiré ledit Mathieu Pierre de son obscurité.

Certes, Marc de Papillon a du talent, et on ne pourrait songer à le ravaler au rang de rimailleurs à bon droit obscurs. Mais il y a un certain nombre de ses contemporains qui mériteraient aussi justement

d'être aujourd'hui connus et appréciés du public lettré. Jean Vatel, par exemple, vingt ans plus tôt, ou, vingt ans plus tard, Pierre Motin.

Si l'on écrit que Marc de Papillon, Jean Vatel ou Pierre Motin sont de « grands » poètes, je me demande quelle épithète il faudrait inventer pour Ronsard et Du Bellay, pour Malherbe, Racan et Maynard, ou même pour des poètes secondaires comme Olivier de Magny, Philippe Desportes et Théophile de Viau.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments.

LOUIS PERCEAU.

§

Une protestation de M. Fagus.

Paris, ce 17 octobre 1933.

Monsieur le Directeur,

Le confrère Marcel Coulon vous assure que — « paraît-il » — je dénie à l'ami Léautaud toute compréhension poétique. Je proteste, et avec énergie, comme il se doit quand on proteste. L'être délicieux qui m'a fait figurer dans l'Anthologie poétique du *Mercure* joint au goût le plus sûr la plus exquise sensibilité poétique.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'hommage des sentiments choisis de

FAGUS.

§

A propos du domaine de Sceaux.

Mon cher Directeur et Ami,

Quelques mots encore au sujet du domaine de Sceaux.

Il est inexact que l'on lotisse le parc. Ce qui est livré au morcellement, c'est la cinquantaine d'hectares (sur 228) que des prés, des champs et un potager couvraient à l'est, au nord et à l'ouest du parc. Celui-ci, l'œuvre de Le Nôtre, demeure intact en sa superficie. Pour le morcellement des terrains sans intérêt historique ni esthétique, de même que pour la préservation du parc, on ne fait d'ailleurs qu'exécuter la délibération prise par le conseil général le 11 juillet 1923 sur le rapport de M. François Latour, appuyé par MM. Auguste Mounié et Henri Sellier (voir *Bulletin Municipal officiel* du 12, pp. 3067-3070).

En ce qui concerne le musée de l'Ile-de-France à installer dans le château, — et l'on y travaille, — la création en a été décidée par le conseil général le 24 décembre 1930, sur le rapport de M. Jean Longuet, conseiller général du canton de Sceaux. L'idée première en avait été formulée par moi, le 28 juin 1923, dans une lettre que j'adressais à M. Léon Riotor, puis le 5 juillet suivant, dans un entretien que j'avais avec M. René Gillouin, alors chef de cabi-

net du président du Conseil municipal. Elle était soumise au Préfet de la Seine, alors M. Julliard, dès le début du mois d'août, par le président Lemarchand et par le comte Cornudet, député (depuis sénateur) et président de la Société pour la Protection des Paysages de France.

Au même moment, une notice imprimée où je développais le projet était reçue par de nombreuses personnalités, comme en font foi des lettres de MM. Gabriel Faure, François Latour, Paul Fleurot, Henri Sellier, Auguste Mounié, et d'autres. Le quatorzième accusé de réception émane de M. Riotor. Il est daté du 21 septembre. J'y copie cette phrase : « Je dépose votre notice sous forme de pétition au Conseil général. » Le texte ainsi annoncé n'a été lancé que bien des mois après. C'était, non plus une pétition, mais une proposition de M. Riotor, contresignée par de nombreux conseillers généraux, — et il va de soi qu'il n'y était pas du tout question de mon initiative.

Cordialement vôtre,

A. CHABOSEAU.

§

Une lettre inédite du colonel Boutin. — Si complète qu'elle fût, la documentation de Georges Montorgueil sur le brave colonel Boutin, dont le *Mercure* s'est occupé à plusieurs reprises (1), devait manquer de lettres inédites (2). On y eût vainement cherché celle-ci :

14 Décembre 1813.

Mon cher Decaux (3),

Il vient d'arriver au Kaire une espèce de petit événement politique dont on parlera sans doute en Europe; comme à cette distance les choses changent de ton et de couleur, je veux vous donner des détails exacts.

Lattif Bey était un jeune mamelouk de 22 à 25 ans que le Pacha affectionnait beaucoup. S. A. lui avait confié la mission de faveur d'aller porter à S. A. les clefs de la Mekke et Meddine; pendant son séjour à Constantinople Lattif eut, dit-on, des relations fréquentes et très particulières avec le grand vizir et le Capitan Pacha à qui des malveillants

(1) Voyez : *Sur la piste du mystérieux Boutin : l'odyssée algérienne* (1808) (*documents inédits*). *La mission orientale* (1810) (*Mercure de France* du 1-1-1925, pp. 231-242); *La rencontre du colonel Boutin et de lady Stanhope en Egypte* (*Ib.*, 1-X-1924, p. 277-278); *A propos de l'exploration du lac Arachyéh, à Syouah* (*Ib.*, 15-IX-28, p. 764-5). Voyez aussi les *Voyages politiques du colonel Boutin en Orient* (*Revue Bleue*, 3 septembre 1924).

(2) Sauf les fragments d'une lettre du colonel, datée du Grand Caire : 29 juillet 1811, publiés par nous dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 10 décembre 1925, pp. 915-919.

(3) Louis-Victor de Caux de Blacquetot, maréchal de camp, chef de la 7e division au ministère de la Guerre.

ne prêtent pas des intentions très favorables pour le gouverneur d'Egypte. Enfin Lattif revint avec le titre de Pacha à deux queues; on remarqua dès lors en lui un certain [air] de prétention et beaucoup d'empressement pour augmenter son petit corps de troupes; (il avait 200 gens au plus à sa solde et en comprenant les mamelouks du Pacha il n'avait jamais pu réunir plus de 4 à 600). Profondément ignorant comme tous les mamelouks, il avait une confiance aveugle dans les prédictions des diseurs de bonne aventure; il avait souvent auprès de lui deux de ces devins : l'un musulman et l'autre juif; ils lui avaient pronostiqué les plus belles choses du monde; à son retour ils ne manquèrent pas de prendre texte de son élévation pour lui faire remarquer la vérité de leurs prophéties. Enfin, au commencement de ce mois ils lui annoncèrent que le Pacha était mort dans l'Hejjas, qu'il était destiné à le remplacer au Kaire, ils avaient lu tout cela dans les étoiles. La tête du jeune Pacha s'échauffa, il rassembla son monde et fit des confidences, dit même, à ce qu'on prétend, qu'il était muni d'un firman secret par lequel la sublime porte lui promettait le Pachalik de l'Egypte s'il pouvait s'en emparer; ce dernier fait est plus que douteux, au moins le firman n'a pas été trouvé. Le Kiaya bey (remplaçant du Pacha) informé de tout ceci fit appeler Lattif. Celui-ci refusa de se rendre à deux invitations successives. Alors le divan fut convoqué et il fut décidé qu'on amènerait Lattif, même de vive force s'il le fallait. Lattif résista, fit tirer sur les gens armés du Kiaya Bey et voilà la guerre commencée dans la nuit du 11 au 12 et le matin de ce dernier jour les portes des différents quartiers furent fermées pendant 15 à 18 heures. Il y eut en tout 60 à 80 hommes tués ou blessés. Lattif Pacha s'était réfugié en se déguisant en femme chez son sorcier dont la maison n'était séparée de la sienne que par une ou deux autres. Il s'était caché dans une espèce de souterrain d'où on eut beaucoup de peine à le faire sortir : on ne savait comment s'y prendre et on parlementa pendant près de 2 jours!... Enfin le 14 il fut saisi, conduit à la citadelle et décapité sans même avoir été présenté à ses juges, suivant l'usage du pays. Son trésorier et le bimbachi qui commandait ses troupes subirent le même sort. Le sorcier turc fut jeté dans le Nil. La tranquillité générale de la ville n'a nullement été troublée, sauf le village des 20 maisons plus voisines de celle de Lattif Pacha qui furent pillées en même temps que la sienne. On prétend qu'on a trouvé dans le souterrain 150 schals et d'autres propres à faire des présents.

Le Kiaya Bey a expédié des courriers dans l'Iemen et on s'attend à voir bientôt arriver Son Altesse Méhémet Ali.

Une autre révolution, mais plus sérieuse, vient d'avoir lieu à Alep le 24 du mois dernier. Le fameux Hajji Ibrahim Orbli a été décapité avec six autres personnages de marque. Chiapan Oglou Pacha est maître de la ville; il expédie tous les soirs une demi-douzaine de janissaires; cependant Alep continue d'être tranquille. Les biens immenses d'Ibrahim ont été confisqués selon l'usage turc; voilà un événement assez heureux pour la Sublime Porte; il y a si longtemps qu'elle n'avait presque rien à voir dans cette ville!

Le Kiaya Bey vient de recevoir la nouvelle officielle que le chérif de la Mekke est arrêté avec toute sa famille. Il est envoyé ici sous escorte pour passer ensuite à Constantinople où apparemment sa fin ne sera pas heureuse. Mohamed Khali Pacha s'est emparé de toutes les richesses du chérif qui montent peut-être à plus de 50.000.000; c'est un bon àcompte sur les indemnités de l'expédition de l'Iemen.

Le nouveau chérif est Abdallah Sourour, fils de l'ancien et neveu du dernier. Le chérif arrêté était un homme odieux à tout le pays, un tyran farouche à qui aucun crime ne répugnait dès qu'il y avait de l'argent à prendre.

Je vous salue et vous embrasse de tout cœur.

BOUTIN.

La peste règne encore sur les principaux ports de la Syrie et particulièrement à Damas.

Dans ce moment, 9 janvier, arrive au Kaire le schérif de la Mekke avec ses trois fils. Il est gardé à vue et doit bientôt partir pour Constantinople.

On célèbre depuis plusieurs jours le mariage d'un des fils et d'une fille du Pacha. Ismaïl Pacha épouse la fille d'un ancien cadi de Constantinople, sa sœur, Mohamed Bey, parent du Pacha, tenant les registres de l'administration.

Le colonel Boutin racontait avec précision et bonne humeur les événements qui se déroulaient au Kaire, sur lesquels il paraît être aussi parfaitement renseigné que le cheikh Abdel Rahman el Djabarti lui-même (4). — AURIANT.

§

Verlaine, la cathédrale d'Arras et l'exemplaire annoté de « Sagesse ». — Dans le *Télégramme du Pas-de-Calais et de la Somme* du 7 octobre, M. Mabille de Poncheville, faisant état des indications manuscrites du poète lui-même en marge d'un exemplaire de *Sagesse*, indications qui attribuent à Arras l'inspiration d'une dizaine de pièces de ce recueil, rappelle les émouvants colloques de Verlaine avec la Croix dans la cathédrale où il vint chercher refuge dès janvier 1875 — six années avant la publication de son livre.

M. Mabille de Poncheville ajoute qu'une lettre de Verlaine, qui fut exposée à la librairie Helleu en décembre 1932, révèle qu'il habitait impasse d'Helbronne, c'est-à-dire aux flancs du tertre où s'élevait jadis l'ancienne cathédrale, cruellement éprouvée pendant la guerre, mais restaurée aujourd'hui et prête à être rendue au culte. — L. DX.

§

Rectification au sujet de l'exemplaire de « Sagesse ». — Une erreur typographique s'était glissée dans la notice consacrée par *le Bulletin du Bibliophile* à cet exemplaire, erreur que nous avons reproduite à la dernière ligne de la page 760, dans le *Mercure de France* du 15 septembre dernier.

Il faut lire:

Au bas de la page 105 (pièce VII), au lieu de 1893 : 1873.

On ne s'expliquerait pas, en effet, que Verlaine eût inséré dans une édition parue en 1889 et rééditée en 1891 une pièce datant de 1893.

(4) Qui, dans ses *Merveilles biographiques et historiques* (t. IX, p. 29-34, de la traduction française) confirme point par point le récit que fait Boutin de l'affaire Lattif Pacha.

§

Le roi jaloux du poète. — En 1826, une association berlinoise ayant voulu fêter, sans penser à mal, le soixante-dix-septième anniversaire de Gœthe, en même temps que le cinquante-sixième de Hegel, la *Gazette de Voss,* journal officiel, en rendit compte, avec quelque détail, bien qu'en peu de lignes, comme on faisait à cette époque lointaine. Mais ces quelques lignes étaient encore de trop, au gré du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. La cérémonie avait eu lieu le 28 août. Après une douzaine de jours de réflexion, S. M. Prussienne dicta cet « ordre de cabinet », daté du 13 septembre :

Dans la *Vossische Zeitung* des 30 et 31 du mois dernier, la célébration des anniversaires du conseiller intime von Gœthe et du professeur Hegel, qu'une association d'ici [de Berlin] avait organisée, a été relatée avec un luxe de paroles absolument inconvenant et un détail qui ne pourrait être plus développé si l'on eût décrit les fêtes du couronnement d'un souverain. Dans d'autres feuilles non publiques, le rédacteur peut insérer ce qu'il juge bon, à propos de fêtes de ce genre organisées par des personnes privées ; pour les journaux, convient tout au plus une brève mention de fêtes de ce genre, et Je vous ordonne en conséquence d'en aviser le censeur des journaux berlinois.

FRIEDRICH WILHELM III.

§

Provocation au port d'armes prohibé. — Il y a une loi du 24 mai 1834 et aussi une ordonnance — toujours en vigueur — du 23 février 1837, portant « prohibition des pistolets de poche ».

Pourtant, chez bon nombre d'armuriers, on trouve en vitrine l'annonce suivante au-dessus d'une arme de nouveau modèle :

Le pistolet M... est le plus petit du monde
Léger, sûr et garanti de fabrication française.
Calibre 6.35. — 6 *coups.*
Poids : 240 *grammes.*
Défendez votre vie et armez-vous,
comme votre ennemi peut l'être.

§

Le Sottisier universel.

Puis ils descendirent la Nerbuddah, laissant leur général blessé à mort au moment même où il allait s'embarquer. Un boulet de canon lui avait emporté la tête. — ALFRED ASSOLANT : *Aventures du Capitaine Corcoran,* II, 273.

« Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir. » (Courteline.) — *Mercure de France,* « L'Esprit français et l'Esprit de Voltaire », 1er octobre.

La personnalité de Wagner a suscité assez de livres pour remplir une bibliothèque ; le nombre s'en est encore accru à l'occasion du centenaire de sa mort. — *Je Suis Partout :* « A propos de Wagner », 29 juillet, p. 6, col. 6.

...Profiter de l'Exposition de 1937 pour faire disparaître les dépen-

dances de l'Ecole Militaire en ne conservant que le chef-d'œuvre central de Mansard. — *L'Œuvre,* 13 septembre.

...Si M. Léon Blum s'entend à renverser les ministères, il ne s'entend pas moins à les soutenir, et mieux encore, à les influencer... Mais « c'est pour mieux te manger, mon enfant », selon l'aveu terrible de l'Ogre de la fable. — *Le Temps,* 23 août.

Des ostensoirs balancés les fumées de l'encens s'évanouissaient en rubans bleuâtres dans l'air. — *Le Temps,* « Le Pénitent de Psalmodi », 17 septembre.

RÉTROSPECTOMANIE. — Cette quinzaine fut, vous ne l'ignorez pas, marquée par une petite fête commémorative se déroulant au boulevard Haussmann, dont on évoqua l'inauguration en 1830, par le fameux baron en personne. — *Paris-Midi,* « La Quinzaine de Paris », 27 septembre.

M. Daladier vient d'offrir un sabre à M. Roosevelt. C'est celui qui avait été trempé en Alsace pour Washington et qu'on se disposait à lui offrir lorsqu'il mourut. Le sabre resta en France. Cent trente-quatre ans plus tard, le voici qui repart pour l'Amérique. — *L'Ami du Peuple,* « Les jours passent », 12 octobre.

La Cour des Aides en fit remontrance en 1770: Louis XVI en tint compte, et répondit en ce sens au Parlement. — *Le Temps,* 28 septembre.

Ce n'est point assez et Marat va faire mieux. Le mois suivant, deux « sujets débiles et languissants » subissent son traitement électrique « durant trois mois consécutifs, à raison de deux heures par jour. » [Les guillemets indiquent les citations tirées d'une étude sur « Marat physicien ».] — *L'Œuvre,* 15 septembre.

ON COMMÉMORE A MÉDAN LE 31e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE ZOLA. — Je suppose que vous connaissez tout au moins par l'intermédiaire de cinéma, la grande maison tapissée de lierre où Zola rendit son dernier soupir. — *Le Rempart,* 20 octobre.

L'antiquité allait à Delft ou à Cumes, consulter les augures. Nous allons, avec les militants, à Angers, à Toulouse, ailleurs. — *Paris-Midi,* 6 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'EONISME OU L'INVERSION ESTHÉTICO-SEXUELLE (*Etudes de Psychologie sexuelle, XV*), par Havelock Ellis, édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Vol. in-8 carré, 20 francs.

Réimpressions :

ELISABETH DE BAVIÈRE, IMPÉRATRICE D'AUTRICHE. Pages de Journal Impressions, Conversations, Souvenirs, par Constantin Christomanos, traduction de Gabriel Syveton, préface de Maurice Barrès. Vol. in-16, 12 francs.

LA VIE AMOUREUSE DE STENDHAL, par Jean Mélia. Vol. in-16, 15 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXLVII

—

CCXLVII N° 849. — 1er NOVEMBRE

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

EUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

mmoraliste. Volume in-16. . . . . 15 fr.

Porte étroite. Volume in-16. . . . . 12 fr.

LITTÉRATURE

car Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Vo-
me in-18 . . . . 5 fr.

étextes. Volume in-16. . . . . 15 fr.

uveaux Prétextes. Volume in-16. 15 fr.

EXTRAIT DV CATALOGUE DES PVBLICATIONS DV MERCVRE DE FRANCE

COLLECTION
DES PLUS BELLES PAGES

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y a de meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivains. On a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être lu, mais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volumineuses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus Belles Pages* ne désire être classique que par sa valeur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute idée morale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisies publiées jusqu'à ce jour.

L'ARÉTIN

Les plus belles pages de l'Arétin. Notice de Guillaume Apollinaire. Avec un portrait. (*Les Ragionamenti. Le Dialogue du Jeu ou les Cartes parlantes. L'Orazia. L'Hypocrite. Le Philosophe. Sonnets luxurieux, satiriques ou laudatifs. Lettres. Appendice : Bibliographie arétinesque. Vie de l'Arétin par Dujardin d'après Mazuchelli*). Vol. in-18 .. 1 vol.

CHAMFORT

Les plus belles pages de Chamfort, avec une Notice et un Portrait (*Produits de la Civilisation perfectionnée : Maximes et Pensées; Caractères et Anecdotes. — Qu'est-ce que la Philosophie? — Petits Dialogues philosophiques. — Histoire de Madame Michelin. — Le Marchand de Smyrne. — Lettres. — Appendice : La Vie et l'Œuvre de Chamfort; Principaux ouvrages; Bibliographie*). Vol. in-18 1 vol.

CYRANO DE BERGERAC

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, une notice de Remy de Gourmont, un portrait, deux gravures anciennes. (*Le Pédant joué. Lettres satiriques et amoureuses. Scènes de la mort d'Agrippine. Entretiens pointus. Voyage à la Lune et au Soleil. Fragments de Physique. Appendice : Documents biographiques. Jugements littéraires et scientifiques. Bibliographie*). Vol. in-18 .... 1 vol.

DIDEROT

Les plus belles pages de Diderot avec une notice de Jacques Morland et un portrait. (*Pensées philosophiques. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le Fataliste. Salons. Pensées et Fragments. Poésies. Correspondance. Appendice : Opinions sur Diderot. Anecdotes. Bibliographie.*) Vol. in-18 .... 1 vol.

MAURICE DE GUÉRIN

Les plus belles pages de Maurice de Guérin, avec un portrait et une notice de Remy de Gourmont (*Le Centaure. La Bacchante. Glaucus. Promenade à travers la Lande. Sainte Thérèse. Journal. Lettres. Appendice : Documents biographiques et littéraires*). Vol. petit in-16 ...... 1 vol.

HENRI HEINE

Les plus belles pages de Henri Heine, avec une Notice et un Portrait (Poésie : *Intermezzo; Le Retour; Lieds; Voyage dans le Harz; La Mer du Nord; Atta Troll; Germania; Lazare.* — Prose : *Le Tambour Legrand; Les Dieux en exil; Le Rabbin de Bacharach; Nuits florentines; Pensées; Quelques lettres.* — *Appendice : Documents et Bibliographie*). Vol. in-16 .... 1 vol.

HELVÉTIUS

Les plus belles pages d'Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim (*De l'Esprit. De l'Homme. Notes. Maximes et Pensées. Le Bonheur. Lettres. Appendice : Documents. Anecdotes, Bibliographie*). Volume in-18 .... 1 vol.

ALFRED DE MUSSET

Les plus belles pages d'Alfred de Musset, avec une Notice. Portrait inédit par Clesinger, gravé sur bois (*Premières Poésies. Poésies nouvelles. Contes et Comédies en prose. Appendice : Documents biographiques et bibliographiques*). Vol. in-16 .... 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL

Les plus belles pages de Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait (*Les Filles du Feu : Sylvie; Angélique. — La Bohême galante; La Main enchantée. — Les Illuminés : Cagliostro. — Voyage en Orient : Les Femmes du Caire; Constantinople. — Aurelia. — Poésies : Les Chimères; Odelettes. — Appendice : L'Imagier de Harlem; La Mort de Gérard de Nerval; Bibliographie*). Vol. in-18 .... 1 vol.

Le prix des volumes de cette collection est de 15 fr., à l'exception de Maurice de Guérin, Saint-Amant, Théophile, Tristan L'Hermite, 10 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

RÉTIF DE LA BRETONNE

Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait (*Monsieur Nicolas : Souvenirs d'enfance; Jeannette Rousseau, Madame Parangon; Zéphire; Rose Bourgeois, etc.; — Le Paysan et la Paysanne pervertis : Entretien sur le Mariage; Le Viol; La Perversion raisonnée. — Les Contemporaines : La Jolie Mercière. — Le Palais-Royal; Les Filles de l'Allée des Soupirs. — L'Année des Dames nationales, Charlotte Corday. — Appendice : La Vie littéraire de Rétif; Sara; Rétif et Mirabeau; Bibliographie*). Vol. in-16 .... 1 vol.

CARDINAL DE RETZ

Les plus belles pages du Cardinal de Retz, avec un portrait d'après PHILIPPE DE CHAMPAIGNE et une notice de CHARLES VERRIER (*Mémoires. Pamphlets. Conjuration de Fiesque. Correspondance. Appendice : Chansons et Libelles. Biographie et Bibliographie*). Vol. in-16 ...... 1 vol.

RIVAROL

Les plus belles pages de Rivarol, avec une Notice et un Portrait (*Littérature : Universalité de la Langue française; Voltaire et Fontenelle. Petit Almanach de nos Grands Hommes; Madame de Staël; Le Génie et le Talent. — Politique : Journal Politique national; Actes des Apôtres; Petit Dictionnaire de la Révolution. — Philosophie : Lettres à M. Necker; Discours préliminaire à un Dictionnaire de la Langue française. — Fragments et Pensées littéraires, politiques et philosophiques. — Lettres. — Rivaroliana. — Appendice : Documents; Bibliographie*). Vol. in-16 .... 1 vol.

SAINT-AMANT

Les plus belles pages de Saint-Amant, avec une Notice de REMY DE GOURMONT et un Frontispice (*La Solitude. Le Contemplateur. La Jouissance. Le Palais de la Volupté. La Débauche. Les Cabarets. Le Melon. Orgie. Sonnets et Pièces variées. Caprices. Moïse sauvé. Lettres et Préfaces. Appendice : Documents, Lexique et Notes*). Vol. petit in-16 .... 1 vol.

SAINT-ÉVREMOND

Les plus belles pages de Saint-Evremond, avec une Notice de REMY DE GOURMONT et un Portrait (*Œuvres mêlées. Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye. Sur les Femmes. Sur les Plaisirs. La Morale d'Epicure. De la Conversation. Des Tragédies. Des Comédies. Pensées, Sentiments, Maximes. Réflexions sur le Peuple romain. Comédies : Les Académiciens. Les Opéras. Lettres. Appendice : Documents biographiques et littéraires*). Vol. in-18 .... 1 vol.

SAINT-SIMON

Les plus belles pages de Saint-Simon avec une Notice d'EDMOND BARTHÈLEMY et un Portrait d'après VANLOO. (*Mémoires : Scènes et Portraits. Anecdotes. Louis XIV et sa Cour. Jésuites et Jansénistes. Intrigues politiques. Scandales. La Régence. Appendice : Saint-Simon raconté par lui-même. Jugements littéraires. Bibliographie.*) Vol. in-16 .... 1 vol.

STENDHAL

Les plus belles pages de Stendhal (*Henri Beyle*), avec une Notice de PAUL LÉAUTAUD et un Portrait gravé sur bois d'après SÖDERMARK (*Journal. Henri Brulard. Souvenirs d'Egotisme. Préfaces. Le Rouge et le Noir. La Chartreuse de Parme. Anecdotes italiennes. Anecdotes françaises. De l'Amour. Correspondance. Appendice : Notice R. Colomb H. B. Anecdotes et Curiosités stendhaliennes*). Vol. in-16 1 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX

Les plus belles pages de Tallemant des Réaux, avec une Notice. HISTORIETTES : *Henri IV, La Reine Marguerite, Malherbe, Luynes, Richelieu, Louis XIII, La Fontaine, La Marquise de Rambouillet, Voiture, Bassompierre, Mesdames de Rohan, Marion de l'Orme, Pascal, Madame de Montbazon, Madame de Sévigné, Ninon de Lenclos, Mondory, Madame de Langey, etc. — Appendice : Documents biographiques et littéraires, Table de toutes les historiettes*). Vol. in-16 .... 1 vol.

THÉOPHILE

Les plus belles pages de Théophile, avec une Notice de REMY DE GOURMONT et le portrait de DARET. (*Odes et Stances. Elégies et Sonnets. La Maison de Sylvie. Fragments : Pyrame et Tysbé; Poésies diverses; Contes. Appendice : Documents biographiques; Anecdotes; Jugements littéraires; Le Parnasse Satyrique et le Procès. Bibliographie*). Vol. petit in-16 1 vol.

TRISTAN L'HERMITE

Les plus belles pages de Tristan l'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après DARET et une notice de AD. VAN BEVER. (*Les Amours. La Lyre. Les Vers héroïques. Les Heures de la Vierge. La Mariane. Les Parasites. Lettres amoureuses. Le Page disgracié. Ouvrages attribués à Tristan. Appendice : Biographie. Anecdotes. Jugements littéraires. Bibliographie*). Vol. petit in-16 .... 1 vol.

ALFRED DE VIGNY

Les plus belles pages d'Alfred de Vigny. Notice de JEAN DE GOURMONT. Avec un portrait. (*Livre mystique. Livre antique. Livre moderne. Les Destinées. Cinq-Mars. Stello. Servitude et Grandeur militaires. Daphné. Quitte pour la peur. Chatterton. Journal d'un Poète. Correspondance. Appendice*). Vol. in-18 .... 1 vol.

Demandez le Catalogue complet des Éditions du Mercure de France

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivie

Vente au Palais de Justice, à Paris,
Jeudi 23 novembre 1933, à 14 heures.

IMMEUBLE DE RAPPORT A PARIS (Cinquième arrondissement).

14, rue Quatrefage

Revenu : 133.445 francs 80 centimes.

Mise à prix : 800.000 fran

S'adresser à Me FRANÇOIS FICHOT, avou Paris, 8, rue de Liége.

BULLETIN FINANCIER

nnée boursière 1933-1934 débute vraiment dans de fâcheuses conditions. La ière quinzaine d'octobre a été tout entière dominée par des sentiments d'inquié- A l'intérieur, les discussions soulevées par les projets financiers du gouvernement particulier par le « précompte » ont provoqué des mouvements de cours inso- A l'extérieur, l'attitude prise par le gouvernement allemand a provoqué une émotion. Dans de telles conjonctures, notre marché financier ne pouvait se rer très brillant. On peut même s'étonner qu'il n'ait pas plus vivement réagi. les affaires sont si peu actives que la cote ne peut guère enregistrer de brusques iations.

est difficile de dire ce que sera l'allure du marché dans quelques semaines, car côté notre situation financière intéresse au premier chef le marché des valeurs lières; d'un autre côté, les événements d'Allemagne ne peuvent changer de sens quement. La porte est ouverte toute grande à l'inflation outre-Rhin, le crédit du étant complètement ruiné.

utefois, l'expérience montre que les faits importants n'ont que fort rarement une n très longue sur le marché financier, surtout lorsqu'ils sont attendus dans une ine mesure. Or, le coup de tête allemand n'a pas autrement surpris ceux qui aissent les difficultés financières et économiques extraordinaires que rencontre le ernement hitlérien depuis les persécutions juives. L'Allemagne vit d'exportations, lles-ci vont en déclinant.

peut donc penser qu'à la période d'agitation qui a marqué une liquidation de zaine entièrement favorable aux baissiers, va succéder une ère plus paisible, ant que les cours de maintes valeurs ne correspondent point aux perspectives des prises qui les ont créées.

nsi, il est inconcevable qu'on puisse enregistrer une baisse des actions Energie ord de la France, juste au moment où cette compagnie annonce une augmenta- considérable de ses ventes de courant et montre ainsi que l'activité reprend dans laborieuses villes du Nord.

est également inconcevable qu'on puisse constater un tassement de nos fonds ics, tandis que notre franc est solidement couvert par 80 % environ d'or, que le ernement affirme sa volonté de maintenir notre devise au pair de l'or coûte coûte et que nous remboursons le solde d'un emprunt à court terme contracté ngleterre.

rtaines banques méritent l'attention. C'est le cas du Crédit Foncier de France, les bénéfices mensuels sont en augmentation régulière et si importante qu'on pressentir une élévation des termes du dividende.

ce qui concerne les affaires de matières premières, la spéculation qui les avait sées jusqu'ici se montre maintenant circonspecte; non sans raisons, car le prési- Roosevelt ne semble pas disposé à entrer délibérément dans le chemin de l'infla- Une stabilisation de fait du dollar lui paraît être le terme naturel des tentatives s depuis cinq mois pour remettre en marche l'énorme machine économique des -Unis.

ules, les valeurs pétrolières conservent des partisans, car les prix du pétrole brut ricain et ceux du pétrole roumain sont en hausse. En revanche, les valeurs de tchouc sont abandonnées, car la conclusion d'un accord entre les planteurs anglais s planteurs hollandais ne semble pas pouvoir être réalisée avant plusieurs mois.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'i contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes* **rendus.**

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.